This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
3 6105 118 966 352

From the Farboe Library

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

MÉMOIRES

DE NAPOLÉON.

TOME VIII.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE,
RUE DE GRENELLE-SAINT-HONORÉ, N° 55.

LIBRARY
Leland Stanford, Jr.
UNIVERSITY

PONIATOWSKI.

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE FRANCE,

SOUS LE RÈGNE

DE NAPOLÉON,

ÉCRITS A STE.-HÉLÈNE SOUS SA DICTÉE,

PAR LES GÉNÉRAUX QUI ONT PARTAGÉ SA CAPTIVITÉ.

DEUXIÈME ÉDITION,

DISPOSÉE DANS UN NOUVEL ORDRE,

ET AUGMENTÉE DE CHAPITRES INÉDITS, ETC., ETC.

TOME HUITIÈME.

PARIS,

BOSSANGE PERE, LIBRAIRE,

RUE DE RICHELIEU, N. 60;

DUFOUR ET Cie, LIBRAIRES,

RUE DU PAON, N. 1.

1830.

M.

LIBRARY
STANFORD JUNIOR
UNIVERSITY

139179

MÉMOIRES DE NAPOLÉON.

DIX-SEPT NOTES

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ :

CONSIDÉRATIONS SUR L'ART DE LA GUERRE,

IMPRIMÉ A PARIS, EN 1816.

OBJET DES NOTES.

1re, Organisation et recrutement de l'armée. — 2e, Infanterie. — 3e, Cavalerie. — 4e, Artillerie. — 5e, des Ordres de bataille. — 6e, de la Guerre défensive. — 7e, de la Guerre offensive. — 8e, de la Force des armées sous Napoléon et sous Louis XIV. — 9e, Batailles d'Eylau et d'Iéna. — 10e, Bataille d'Esling. — 11e, Moskow. — 12e, Retraite de Russie et de Saxe. — 13e, Campagne de 1813. — 14e, Bataille du mont Saint-Jean. — 15e, Légion-d'Honneur. — 16e, Comparaison de la marche de Napoléon, en 1800, à celle d'Annibal, en 218 avant J.-C. — 17e, Conclusion.

Cet ouvrage est divisé en quatorze chapitres, formant un volume de six cents pages. L'auteur est étranger au service de l'infanterie, de la

cavalerie, de l'artillerie, à celui d'état-major. Il était lieutenant-colonel du génie, en 1809, en Espagne; il y dirigea plusieurs siéges des places de Catalogne, d'Aragon, de la province de Valence. Le maréchal Suchet le recommanda comme un bon ingénieur; il obtint successivement pour lui le grade de général de brigade, de général de division, et le titre de baron: en 1813 lors de la campagne de Saxe, il fut désigné pour remplir à la grande armée les fonctions de premier ingénieur. Il n'y justifia pas l'opinion qu'avait conçue de lui le maréchal Suchet; il n'avait ni assez d'expérience, ni assez de solidité dans l'esprit: ce qu'il faut surtout au premier ingénieur d'une armée, qui doit concevoir, proposer et diriger tous les travaux de son arme, c'est un bon jugement.

Ire NOTE.

ORGANISATION ET RECRUTEMENT DE L'ARMÉE.

(Page 70.)

« L'usage des armées permanentes, constamment à la disposition du prince, destinées à remplacer des levées temporaires et tumultuaires, s'établit dans toute l'Europe, et l'on soumit les villages à l'obligation de fournir annuellement un certain nombre d'hommes pour les former et les recruter; ces soldats ou miliciens (milites) étaient désignés par la voie du sort sur toute la population.

(Page 72.)

« De quels moyens bas et odieux les recruteurs ne se servaient-ils pas pour attraper dans leurs filets une jeunesse inconsidérée.....

(Page 75.)

« Mais ce mot de conscription effarouche les esprits de la multitude! Eh bien! changeons ce mot terrible. Prenons-en un autre, celui de milice, par exemple.....

(Page 79.)

« Il se présente une question importante à examiner, c'est de savoir jusqu'à quel âge il est convenable au bien des armées et de l'état, de retenir les soldats sous les drapeaux. Vers l'âge de trente ans, lorsque l'homme a fini son accroissement, ses membres commencent à perdre de leur souplesse, il devient bientôt lourd, pesant.....

(Page 86.)

« Les habitants du Nord, engourdis par les frimas, engraissés par la bière, ont le corps gras et lourd, l'humeur patiente et flegmatique, et l'imagination paresseuse. Ceux du Midi, animés par la douce chaleur du climat et du vin, ont le corps sec et maigre, mais nerveux, l'imagination vive et l'humeur inconstante.... Les premiers, habitués à une vie dure au milieu de leurs affreux climats...., soutiennent les travaux et les fatigues de la guerre sans proférer de plaintes; sont impassibles aux coups de la fortune, et obéissent machinalement sans aucune réflexion: mais froids, apathiques et lents, ils soutiennent difficilement les marches rapides, et sont peu propres aux attaques brusques et aux saillies d'audace. Les seconds, vifs et agiles, susceptibles d'enthousiasme et d'élan, marchent rapidement en avant, courent sur l'ennemi, et se précipitent au milieu des périls. Rien de plus redoutable que leur première impulsion; mais ce premier feu se calme bientôt, un long danger les dégoûte, de longs travaux les impatientent. La vie rude des camps, qui ne leur offre aucune des douceurs auxquelles ils sont accoutumés, leur paraît insupportable; les marches rétrogrades les découragent: si le succès les enflamme, le moindre revers les abat. Indociles et inconstants, ils n'obéissent que difficilement au frein de la discipline.

(Page 83.)

« 3° Les Anglais, le peuple du monde qui a les meilleures institutions civiles et militaires.... »

1° Les enrôlements forcés ont toujours été en usage dans les républiques comme dans les monarchies, chez les anciens comme chez les modernes. Les paysans étant esclaves en Russie et en Pologne, on y lève des hommes de la même manière qu'on lève des chevaux dans les autres pays. En Allemagne, chaque village a son seigneur qui désigne les recrues, sans considérer ni les droits, ni les convenances de ceux-ci. En France, on a toujours pourvu au recrutement de l'armée par la voie du sort: ce qui s'appelait tirer la milice, sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI; tirer la conscription, sous l'empereur Napoléon. Les classes privilégiées étaient exemptes de tirer à la milice, personne n'était exempt de tirer à la conscription: c'était la milice sans privilége; ce qui la rendait aussi désagréable aux classes privilégiées, que la milice l'était à la masse du peuple. La conscription était le mode le plus juste, le plus doux le plus avantageux au peuple. Ses lois ont é si perfectionnées sous l'empire, qu'il n'y a rie à y changer, pas même le nom, de peur o ce ne soit un acheminement pour altérer la ch

Les départements qui, depuis 1814, ont été détachés de la France, ont sollicité et obtenu, comme un bienfait, de continuer à être soumis aux lois de la conscription, afin d'éviter l'arbitraire, l'injustice et les vexations des lois autrichiennes et prussiennes sur cette matière. Les Provinces Illyriennes, depuis long-temps accoutumées au recrutement autrichien, ne cessaient d'admirer les lois de la conscription française; et, depuis qu'ils sont rentrés sous le sceptre de leur ancien souverain, ils ont obtenu qu'elles continuassent à les régir.

Pendant les dix premières années de la révolution, les armées ont été recrutées par la réquisition, qui comprenait tous les citoyens de l'âge de dix-huit à vingt-cinq ans. Il n'y avait ni tirage, ni remplacement : les lois de la conscription ne désignaient pour le recrutement de l'armée que les jeunes gens qui entraient dans leur vingtième année : ils n'étaient obligés à servir que cinq ans; ce qui avait l'avantage de former un plus grand nombre de soldats qui, dans des moments de crise, se trouvent à portée de défendre le pays : mais cela avait bien des inconvénients. Il serait à propos d'étendre la durée du service à dix ans, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de trente ans, sauf à donner des congés, et à renvoyer chez eux, avec l'obligation

de rejoindre leurs régiments, en temps de guerre, tous ceux qui, âgés de plus de vingt-cinq ans, auraient servi cinq années révolues. C'est de trente à cinquante ans que l'homme est dans toute sa force, c'est donc l'âge le plus favorable pour la guerre. Il faut encourager par tous les moyens les soldats à rester aux drapeaux; ce que l'on obtiendra, en faisant une grande estime des vieux soldats, en les distinguant en trois classes, donnant, par exemple, cinq sous par jour à la troisième, sept sous six deniers à la deuxième, dix sous à la première, quinze sous aux caporaux, trente sous aux sergents. Il y avait une grande injustice à ne pas mieux payer un vétéran qu'une recrue.

Un million d'ames fournit tous les ans 7 à 8,000 conscrits, à peu près un cent trente-cinquième de la population: la moitié est nécessaire pour satisfaire aux besoins de l'administration, de l'église et des arts. Une levée de 3,500 hommes par an, en dix ans, donnerait 30,000, en tenant compte des morts; 15,000 hommes formeraient l'armée de ligne, 15,000 l'armée de réserve. Sur les 15,000 hommes de l'armée de ligne, on en tiendrait 6,000 sous les armes pendant douze mois, 4,000 pendant trois mois, et 5,000 pendant quinze jours; cela équivaudra à 7,000 hommes pour toute l'armée,

qui seront soustraits à l'agriculture. Les 15,000 hommes de l'armée de réserve ne seraient en rien distraits de leurs travaux, ni éloignés de leurs foyers.

Napoléon devait, à la paix, composer son armée de 1,200,000, dont 600,000 de l'armée de ligne; 200,000 de l'armée de l'intérieur, 400,000 de l'armée de réserve. Les 600,000 hommes de l'armée de ligne eussent formé : 1° quarante régiments d'infanterie de douze bataillons, chacun de 910 hommes, ayant un escadron d'éclaireurs, de trois cent soixante chevaux de quatre pieds six pouces; une batterie de huit canons, servie par 280 hommes; une compagnie de sapeurs, de 150 hommes; un bataillon d'équipages militaires, de trois compagnies, de vingt-deux voitures, et 210 hommes : total 12,000. 2° Vingt régiments de cavalerie, de 3,600 hommes, savoir : huit de cavalerie légère, six de dragons, six de cuirassiers : chaque régiment de dix escadrons, de 360 hommes partagés en trois compagnies. 3° Dix régiments d'artillerie, formant huit bataillons de 500 hommes; 4° un régiment du génie, de huit bataillons, 4,000 hommes; 5° un régiment d'équipages militaires, de 4,000 hommes : total 300,000 hommes.

L'empire contenait plus de 40 millions de

population ; il devait être divisé en quarante arrondissements, chacun d'un million. Chaque arrondissement devait être assigné pour recrutement à un régiment d'infanterie. On eût remédié à la crainte de l'esprit de fédéralisme, en ayant soin que les officiers et la moitié des sous-officiers fussent étrangers à l'arrondissement.

L'infanterie d'une armée étant représentée par un, la cavalerie sera un quart; l'artillerie, un huitième; les troupes du génie, un quarantième, les équipages militaires, un trentième; ce qui fera treize trentièmes: mais il suffit que la cavalerie soit le cinquième de l'infanterie de l'état, à cause des pays de montagnes.

L'armée de l'intérieur, de 200,000 hommes, eût été composée de 200 bataillons d'infanterie, et de 400 compagnies de canonniers, destinés, en temps de guerre, à défendre les places fortes et les côtes : cette armée n'eût eu que les officiers d'existants ; les sous-officiers et soldats n'eussent été réunis que le dimanche au chef-lieu de leur commune. Les 400,000 hommes de l'armée de réserve n'eussent existé que sur le papier; ils eussent seulement été soumis à une revue tous les trois mois, pour certifier leur existence, et rectifier les signalements. Ces 1,200,000 n'eussent ainsi soustrait à l'agriculture que 280,000 hommes.

2° Les Romains, les Grecs, les Espagnols, sont des nations méridionales; dans leurs siècles de gloire, leurs armées furent patientes, disciplinées, infatigables, jamais découragées. Les Suédois, sous Gustave Adolphe et sous Charles XII; les Russes, sous Souwarow, étaient agiles, intelligents, impétueux. Les circonstances territoriales du pays, le séjour des plaines ou des montagnes, l'éducation ou la discipline, ont plus d'influence que le climat sur le caractère des troupes.

3° Les institutions militaires des Anglais sont vicieuses : 1° ils n'opèrent leur recrutement qu'à prix d'argent, si ce n'est que fréquemment ils vident leurs prisons dans leurs régiments; 2° leur discipline est cruelle; 3° l'espèce de leurs soldats est telle, qu'ils ne peuvent en tirer que des sous-officiers médiocres ; ce qui les oblige à multiplier les officiers hors de toute proportion; 4° chacun de leurs bataillons traîne à sa suite des centaines de femmes et d'enfants : aucune armée n'a autant de bagages; 5° les places d'officiers sont vénales : les lieutenances, les compagnies, les bataillons s'achètent; 6° un officier est à la fois major dans l'armée et capitaine dans son régiment : bizarrerie fort contraire à tout esprit militaire.

II^e NOTE.

INFANTERIE.

(Page 93.)

« 1° Mais le plus grand vice de nos bataillons, c'est de n'avoir qu'une seule espèce d'infanterie. Autrefois nous en avions de deux espèces; les piquiers qui combattaient de pied ferme, et les arquebusiers destinés à tirailler.....

(Page 96.)

« Voici de quelle manière je compose mon bataillon, que je nomme cohorte, pour rappeler que j'ai en vue l'organisation romaine. La cohorte, en bataille, n'a d'autre division naturelle que celle des rangs : j'adopte donc cette division consacrée par l'exemple de l'ancienne légion romaine, et je fais de chaque rang une compagnie de ligne ; ce qui me donne trois compagnies de ligne par cohorte, puisque nous nous formons en bataille sur trois rangs. La première compagnie, formée de soldats choisis, non pas à la taille, mais parmi les plus braves, les plus instruits et les plus aguerris, formera le premier rang ; qui est le plus exposé, qui doit servir d'exemple aux autres : je lui conserve le beau nom de grenadiers, illustré par tant d'exploits, et qui rappelle des souvenirs si glorieux. La seconde compagnie, formée par un deuxième choix, sera placée au troisième rang; et enfin la troisième compagnie, composée des soldats les plus novices et les moins braves, encadrée au deuxième rang, entre deux rangs d'élite, sera contrainte de faire son devoir.....

(Page 99.)

« Outre ces trois compagnies de ligne, nous organiserons une quatrième compagnie de troupe légère, à laquelle nous conserverons le titre de voltigeurs, qui désigne fort bien le genre de leur service ; car il est certain qu'il faut créer deux espèces d'infanterie, l'une formant des masses ou des lignes, pour soutenir le choc et l'effort de la bataille, et renverser l'ennemi ; et l'autre, pour le reconnaître, le harceler et le

poursuivre. C'est une vérité incontestable pour quiconque a fait la guerre.....

(Page 166.)

« L'éducation des troupes légères et celle des troupes de ligne ne doivent pas plus se ressembler que leurs services. A quoi bon enseigner aux voltigeurs des mouvements graves et réguliers, et des mouvements de ligne, s'ils ne doivent jamais être en ligne, ni en faire usage? exerçons-les plutôt à courir, à sauter, à nager, à franchir tous les obstacles, à se couvrir de tous les accidents du terrain, à se disperser en avant des lignes; à se rallier, à toutes jambes, pour se pelotonner contre la cavalerie; à se mêler et à combattre avec nos cavaliers légionnaires; à sauter en croupe derrière eux, et surtout à tirer avec beaucoup d'adresse dans toutes sortes de positions; voilà l'éducation qui convient à la nature de leur service.....

(Page 168.)

« Les voltigeurs sont destinés à combattre et à marcher isolément; il est donc inutile de leur donner un pas uniforme, et de leur enseigner à manœuvrer avec régularité et ensemble, comme les troupes de ligne. Il suffit de les habituer à se réunir rapidement en cercle contre la cavalerie, et à se rallier derrière les lignes. Ils doivent, dans le premier cas, se rassembler au pas de course, se pelotonner tumultuairement autour de leurs officiers, et former un cercle plein, qui présente des feux et des baïonnettes de tous côtés; c'est la manière la plus prompte et peut-être la meilleure de former une petite troupe contre la cavalerie.....

(Page 200.)

« Une partie des voltigeurs de la première ligne sera dispersée en avant du front des cohortes. Le nombre de ces tirailleurs doit être proportionné à l'étendue de la ligne, à raison de trois ou quatre pieds par homme, espace nécessaire pour qu'ils puissent agir librement. Ce service n'emploiera guère qu'une demi-compagnie par cohorte; les autres voltigeurs se pelotonneront derrière la cohorte, ou resteront en réserve, prêts à succéder aux premiers tirailleurs, auxquels le repos devient nécessaire après deux ou trois heures de ce métier fatigant et périlleux. C'est cette réserve de voltigeurs qu'on emploiera à ramasser les blessés

de la ligne, pour les transporter aux ambulances ; à aller chercher des suppléments de cartouches au parc, et enfin à tous les offices qui forcent à quitter les drapeaux ; de sorte que les soldats de ligne, n'ayant plus aucun prétexte de quitter leurs rangs, s'habitueront à ne jamais les abandonner, et à rester inébranlables à leur poste : ce sera le moyen de conserver les lignes garnies et sans brèche. Les voltigeurs de la deuxième ligne se pelotonneront, à droite et à gauche de leurs cohortes en colonne ; ou bien, lorsque les colonnes formeront des carrés, on les placera aux quatre angles, dans les positions que les faces laissent dégarnies de feu.....

(Page 212.)

« Les tirailleurs peuvent être de la plus grande utilité pour favoriser les approches des lignes ennemies, et détourner ou troubler leur feu ; ils ne doivent pas craindre de courir à deux ou trois cents toises en avant, pour s'établir à leur portée, et les désoler à coups de fusil, d'autant plus sûrement qu'elles ne pourront pas se venger ; car, avec un peu d'intelligence et d'habitude, ils se mettent tous à couvert : les uns se tapissent au fond d'un fossé, les autres se couchent dans un sillon ; ceux-ci se cachent derrière les arbres, ceux-là s'embusquent au milieu des haies et des bouquets de bois.....

(Page 214.)

« Et l'ennemi lancera sans doute sa cavalerie, pour éloigner et châtier ces tirailleurs importuns ; mais nos voltigeurs savent s'en garantir : ils se rallient à toutes jambes, se pelotonnent et forment différents petits globes de feu, d'autant plus difficiles à aborder, que chaque soldat, armé d'un fusil double, a deux coups à tirer.....

(Page 123.)

« Notre tactique subdivise, de plus, les rangs des compagnies d'une cohorte, en huit et en seize parties ; ce qui fixe à huit et à seize le nombre des sergents et des caporaux nécessaires pour commander ces sections. Les mêmes sous-officiers seront toujours chargés du commandement des mêmes sections, afin d'intéresser leur amour-propre à soigner l'instruction et la discipline des soldats sous leurs ordres.....

(Page 193.)

« 2° D'après mon organisation légionnaire, que je prie le lecteur de se rappeler, les grenadiers forment le premier rang; la troisième compagnie, le second; et la deuxième compagnie, le troisième. Les trois capitaines se placeront chacun à la droite de leurs compagnies ou de leurs rangs; les trois lieutenants occuperont des places semblables à la gauche : la cohorte se trouvera ainsi escadrée entre ces six officiers qui préviendront et empêcheront, par leur présence immédiate, les flottements et le désordre qui, dans les moments critiques, commencent ordinairement par les flancs, les parties faibles de tout cadre de bataille. Ils se trouveront placés sur la même ligne que leurs soldats, qu'ils animeront et encourageront par leur exemple. Les six sous-lieutenants se placeront, à égale distance, derrière la cohorte, pour maintenir l'ordre, et empêcher qu'aucun soldat ne quitte son poste. Les sergents et les caporaux prendront place, chacun à la droite de leur section.....

(Page 169.)

« On exercera les voltigeurs à se mêler à la cavalerie légère, et à combattre avec elle. Nous formerons nos voltigeurs en pelotons de la force de nos escadrons légionnaires, de soixante-seize hommes : chaque peloton sera attaché à un escadron qu'il accompagnera, au pas de course, dans tous ses mouvements, afin de forcer ou de défendre les défilés. Ces deux armes se protégeront entre elles, et chacune recherchera la nature du terrain qui lui est le plus favorable pour le combat, mais sans cesser de rester à portée de se soutenir mutuellement. Le voltigeur doit s'exercer à sauter en croupe derrière son cavalier, afin que les pelotons d'infanterie puissent se transporter, d'un endroit à l'autre, aussi vite que la cavalerie. On l'habituera à passer son fusil en bandoulière sur son dos, et à sauter derrière le cavalier, en appuyant légèrement les mains sur la croupe du cheval..... La plupart de ces exercices supposent que les voltigeurs ne portent pas de sac : ce fardeau leur ôterait leur légèreté et leur souplesse, et nuirait sans cesse à la rapidité de leurs mouvements. Je voudrais qu'on chargeât leurs sacs sur des chevaux de bât, à la suite de chaque cohorte : il en faudrait neuf par cohorte.....

(Page 310.)

« Nous formons notre avant-garde de cavaliers légionnaires des quatre légions du corps d'armée, avec un nombre égal de voltigeurs.....

(Page 121.)

« 3° Je ne dirai qu'un mot des instruments militaires, et ce sera pour tâcher de faire proscrire le tambour, instrument barbare, qui par ses sons monotones et désagréables assourdit et fatigue l'oreille la moins sensible.....

(Page 146.)

« Ce défaut d'armes défensives est très funeste à nos fantassins; tous les coups qui les frappent, de quelque loin qu'ils viennent, les mettent hors de combat, ils sont blessés par les plus légères atteintes.....

(Page 148.)

« Leurs poids n'excédera pas huit ou neuf livres.....

(Page 150.)

« Les voltigeurs ont moins besoin de cuirasse que les troupes de ligne, parce qu'ils ne sont point destinés à combattre de pied ferme, et à en venir aux mains avec l'ennemi; ils ne se battent que de loin.....

(Page 123.)

« Les officiers de la compagnie, à l'exception du commandant, seront tour-à-tour chargés et responsables des détails qui font maintenant le partage exclusif de nos sergents-majors. On réprimera, de cette manière, les friponneries des sous-officiers.....

(Page 262.)

« Qu'il me soit permis, en terminant ce chapitre, de réclamer contre un usage très pernicieux à la santé et à la conservation des troupes, introduit parmi nous par la guerre de la révolution; c'est de faire camper le soldat sans tente : c'est une des principales causes de cette affreuse consommation d'hommes qui s'est faite dans le cours de nos dernières guerres, où l'on peut calculer, terme moyen, que les fantassins ne durent pas plus de deux campagnes. Nos malheureux soldats, après avoir fait

une marche pénible dans la boue par un temps de pluie, arrivent souvent, au milieu de la nuit, sur un terrain détrempé d'eau, qui ne leur offre aucun abri. Ils n'ont ni le temps, ni les matériaux nécessaires pour se faire des baraques : ils passent la nuit sous un ciel froid et pluvieux, sans pouvoir fermer l'œil; et après avoir traîné pendant quelque temps une existence pénible, dont tous les instants sont marqués par les souffrances que leur fait éprouver une humidité continuelle, leur corps s'affaiblit, ils tombent malades, et périssent misérablement.....

1° Les Romains avaient deux sortes d'infanterie: la première, armée à la légère, était munie d'une arme de jet; la seconde, pesamment armée, portait une courte épée. Après l'invention de la poudre, on conserva encore deux espèces d'infanterie : les arquebusiers qui étaient les armés à la légère, destinés à éclairer et inquiéter l'ennemi; les piquiers qui tenaient lieu des pesamment armés. Depuis cent cinquante ans que Vauban a fait disparaître de toutes les armées de l'Europe les lances et les piques, en y substituant le fusil avec la baïonnette, toute l'infanterie a été armée à la légère; elle a été destinée à éclairer, à contenir l'ennemi. Il n'y a plus eu qu'une seule espèce d'infanterie : s'il y eut par bataillon une compagnie de chasseurs, c'était par opposition à la compagnie de grenadiers, le bataillon était composé de neuf compagnies; une seule d'élite ne paraissait pas suffisante. Si l'empereur Napoléon créa des compagnies de voltigeurs armés de fusils de dra-

mais cela n'est pas possible. Quand la compagnie de voltigeurs sera détachée à l'avant-garde aux bagages, en flanqueurs, les quatre compagnies du bataillon renonceront donc à s'éclairer ? elles laisseront donc arriver les balles de tirailleurs ennemis jusqu'au milieu de leurs rangs ? Lorsqu'une compagnie du bataillon sera détachée, elle devra donc renoncer à se faire éclairer, ou bien elle devra être suivie par une escouade de la compagnie de voltigeurs ? Cette compagnie de voltigeurs n'est que le quart du bataillon, elle ne pourrait pas suffire au besoin des tirailleurs un jour de bataille ; elle ne suffirait pas davantage, si elle était la moitié de son effectif, pas même si elle était les trois quarts. Une ligne, dans une journée importante, passe tout entière aux tirailleurs, quelquefois même deux fois : il faut relever les tirailleurs toutes les deux heures, parce qu'ils sont fatigués, parce que leurs fusils se dérangent et s'encrassent.

Quoi ! les voltigeurs n'ont besoin d'aucun ordre, d'aucune tactique, pas même de savoir marcher en bataille ? ils ne seront donc jamais obligés de faire un changement de front, de se ployer en colonne, de faire une retraite en échiquier ? Non : il suffit qu'ils *sachent courir, se servir de leurs jambes pour se soustraire aux charges de cavalerie.* Comment alors prétendre

les réunir pour en former l'avant-garde de l'armée? comment vouloir qu'ils s'éloignent à trois cents toises de la ligne, entremêlés avec des pelotons de cavalerie légionnaire? Il n'est pas nécessaire d'apprendre aux soldats à courir, à sauter, à se cacher derrière un arbre; mais il faut les accoutumer, lorsqu'ils sont éloignés de leurs chefs, à conserver leur sang-froid, à ne pas se laisser dominer par une vaine épouvante; à se tenir toujours à portée les uns des autres, de manière qu'ils se flanquent entre eux, se réunissent au petit pas quatre à quatre, avant que les tirailleurs de cavalerie aient pu les sabrer; qu'ils se pelotonnent huit à huit, seize à seize, avant que l'escadron ait pu les charger; et rejoignent ainsi, sans précipitation, faisant souvent volte face, la réserve où se trouve le capitaine, qui, avec le tiers de ses tirailleurs, rangés en bataille, reste à portée de fusil. La compagnie ainsi réunie doit former le bataillon carré, ou faire un changement de front, ou commencer sa retraite, se retournant, lorsqu'elle est trop pressée, au commandement, *demi-tour à droite, commencez le feu;* à un coup de baguette, recommencer la retraite et rejoindre ainsi le chef de bataillon, qui lui-même est resté en réserve avec le tiers de ses hommes. Alors le bataillon se met en colonne, à distance

de peloton, et marche ainsi en retraite. Au commandement, *halte*, *peloton*, *à droite et à gauche en bataille*, *feu de deux rangs*, il forme le bataillon carré et repousse la charge de la cavalerie; au commandement, *continuez la retraite*, il rompt le carré, forme les divisions, etc., ou bien il exécute avec sang-froid une retraite en échiquier, sur la position indiquée, soit en refusant la droite, soit en refusant la gauche. Voilà ce qu'il faut apprendre aux voltigeurs; et s'il pouvait y avoir deux espèces d'infanterie, l'une pour servir en tirailleurs, l'autre pour rester en ligne, il faudrait choisir les plus instruits pour aller en tirailleurs. En effet, les compagnies de volontaires, qui vont plus souvent en tirailleurs que les autres, sont celles qui manœuvrent le mieux de l'armée, parce que ce sont elles qui en ont senti plus souvent le besoin. C'est avoir bien mal lu les auteurs grecs et latins que de faire de pareilles applications : il aurait mieux valu passer son temps à conférer avec un caporal de voltigeurs, ou un vieux sergent de grenadiers; ils eussent donné des idées plus saines.

2° Jusqu'à présent, un bataillon, composé de plus ou moins de compagnies, a été placé en bataille, de manière à avoir un commandant à la droite, un ou plusieurs au centre, et un à la gauche; à ce qu'un capitaine eût toujours sous

ses ordres ses mêmes officiers, ses mêmes sergents, et ceux-ci les mêmes caporaux, les mêmes soldats. Il n'était pas possible que l'on supposât qu'un jour l'on proposerait sérieusement de ranger en bataille une compagnie sur un rang, de sorte qu'elle s'étendît sur un front de soixante toises, son capitaine à la droite, son lieutenant à la gauche; de placer derrière les troisième et deuxième compagnies et en serre-files les six sous-lieutenants. Les trois capitaines du bataillon, rangés l'un derrière l'autre, seront tués par un coup de canon, les trois lieutenants le seront par le deuxième coup, le capitaine placé à la droite pourra-t-il se faire entendre à la gauche, lorsque le chef de bataillon qui est placé au centre le fait à peine? Comment les soldats reconnaîtront-ils la voix de leur capitaine, puisque les trois capitaines seront placés au même point? Mais cela rendra plus faciles les feux de rang. Non : ces feux se feront bien plus facilement à la voix du chef de bataillon, puisqu'il est au centre. Il pourra arriver que le capitaine de la première compagnie commandera *en avant;* celui de la troisième, *fixe;* celui de la deuxième, *demi-tour à droite.* Au commandement de *division à droite*, le bataillon se divisera donc en trois lignes, dont chacune contiendra des officiers, des sous-officiers, des

caporaux, des soldats des trois compagnies : au commandement de *peloton à droite*, on aura donc dans les six lignes des officiers, des sous-officiers, des soldats des trois compagnies. Si une compagnie est détachée, elle se mettra donc en bataille sur une ligne, et le reste du bataillon sur deux lignes ? Quelle cacophonie ? quelle ignorance de l'école de peloton ! et c'est un officier-général français qui prostitue ainsi son uniforme à la risée de l'Europe ! Comment le prote qui a imprimé son ouvrage ne le lui a-t-il pas fait observer ? car enfin ce prote avait fait probablement la guerre, ou du moins il avait servi dans la garde nationale.

3° 3,000 voltigeurs seront à l'avant-garde, sans être organisés en bataillon ; chaque peloton pour son compte ; chaque capitaine serait général en chef. Mais, en effet, comment pourraient-ils être organisés en bataillons, puisqu'ils ne doivent ni savoir manœuvrer, ni connaître la tactique ; que chaque compagnie doit être attachée à la compagnie de cavalerie légère, qui doit la prendre en croupe. Oh ! vraiment on a raison de vouloir leur apprendre à courir ; ils en auront besoin, s'ils ne sont pas pris ou tués dès le premier jour. Si un peloton de 50 hommes ne peut pas faire la guerre avec avantage sans être instruit, cette nécessité est bien

plus grande pour un bataillon, et elle s'accroît en raison des cubes pour une brigade de 3,000 hommes. Mais opposez ces 3,000 voltigeurs instruits, bon manœuvriers, organisés en bataillons, ce mélange avec la cavalerie ne produira aucun bon résultat, il entraînera la ruine de la cavalerie et de l'infanterie. Comment la cavalerie légère pourrait-elle manœuvrer ayant en croupe un voltigeur? comment pourrait-elle faire une résistance sérieuse, si elle n'est pas soutenue par la cavalerie de ligne? Le métier des arrière-gardes et des avant-gardes à la guerre et de manœuvrer toute la journée. La cavalerie pourrait sans doute, en se sacrifiant, transporter un homme en croupe dans une position intérieure, afin que le fantassin arrivât plus vite; mais vouloir le faire marcher ainsi à l'avant-garde, ou à l'arrière-garde, c'est n'avoir pas la plus légère notion du service de ces armes; c'est n'avoir jamais passé une journée à l'avant-garde: si cela était avantageux, toutes les nations, tous les grands capitaines l'eussent fait.

4° Le tambour imite le bruit du canon : c'est le meilleur de tous les instruments; il ne détonne jamais..... Les armes défensives sont insuffisantes pour parer le boulet, la mitraille et les balles; non seulement elles sont inutiles,

mais elles ont l'inconvénient de rendre les blessures plus dangereuses. Les arcs des Parthes étaient très-grands; maniés par des hommes exercés et robustes, ils lançaient les flèches avec une telle force, qu'ils perçaient les boucliers des Romains ; les vieilles légions en étaient déconcertées : ce fut une des causes de la défaite de Crassus.

Les tirailleurs auraient plus besoin d'armes défensives que tous les autres, parce qu'ils s'approchent plus souvent de l'ennemi, et sont plus exposés à être sabrés par la cavalerie : mais il ne faut pas les surcharger; ils ne sauraient être trop mobiles. Ainsi, quand même les armes défensives seraient utiles à l'infanterie en ligne, on ne pourrait pas lui en donner, puisque tous les hommes d'un bataillon font nécessairement le service de tirailleurs.

Il n'est pas un cadet sortant de l'école qui n'ait eu l'idée d'armer les tirailleurs avec des fusils à deux coups; il ne leur a suffi que l'expérience d'une campagne pour sentir tous les inconvénients qui en résulteraient pour l'usage de la guerre.

Il est cinq choses qu'il ne faut jamais séparer du soldat : son fusil, ses cartouches, son sac, ses vivres pour au moins quatre jours, et son outil de pionnier; qu'on réduise ce sac au moin-

dre volume possible; qu'il n'y ait qu'une chemise, une paire de souliers, un col, un mouchoir, un briquet, fort bien; mais qu'il l'ait toujours avec lui; car, s'il s'en sépare une fois, il ne le reverra plus. La théorie n'est pas la pratique de la guerre. C'était un usage, dans l'armée russe, qu'au moment de se battre, le soldat mît son sac à terre : où sont les avantages attachés à cette méthode? les rangs pouvaient se serrer davantage; les feux du troisième rang pouvaient devenir utiles, les hommes étaient plus lestes, plus libres, moins fatigués; la crainte de perdre son sac, où le soldat a l'habitude de mettre tout son avoir, était propre à l'attacher à sa position. A Austerlitz, tous les sacs de l'armée russe furent trouvés rangés en bataille sur la hauteur de Posoritz; ils y avaient été abandonnés lors de la déroute. Malgré toutes les raisons spécieuses qu'on pourrait alléguer pour cet usage, l'expérience l'a fait abandonner aux Russes; les neuf chevaux de bât seraient mieux employés à porter des caisses d'ambulances, des cartouches et des vivres.

Les officiers des compagnies se dégraderaient, s'ils se mêlaient des détails du décompte du soldat; ils deviendraient des sous-officiers : le sergent-major est propre à ce service. Est-il donc impossible de trouver un sergent-major, hon-

nête homme ? Mais si l'officier abusait, à qui le soldat aurait-il recours ? quelle ne serait pas la répugnance d'un capitaine de recevoir des réclamations d'un soldat contre son lieutenant, qui fait sa société, avec qui il mange, et dont il est l'égal : nous voulons croire qu'aucun officier ne serait assez vil pour abuser de l'ignorance du soldat. Mais celui-ci, qui, de sa nature, est soupçonneux, en aurait-il moins de méfiance ? et l'opinion de profond respect, que la discipline militaire exige qu'il ait pour son officier, n'en serait-elle pas altérée ?

Les tentes ne soint point saines; il vaut mieux que le soldat bivouaque, parce qu'il dort les pieds au feu, qu'il s'abrite du vent avec quelques planches ou un peu de paille; que le voisinage du feu sèche promptement le terrain sur lequel il se couche. La tente est nécessaire pour les chefs qui ont besoin de lire, de consulter la carte. Il en faut donner aux chefs de bataillon, aux colonels, aux généraux, et leur ordonner de ne jamais coucher dans une maison, abus si funeste, et auquel sont dues tant de catastrophes. A l'exemple des Français, toutes les nations de l'Europe ont abandonné les tentes; et si elles sont encore en usage dans les camps de plaisance, c'est qu'elles sont économiques, qu'elles ménagent les forêts, les toits

de chaume et les villages. L'ombre d'un arbre contre le soleil et la chaleur, le plus chétif abri contre la pluie, sont préférables à la tente. Le transport des tentes emploierait cinq chevaux par bataillon, qui seraient mieux employés à porter des vivres. Les tentes sont un sujet d'observation pour les affidés et pour les officiers d'état-major de l'ennemi : elles leur donnent des renseignements sur votre nombre et la position que vous occupez; cet inconvénient est de tous les jours, de tous les instants. Une armée rangée sur deux ou trois lignes de bivouac, ne laisse apercevoir, au loin, qu'une fumée que l'ennemi confond avec les brouillards de l'atmosphère. Il est impossible de compter le nombre des feux ; il est très facile de compter le nombre des tentes, et de dessiner les positions qu'elles occupent.

III^e^ NOTE.

CAVALERIE.

(Page 112.)

« C'est en vain qu'on a voulu subvenir au besoin de l'infanterie, par des corps de cavalerie indépendants de ses généraux : une funeste expérience n'a que trop souvent démontré les vices de cette méthode : la rivalité et les jalousies des deux armes empêchent qu'elles ne se soutiennent et ne s'aident à propos...,. Il n'existe qu'un moyen de leur échapper, c'est d'attacher la cavalerie aux légions. — Le genre de ser-

vice de la cavalerie légionnaire, qui consiste à éclairer, reconnaître, poursuivre, tendre des embûches, exige beaucoup de célérité et peu d'ordre : ces cavaliers doivent s'étendre, se disperser, se glisser partout, tout voir, tout observer, s'habituer aux combats particuliers, et compter sur la vitesse de leurs chevaux, soit pour atteindre, soit pour échapper : ils feraient fort mal leur métier, si on les accoutumait à rester réunis; en un mot, c'est la cavalerie légère, et non pas la cavalerie de ligne, qui doit faire partie de la légion.

(Page 171.)

« J'ai déjà dit que les cavaliers légionnaires doivent faire le service des troupes légères; ainsi l'ordre, l'ensemble, la régularité, ne leur conviennent pas mieux qu'à nos voltigeurs. Leur éducation ne doit pas ressembler à celle de nos hussards et de nos chasseurs, que nous gâtons et que nous dénaturons par des manœuvres de ligne. En effet, si nous les habituons à se réunir et à escadronner avec ordre, comment pourrons-nous obtenir d'eux qu'ils éclairent, qu'ils reconnaissent et qu'ils fouillent un pays ; qu'ils observent et qu'ils épient les mouvements de l'ennemi ; qu'ils se glissent sur ses derrières, et inquiètent ses convois ; qu'ils tendent des embûches, poursuivent les fuyards et fassent des prisonniers ; qu'ils masquent et couvrent la marche de nos colonnes, et qu'ils remplissent, en un mot, tous les autres devoirs des troupes légères, dont ils ne peuvent s'acquitter qu'en se dispersant et en combattant isolément? D'ailleurs, que gagnerons-nous à ralentir et à enchaîner la rapidité et la vivacité de la cavalerie légère, par l'ordre et la régularité? Quel avantage trouverions-nous à la faire charger en ligne? en deviendrait-elle plus redoutable à l'ennemi? Je ne le crois pas; et des exemples anciens et modernes se pressent en foule pour soutenir mon opinion. Mais, sans remonter jusqu'aux Numides et aux Parthes, ces bandes de cavaliers irréguliers et désordonnés, si célèbres chez les anciens, je me contenterai de citer les Spahis turcs et les Mameloucks qui passent pour les premiers cavaliers du monde, sans connaître d'autre manœuvre que celle de se pelotonner tumultuairement, et de charger en désordre et à bride abattue. J'en appelle aux Français qui ont appris à connaître, en Égypte, la valeur des Mameloucks ; nos escadrons européens, avec leurs mouvements compassés et

leurs charges en ligne, brillaient-ils devant cette milice désordonnée? Pouvaient-ils lui résister un instant? N'étaient-ils pas rompus et taillés en pièces par les Mameloucks qui semblaient courir plutôt à des exercices qu'à des combats, tant ils trouvaient peu de dangers à ces sortes de charges? Quant aux fantassins français, s'ils parvinrent à braver des cavaliers aussi courageux et aussi adroits, au milieu des plaines rases de l'Égypte, c'est une preuve irrécusable de l'impuissance de la cavalerie, quelque bonne qu'elle soit, contre de la bonne infanterie. — Les hussards, qui forment la cavalerie légère des Autrichiens, ne furent, dans l'origine, que des bandes irrégulières de paysans hongrois, sans solde, sans discipline, faisant la guerre par l'appât du butin: ils se dispersaient au loin, se glissaient partout, et combattaient toujours isolément; ils suivaient les sentiers les moins pratiqués, ils pénétraient jusqu'au milieu des camps, dans l'ombre et le silence de la nuit; ils se glissaient sur les flancs et sur les derrières des colonnes; ils surprenaient les parcs, les convois et les postes isolés; et enfin, ils observaient tous les mouvements de l'ennemi, en se tenant tapis, le jour, dans les bois et dans les fourrées. Cette espèce de milice se rendit assez redoutable, pour que la plupart des nations de l'Europe cherchassent à l'imiter; mais bientôt on voulut régulariser ces bandes: on en forma des régiments brillants, exercés à toutes les manœuvres de ligne; et, dès-lors les hussards perdirent presque toutes les qualités qui les avaient rendus si précieux. Les Cosaques, cette excellente cavalerie légère des Russes, sont aujourd'hui ce qu'étaient autrefois les hussards hongrois; mais si, sous prétexte de les régulariser, on veut les astreindre à l'ensemble et aux mouvements réguliers des troupes de ligne, ils perdront presque toutes leurs qualités actuelles, et ne pourront que devenir de la cavalerie de ligne fort médiocre. — Concluons de tous ces exemples que les mouvements méthodiques et les manières régulières ne sont pas indispensables à la cavalerie, en général, et qu'ils sont même nuisibles à la cavalerie légère, dont ils gênent la rapidité et contrarient le service. Il n'en est pas de la cavalerie comme de l'infanterie: celle-ci n'a de force et de valeur, que par l'ordre, la discipline et l'ensemble; l'autre peut agir confusément et tumultuairement, pourvu qu'elle agisse avec rapidité: il n'est pas jusqu'à son désordre même, dont elle ne tire parti dans le combat, pour envelopper

l'ennemi, le menacer dans tous les sens, se multiplier à ses yeux, l'éblouir par la rapidité et la variété de ses caracoles; enfin, ébranler son imagination et le frapper de terreur.....

(Page 176.)

« La cavalerie de ligne des Français, avec ses gros chevaux de trait, surchargés de selles énormes, est sans doute trop lente et trop lourde, quoi qu'en disent quelques officiers de cavalerie. Ils s'imaginent que si l'on donnait à leurs escadrons des chevaux plus légers, ils ne pourraient plus choquer les lignes ennemies, avec la même force, mais ils se trompent, car le choc des corps étant en raison de la masse multipliée par la vitesse, il s'ensuit qu'on peut gagner, par la vitesse d'un cheval, ce qu'on perd de sa masse.....

(Page 201.)

« Dix pelotons de la cavalerie légionnaire couvriront les flancs de l'infanterie, à hauteur de la deuxième ligne, où ils pourront veiller à la sûreté des flancs, sans se trouver exposés aux feux des petites armes. (*La deuxième ligne est éloignée de cent cinquante toises de la première.*)

(Page 213.)

« Cette proportion d'un onzième semble suffisante pour remplir l'objet de la cavalerie légionnaire ou légère : il paraît inutile de multiplier, au-delà du strict nécessaire, une espèce de troupe dont l'influence est presque nulle pour gagner des batailles. Ainsi nous comprendrons, dans l'organisation de la légion, un corps de cavalerie de sept cent soixante chevaux : il sera divisé en deux parties que nous nommerons *ailes*, comme les Romains, pour désigner qu'elles sont destinées à voltiger sur les flancs de l'infanterie, afin de les protéger : chaque aile sera subdivisée en cinq pelotons de soixante-seize chevaux, auxquels leur petitesse permettra de se mouvoir avec beaucoup de rapidité, de vivacité et de légèreté, avantages que ne pourraient avoir de gros escadrons. D'ailleurs, le nombre de pelotons, égal à celui des cohortes, permettra d'en détacher à chaque cohorte isolée.....

(Page 125.)

« A ce nombre il faut ajouter deux chefs d'aile de cavalerie, revêtus

du grade de chef d'escadron, dix capitaines et autant de lieutenants, pour commander les dix pelotons de cavalerie légionnaire. On choisira pour la cavalerie, les officiers de la légion les plus lestes et les plus vifs : car le service de la cavalerie s'accommode très bien à ces officiers vifs, impétueux, passionnés, qui ne doutent de rien, parce qu'ils ne calculent rien. Il faut que la fougue de leur tempérament les emporte sans cesse sur l'ennemi, pour avoir de ses nouvelles, et qu'ils percent souvent le rideau de troupes légères, dont il cherche à masquer ses mouvements.....

(Page 229.)

« La cavalerie est destinée à jouer deux rôles bien différents : elle doit, dans les marches, se disperser pour parcourir le pays, reconnaître et poursuivre ; dans les batailles, au contraire, elle ne peut produire un grand effet, qu'en donnant tout-à-coup, en masse, sur les points affaiblis et battus en brèche, des lignes ennemies. Presque tous les peuples de l'Europe ont senti que des rôles aussi différents exigeaient deux espèces de cavalerie ; c'est ce qui les a engagés à distinguer la cavalerie légère de la cavalerie de ligne, qu'on nomme ordinairement grosse cavalerie ....

(Page 247.)

« L'usage des Romains était de placer la cavalerie sur les flancs de l'infanterie, afin de la protéger et de la couvrir : c'est aussi celui des modernes, lorsque les ailes ne s'appuient pas à des obstacles de terrain ; mais la cavalerie légionnaire suffit pour jouer ce rôle de *flanqueurs*, et l'on doit tenir toute la cavalerie de ligne en réserve, derrière le centre ou les ailes.....

(Page 313.

« Le mélange de voltigeurs avec la cavalerie légère est admirable, pour le succès de ces petits combats d'avant-garde.....

(Page 314.)

« Sous le règne de Louis XIV, les avant-gardes françaises étaient composées en partie de dragons, espèce de troupes légères mixtes qui combattaient quelquefois à cheval, plus souvent à pied..... Cette arme qui, de nos jours, n'existe plus que de nom, rendait de grands services

aux avant-gardes ; cependant il est facile d'apercevoir que nous pouvons remplacer les dragons, à moins de frais, par le mélange proposé de nos cavaliers légionnaires et de nos voltigeurs. Nos fantassins légers, portés en croupe, voyagent avec la même vitesse que les dragons, et ils n'ont pas, comme eux, l'inconvénient de distraire du combat une partie des soldats, pour tenir les chevaux ; enfin, ils se battent d'autant mieux à pied, qu'on n'exige jamais d'eux un autre genre de combat : quant à l'économie, elle est sensible.

(Page 154.)

« Le sabre de nos cavaliers légionnaires sera droit comme celui des dragons, afin de les engager à frapper d'estoc plutôt que de taille : ils porteront une lance de dix ou douze pieds, dont la courroie sera passée au bras gauche, et ils auront une carabine fort courte, suspendue à l'arçon de leur selle.

(Page 115.)

« C'est une chose ridicule que l'éducation de nos dragons : sont-ils à cheval, on tâche de leur persuader que l'infanterie ne peut jamais résister à l'impétuosité de leurs charges, sont-ils à pied, on leur dit qu'ils sont invincibles contre la cavalerie : c'est ainsi qu'on leur inspire, tour à tour, du mépris pour les deux armes.....

(Page 218.)

« Je composerai mon corps d'armée de quatre légions, plus une réserve de trois mille chevaux de ligne, ce qui ferait, au complet, plus de trente-six mille hommes classés de la manière suivante : vingt-deux mille huit cents fantassins de ligne, sept mille six cents fantassins légers, trois mille chevaux légionnaires, trois mille chevaux de ligne, sans compter les artilleurs et les sapeurs. — Après avoir fait la part des convalescences, des maladies et des absences, qu'on peut estimer à un cinquième, il restera trente mille combattants. — On voit que la cavalerie forme un sixième de l'armée.....

(Page 230.)

« Quant à la cavalerie de ligne, il paraît préférable de n'en former qu'un seul corps à chaque corps d'armée, puisqu'elle ne peut obtenir

de grands résultats qu'en combattant réunie : elle sera placée en réserve, dans les batailles, sous les ordres immédiats du général en chef, prête à donner au moment opportun;..... mais si nous voulions la faire charger, dès le commencement de la bataille, sur de l'infanterie intacte et aguerrie, elle serait infailliblement ramenée sur le reste de l'armée, où elle communiquerait son désordre.....

(Page 103.)

« Nous formons notre avant-garde de cavaliers légionnaires des quatre légions du corps d'armée, avec un nombre égal de voltigeurs, qu'on obtient en prenant quatre compagnies par légion. Ce corps, léger, composé de trois mille chevaux, de trois mille voltigeurs, de cinq pièces d'artillerie légère, précède, d'une ou deux lieues, la tête de la colonne, en portant des postes en avant et sur les côtés, et en laissant des postes d'observation sur les chemins et sur les principales hauteurs, à droite et à gauche de la route; postes qui ne rejoignent l'avant-garde, que lorsqu'ils sont remplacés par les flanqueurs de la colonne..... »

1° L'administration des corps de cavalerie légère doit-elle dépendre de celle des corps d'infanterie? 2° La cavalerie légère doit-elle être instruite à la tactique, comme la cavalerie de ligne? ou doit-elle servir en fourrageurs, comme l'insurrection hongroise, les mamelucks, les cosaques? 3° Doit-elle être employée aux avant-gardes, aux arrière-gardes, sur les ailes d'une armée, sans être soutenue par la cavalerie de ligne? 4° Doit-on supprimer les dragons? 5° La grosse cavalerie doit-elle être toute mise en réserve? 6° Combien faut-il de cavalerie différente dans une armée, et en quelle proportion?

La cavalerie légère doit éclairer l'armée fort

au loin ; elle n'appartient donc point à l'infanterie : elle doit être soutenue, protégée, spécialement par la cavalerie de ligne. De tout temps, il y eut rivalité et émulation entre l'infanterie et la cavalerie : la cavalerie légère est nécessaire à l'avant-garde, à l'arrière-garde, sur les ailes de l'armée ; elle ne peut donc pas être attachée à un corps particulier d'infanterie pour en suivre les mouvements. Il serait plus naturel de réunir son administration à celle de la cavalerie de ligne, que de la faire dépendre de celle de l'infanterie, avec laquelle elle n'a aucune connexion ; mais elle doit avoir son administration séparée.

La cavalerie a besoin de plus d'officiers que l'infanterie ; elle doit être plus instruite. Ce n'est pas seulement sa vélocité qui assure son succès ; c'est l'ordre, l'ensemble, le bon emploi de ses réserves. Si la cavalerie légère doit former les avant-gardes, il faut donc qu'elle soit organisée en escadrons, en brigades, en divisions, pour qu'elle puisse manœuvrer ; car les avant-gardes, les arrière-gardes, ne font pas autre chose : elles poursuivent ou se retirent en échiquier, se forment en plusieurs lignes, ou se plient en colonne, opèrent un changement de front avec rapidité, pour déborder toute une aile. C'est par la combinaison de toutes ces évolutions qu'une avant-garde ou une arrière-

garde, inférieure en nombre, évite les actions trop vives, un engagement général, et cependant retarde assez l'ennemi, pour donner le temps à l'armée d'arriver, à l'infanterie de se déployer, au général en chef de faire ses dispositions, aux bagages, aux parcs, de filer. L'art d'un général d'avant-garde, ou d'arrière-garde, est, sans se compromettre, de contenir l'ennemi, de le retarder, de l'obliger à mettre trois ou quatre heures à faire une lieue : la tactique seule donne les moyens d'arriver à ces grands résultats; elle est plus nécessaire à la cavalerie qu'à l'infanterie, à l'avant-garde ou à l'arrière-garde, que dans toute autre position. L'insurrection hongroise, que nous avons vue, en 1797, 1805 et 1809, était pitoyable. Si les troupes légères du temps de Marie-Thérèse se sont rendues redoutables, c'était par leur bonne organisation, et surtout par leur grand nombre. Supposer que de pareilles troupes fussent supérieures aux hussards de Wurmser, aux dragons de Latour ou de l'archiduc Jean, c'est se former d'étranges idées des choses : mais ni l'insurrection hongroise, ni les cosaques n'ont jamais formé les avant-gardes des armées autrichiennes et russes; parce que qui dit avant-garde, ou arrière-garde, dit troupes qui manœuvrent. Les Russes estimaient autant un régiment de cosaques in-

struits que trois régiments de cosaques non instruits. Tout est méprisable dans ces troupes, si ce n'est le cosaque lui-même qui est un bel homme, fort adroit, fin, bon cavalier, infatigable; il est dans la plaine, ce qu'est le bédouin dans le désert, le barbet dans les Alpes; il n'entre jamais dans une maison, ne couche jamais dans un lit, change toujours son bivouac au coucher du soleil, pour ne pas passer la nuit dans un lieu où l'ennemi aurait pu l'observer. Deux mamelucks tenaient tête à trois Français, parce qu'ils étaient mieux armés, mieux montés, mieux exercés; ils avaient deux paires de pistolets, un tromblon, une carabine, un casque avec visière, une cotte-de-mailles, plusieurs chevaux et plusieurs hommes de pied pour les servir. Mais cent cavaliers français ne craignaient pas cent mamelucks, trois cents étaient vainqueurs d'un pareil nombre; 1000 en battaient 1500: tant est grande l'influence de la tactique, de l'ordre et des évolutions! Les généraux de cavalerie, Murat, Leclerc, Lasalle, se présentaient aux mamelucks sur plusieurs lignes: lorsque ceux-ci étaient sur le point de déborder la première, la seconde se portait à son secours par la droite et par la gauche; les mamelucks s'arrêtaient alors, et convergeaient pour tourner les ailes de cette nouvelle ligne:

c'était le moment qu'on saisissait pour les charger; ils étaient toujours rompus.

Le devoir d'une avant-garde, ou d'une arrière-garde, ne consiste pas à s'avancer ou à reculer, mais à manœuvrer. Il faut qu'elle soit composée d'une bonne cavalerie légère, soutenue par une bonne réserve de cavalerie de ligne, et d'excellents bataillons d'infanterie et de bonnes batteries d'artillerie : il faut que ces troupes soient bien instruites ; que les généraux, les officiers et les soldats connaissent également bien leur tactique, chacun selon le besoin de son grade. Une troupe qui ne serait pas instruite, ne serait qu'un objet d'embarras à l'avant-garde.

Il est reconnu que, pour la facilité des manœuvres, l'escadron doit être d'une centaine d'hommes, et que trois ou quatre escadrons doivent avoir un officier supérieur.

Toute la cavalerie de ligne ne doit pas être cuirassée : les dragons montés sur des chevaux de quatre pieds neuf pouces, armés d'un sabre droit, sans cuirasse, doivent faire partie de la grosse cavalerie ; ils doivent être armés d'un fusil d'infanterie avec baïonnette, avoir le schakot de l'infanterie, le pantalon recouvrant la demi-botte-brodequin, des manteaux à manches, et des porte-manteaux si petits, qu'ils puissent les

porter en sautoir quand ils sont à pied. Toute cavalerie doit être munie d'une arme à feu, et savoir manœuvrer à pied. 3ooo hommes de cavalerie légère, ou 3ooo cuirassiers, ne doivent point se laisser arrêter par 1ooo hommes d'infanterie, postés dans un bois, ou dans un terrain impraticable à la cavalerie; 3ooo dragons ne doivent point hésiter à attaquer deux mille hommes d'infanterie, qui, favorisés par leur position, les voudraient arrêter.

Turenne, le prince Eugène de Savoie, Vendôme, faisaient grand cas et grand usage des dragons. Cette arme s'est couverte de gloire en Italie, en 1796 et 1797. En Égypte, en Espagne, dans les campagnes de 1806 et 1807, un préjugé s'est élevé contre elle. Les divisions de dragons avaient été réunis à Compiègne, et à Amiens, pour être embarquées sans chevaux pour l'expédition d'Angleterre, et y servir à pied jusqu'à ce que l'on pût les monter dans le pays. Le général Baraguay-d'Hilliers, leur premier inspecteur, les commandait; il leur fit faire des guêtres, et incorpora une grande quantité de recrues, qu'il ne fit exercer qu'aux manœuvres de l'infanterie; ce n'était plus des régiments de cavalerie: ils firent la campagne de 1806 à pied, jusque après la bataille d'Iéna, qu'on les monta sur des chevaux de prise de la cavalerie prus-

sienne, les trois quarts hors de service. Ces circonstances réunies leur nuisirent; mais, en 1813 et 1814, les divisions de dragons rivalisèrent avec avantage avec les cuirassiers. Les dragons sont nécessaires pour appuyer la cavalerie légère à l'avant-garde, à l'arrière-garde et sur les ailes d'une armée; les cuirassiers sont peu propres aux avant-gardes et aux arrière-gardes : il ne faut les employer à ce service que lorsque cela est nécessaire pour les tenir en haleine et les aguerrir. Une division de 2000 dragons, qui se porte rapidement sur un point avec 1500 chevaux de cavalerie légère, peut mettre pied à terre pour y défendre un pont, la tête d'un défilé, une hauteur, et attendre l'arrivée de l'infanterie. De quel avantage cette arme n'est-elle pas dans une retraite? La cavalerie d'une armée doit être le quart de l'infanterie, elle doit se diviser en quatre espèces, deux de cavalerie légère, deux de grosse cavalerie, savoir; les éclaireurs, composés d'hommes de cinq pieds, ayant des chevaux de quatre pieds six pouces; la cavalerie légère, des chevaux de quatre pieds sept à huit pouces; les dragons, des chevaux de quatre pieds neuf pouces; les cuirassiers, des chevaux de quatre pieds dix à onze pouces : ce qui emploiera, pour la remonte, toutes les espèces de chevaux,

Les éclaireurs seront attachés à l'infanterie, parce que la petitesse de leurs chevaux les rendra peu propres aux charges de cavalerie. En attachant un escadron de 360 hommes à chaque division de 9000 hommes, ils seraient le vingt-cinquième de l'infanterie; ils fourniraient les ordonnances aux généraux, des escortes aux convois; des garnisaires, des brigades de sous-officiers, aideraient la gendarmerie dans l'escorte des prisonniers et la police. Il resterait encore de quoi former plusieurs divisions pour éclairer la légion, et occuper une position importante où il serait avantageux de prévenir l'ennemi. Rangés en bataille derrière l'infanterie, constamment sous les ordres des généraux d'infanterie, ils saisiraient le moment favorable où l'ennemi serait rompu, pour tomber avec leurs lances sur les fuyards et faire des prisonniers. La petitesse de leurs chevaux ne tenterait point les généraux de cavalerie.

Au moment d'entrer en campagne, chaque régiment d'infanterie fournirait une compagnie de 120 éclaireurs, tout organisée pour être incorporée dans les régiments de grosse cavalerie, à raison d'un dixième pour les cuirassiers, d'un cinquième pour les dragons. Ainsi, par exemple, 360 cuirassiers auraient 36 éclaireurs; pareil nombre de dragons en aurait 72 : ils se-

raient employés à fournir les ordonnances aux généraux, les escortes aux bagages, aux prisonniers: ils feraient le service des tirailleurs, ils battraient la campagne, ils tiendraient les chevaux des dragons, quand ceux-ci combattraient à pied.

Une armée composée de 36,000 hommes d'infanterie aura 9000 hommes de cavalerie, savoir : 2,070 éclaireurs, dont 1440 avec les quatre divisions d'infanterie; 420 avec les dragons, 210 avec les cuirassiers; 2700 chasseurs ou hussards; 2,100 dragons; 2,100 cuirassiers; ce qui formera 4,800 hommes de cavalerie légère, et 4,200, grosse cavalerie.

IV^e^ NOTE.

ARTILLERIE.

(Page 117.)

« Mais il est nécessaire de donner de l'artillerie à chaque légion ; et ne pourrait-on pas rejeter toutes les pièces à la queue d'une armée, pour éviter d'interrompre et de gêner la marche des troupes ? Je crois qu'on ne peut le faire qu'en partie : les légions doivent avoir quelques bouches à feu, pour se battre isolément, ou pour commencer et entretenir le combat, et attendre que les réserves d'artillerie arrivent sur le champ de bataille. Tout le reste de l'artillerie pourra marcher en réserve, à la suite de l'armée, pour ne pas embarrasser et retarder les mouvements des troupes.....

(Page 118.)

..... « Cinq bouches à feu, par légion, me paraissent suffisantes pour le rôle qu'elles ont à jouer jusqu'à l'arrivée des batteries de réserve.....

(Page 119.)

..... « Une demi-compagnie d'artillerie sera affectée au service de la batterie légionnaire.

(Page 226.)

« Un principe certain, c'est que la quantité d'artillerie doit être subordonnée à la qualité des troupes. A-t-on de la mauvaise infanterie qui hésite à marcher à l'ennemi, et craigne de l'aborder : on se voit contraint de placer toute sa confiance dans l'artillerie, et de faire la guerre à coups de canon. Cette arme devient décisive pour le gain des batailles, et l'infanterie se ravale jusqu'à n'être plus qu'une arme secondaire, sans autres fonctions que d'escorter le canon dans les marches, et de le garder sur le champ de bataille. De deux mauvaises armées qui se livrent bataille, c'est celle qui parvient à mettre le plus de pièces en batterie, qui remporte la victoire : mais, dans ce même cas, il est une proportion qu'on ne doit pas dépasser, parce que, au-delà d'un certain terme, les autres armes ne suffisent plus pour garder les pièces. Je crois que le maximum de l'artillerie, qu'il est permis d'employer dans les armées, quelque mauvaises qu'elles soient, a été atteint dans la guerre de Sept-Ans et dans notre campagne de 1813, en Saxe, où nous cherchâmes à suppléer, à force de canons, aux qualités qui manquaient à notre jeune infanterie.....

(Page 234.)

«..... Je voudrais que, outre ces batteries légionnaires, un corps d'armée traînât à sa suite un parc de réserve de trente-cinq pièces, dont quinze obusiers et vingt canons de 12. On ne formerait, un jour de bataille, de toute cette réserve, qu'une seule batterie dirigée sur le point de la ligne ennemie qu'on se propose de forcer... ..

(Page 235.)

« Enfin cinq pièces légères sont destinées à marcher avec l'avant-garde; elles seront plus légères de calibre, mieux attelées que les autres, et seront suivies par des canonniers à cheval, dont les chevaux porteront un poitrail avec des traits, afin de pouvoir s'atteler aux pièces dans l'occasion. Cette artillerie légère, ainsi organisée, passera partout,

et se portera rapidement à la poursuite de l'ennemi. — Nous aurons, de cette manière, soixante bouches à feu pour un corps d'armée de 30,000 hommes : c'est, je crois, ce qu'exigent les terrains découverts, les plus favorables à l'artillerie, en supposant une bonne infanterie... »

Si ces principes étaient adoptés il s'ensuivrait : 1° que la division d'artillerie serait composée de deux obusiers et de trois pièces de 6; 2° que l'équipage d'artillerie d'une armée de 40,000 hommes, serait de soixante bouches à feu (une pièce et demie par 1000 hommes); 3° que les équipages seraient ainsi composés : de trois douzièmes pièces de 6, quatre douzièmes pièces de 12, cinq douzièmes obusiers, c'est-à-dire quinze pièces de 6, vingt de 12, et vingt-cinq obusiers sur soixante bouches à feu.

La division d'artillerie a été fixée par le général Gribeauval, à huit bouches à feu, d'un même calibre de 4, de 8, de 12, ou obusiers de six pouces; parce qu'il faut 1° qu'une division d'artillerie puisse se diviser en deux ou quatre batteries; 2° parce que huit bouches à feu peuvent être servies par une compagnie de 120 hommes, ayant en réserve une escouade au parc; 3° parce que les voitures nécessaires au service de ces huit bouches à feu, peuvent être attelées par une compagnie d'équipage du train; 4° parce qu'un bon capitaine peut surveiller ce nombre de pièces; 5° parce que le nombre de

pièces de 12, et seulement trois douzièmes en pièces de 6, c'est ignorer les éléments de la science de l'artillerie.

Un équipage de soixante bouches à feu, formé sur les principes de Napoléon, était de trente-six pièces de 6, neuf pièces de 12, quinze obusiers; ce qui formait sept divisions et demie, et exigeait trente-deux voitures en forges, prolonges ou affûts de rechange, faisant les divisions; quatre-vingt-un caissons de 6 (1), et quarante et demi de 12 (2), soixante-sept et demi (3) obusiers, vingt-neuf (4) voitures de parc, trente (5) d'infanterie, vingt (6) d'équipages de pont: en tout quatre cents voitures ou six voitures par pièce; moyennant ce, l'approvisionnement était de trois cent six coups par pièce, sans compter le coffret. Un équipage de soixante bouches à feu, organisé suivant les principes qu'on voudrait établir, aurait quinze pièces de 6, vingt de 12, vingt-cinq obusiers; la division

(1) A cent trente-six cartouches par caisson.

(2) Soixante-huit coups par caisson.

(3) *Idem.*

(4) Six forges, seize prolonges, six caissons d'outils, huit caissons de parc.

(5) Quatre cent quatre-vingt mille cartouches.

(6) Une voiture par trois pièces, ce qui donne un pont de cent cinquante toises, pour cent vingt bouches à feu; de quatre cents toises, pour une armée de 160,000 hommes.

étant de cinq pièces, il y en aurait douze; ce qui exigerait quarante-huit forges, prolonges ou affûts de rechange attachés aux divisions : en tout quatre cent vingt-quatre (1) voitures, c'est-à-dire vingt-sept voitures par pièce : ce serait donc soixante-quatre voitures de plus que le premier équipage. Quel surcroît d'embarras, quel équipage pesant, quel emploi d'hommes, de chevaux et de matériel! Ce sont les pièces de 12 qui embarrassent les marches, parce qu'elles pèsent de quinze cents à dix-huit cents livres, et vont difficilement hors des chaussées. L'équipage impérial de soixante bouches à feu a quarante-cinq pièces de canon; celui proposé n'en aurait que trente-cinq.

Mais, avec les quatre cent vingt-quatre voitures qu'il faudrait pour cet équipage, on aurait soixante-douze bouches à feu impériales, c'est-à-dire, neuf divisions, savoir : quarante-deux pièces de 6, douze pièces de 12, et dix-huit obusiers (1). La question est donc celle-ci :

(1) Soixante bouches à feu, quarante-huit voitures attachées aux divisions, trente-quatre caissons de 6, deux cent deux de 12, et obusiers, trente de parc, trente caissons d'infanterie, vingt pontons : total 424.

(2) Soixante-douze bouches à feu, trente-six voitures attachées aux divisions, quatre-vingt-quatorze et demi de 6, cinquante-quatre de 12 : soixante-seize et demi d'obus, trente-deux de parc, trente-six d'infanterie, vingt-quatre de pontons : total, 424.

aime-t-on mieux avoir quinze pièces de 6, vingt de 12, et vingt-cinq obusiers, ou cinquante-deux pièces de 6, douze de 12, et quinze obusiers. Quelle fureur de parler de ce que l'on ne sait pas!

Tantôt on dit qu'à l'instar des Romains, il faut que la division soit une armée au petit pied, et cependant on lui ôte ce qui est le plus nécessaire, le plus important, l'artillerie. Quoi! une légion de 8 ou 9000 hommes fera l'avant-garde ou l'arrière-garde d'une armée, sera détachée avec trois pièces de canon et deux obusiers; mais si elle trouve devant elle une division russe, prussienne ou autrichienne, d'égale force, cette division aura trente pièces de canon (c'est l'organisation actuelle). Certes, l'artillerie de la légion sera promptement réduite au silence et démontée; l'infanterie sera chassée de sa position, à coups de canon; ou si elle s'y maintient, ce sera au prix d'un sang bien précieux.

M. de Gribeauval, qui avait fait la guerre de Sept-Ans dans l'armée autrichienne et avait le génie de l'artillerie, a réglé que la force des équipages serait à raison de quatre pièces par bataillon de 1000 hommes, ou trente-six bouches à feu pour une division de 9000 hommes, ou cent soixante pour une armée de 40,000

hommes. L'équipage impérial était de cent vingt bouches à feu pour un corps d'armée de 40,000 hommes, ou quatre divisions d'infanterie, ayant une division de cavalerie légère, une de dragons, une de cuirassiers : de ces quinze divisions d'artillerie, deux étaient attachées à chaque division d'infanterie, trois étaient en réserve, et quatre à cheval : une à la division de cavalerie légère, une à la division de dragons, deux à celle de cuirassiers; c'étaient soixante-douze pièces de 6, dix-huit de 12, et trente obusiers, près de six cents voitures, compris les pièces, les doubles approvionnements et les caissons d'infanterie.

Il faut, pour le service d'une pièce de canon de l'équipage impérial, l'un portant l'autre, 30 chevaux et 35 hommes; il faudrait, l'un portant l'autre, pour une pièce de canon de l'équipage proposé, 40 hommes et 35 chevaux (1). Une

(1) Une bouche à feu de l'équipage impérial a besoin de trois voitures et trois trentièmes par pièce, pour l'approvisionner à 300 coups sans compter son coffret; d'une voiture pour parc, forge, prolonge, affût de rechange, caisson de parc, dix vingtièmes de caisson d'infanterie, sept vingtièmes de voiture, de pontons, 6 voitures. Pour cent vingt pièces, sept cent vingt voitures : ce qui donnerait, pour une armée de 160,000 hommes, quatre cent quatre-vingts bouches à feu, deux mille huit cent quatre-vingts voitures, dont cent soixante de pontons, de quoi faire quatre cent quatre-vingts toises de pont, sur les grandes rivières; ce qui exigerait seize mille huit cents chevaux, et 20,000 hommes.

division de huit pièces d'artillerie exige 272 hommes et 240 chevaux, ce qui est la valeur de deux bons escadrons.

Les hommes qui se sont fait une idée de la guerre moderne, en commentant les anciens, diront qu'il vaux mieux avoir 3,600 chevaux ou 4000 fantassins de plus, dans une armée de 40,000 hommes, que cent vingt pièces de canon; ou n'avoir que soixante bouches à feu, et avoir 1500 chevaux et 2000 fantassins de plus : ils auront tort. Il faut dans une armée, de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, dans de justes proportions; ces armes ne peuvent point se suppléer l'une à l'autre. Nous avons vu des occasions où l'ennemi aurait gagné la bataille : il occupait avec une batterie de cinquante à soixante bouches à feu, une belle position; on l'aurait en vain attaqué avec 4000 chevaux et 8000 hommes d'infanterie de plus; il fallut une batterie d'égale force, sous la protection de laquelle les colonnes d'attaque s'avancèrent et se déployèrent. Les proportions des trois armes ont été, de tout temps, l'objet des méditations des grands généraux.

Ils sont convenus qu'il fallait : 1° quatre pièces par 1000 hommes, ce qui donne en hommes le huitième de l'armée, pour le personnel de l'artillerie; 2° une cavalerie égale au quart de l'infanterie.

Prétendre courir sur les pièces, les enlever à l'arme blanche, ou faire tuer des canonniers par des tirailleurs, sont des idées chimériques: cela peut arriver quelquefois; et n'avons-nous pas des exemples de plus fortes prises d'un coup de main! Mais, en système général, il n'est pas d'infanterie, si brave qu'elle soit, qui puisse, sans artillerie, marcher impunément, pendant cinq ou six cents toises, contre seize pièces de canon bien placées, servies par de bons canonniers: avant d'être arrivés aux deux tiers du chemin, ces hommes seront tués, blessés, dispersés. L'artillerie de campagne a acquis trop de justesse dans le tir, pour qu'on puisse approuver ce que dit Machiavel qui, plein des idées grecques et romaines, veut que son artillerie ne fasse qu'une décharge, et qu'après elle se retire derrière sa ligne.

Une bonne infanterie est sans doute le nerf de l'armée; mais si elle avait long-temps à combattre contre une artillerie très supérieure, elle se démoraliserait et serait détruite. Dans les premières campagnes de la guerre de la révolution, ce que la France a toujours eu de meilleur, c'est l'artillerie: je ne sache pas un seul exemple de cette guerre où vingt pièces de canon, convenablement postées et en batterie, aient jamais été enlevées à la baïonnette. A l'affaire de Val-

my, à la bataille de Jemmapes, à celle de Nordlingen, à celle de Fleurus, nous avions une artillerie supérieure à celle de l'ennemi, quoique souvent nous n'eussions que deux pièces pour 1000 hommes; mais c'est que nos armées étaient très nombreuses. Il se peut qu'un général plus manœuvrier, plus habile que son adversaire, ayant dans sa main une meilleure infanterie, obtienne des succès pendant une partie de la campagne, quoique son parc d'artillerie soit fort inférieur; mais au jour décisif d'une action générale, il sentira cruellement son infériorité en artillerie.

Quatre-vingts voitures d'équipages militaires, pour une armée de 40,000 hommes, sont fort insuffisantes : elles ne porteraient que mille cinq cent vingt quintaux, la farine et l'eau-de-vie, pour deux jours. L'expérience a prouvé qu'il faut qu'une armée ait avec elle un mois de vivres, dix jours portés par les hommes et les chevaux de bât, vingt jours sur les caissons; il faudrait donc au moins quatre cent quatre-vingts voitures : deux cent quarante régulièrement organisées, deux cent quarante de réquisition. A cet effet, on aura un bataillon de trois compagnies d'équipages militaires par division : chaque compagnie ayant ses cadres pour quarante voitures, dont vingt seraient fournies et

attelées par l'administration, et vingt par voie de réquisition ; ce qui donne par division cent vingt voitures, quatre cent quatre-vingts par corps d'armée, 210 hommes par bataillon.

V° NOTE.

ORDRE DE BATAILLE.

(Page 201.)

« Voici donc l'ordre de bataille de la légion, tel que nous devons nous le représenter d'après les principes que nous venons de développer, en faisant toujours abstraction des formes et des accidents variés du terrain, dont nous nous occuperons plus tard. — D'abord, en première ligne, les cinq premières cohortes de la légion, rangées en bataille de droite à gauche, par ordre de numéro, en commençant par la cohorte d'élite, l'exemple et la règle de la légion entière. Les cohortes, de cinquante-cinq toises de front chacune, sont séparées entre elles par des passages de cinq toises, ce qui donne trois cents toises pour l'étendue totale de la ligne.

« Ensuite, à cent cinquante toises en arrière de la première ligne se trouvent les cinq dernières cohortes, formées chacune en colonne, par division, espacées entre elles à distance de déploiement : ces petites colonnes, de quatorze toises de large sur quarante-sept files, et de quatorze toises de long, en quatre sections, laissent entre elles des espaces vides de quarante-six toises. Les voltigeurs de la première ligne sont, en partie, dispersés en avant du front de bataille, et en partie, pelotonnés derrière leurs cohortes, près des intervalles qui les séparent ; ceux de la deuxième ligne sont pelotonnés par demi-compagnie, sur les flancs de leurs colonnes. — La cavalerie se tient en réserve sur les flancs, à hauteur de la seconde ligne, et l'artillerie légionnaire forme une seule batterie à cinquante toises en avant d'une des ailes.

Une armée romaine se campait et se rangeait

en bataille, toujours dans le même ordre; elle se renfermait dans un carré de trois à quatre cents toises de côté; elle passait quelques heures à s'y fortifier : alors elle s'y croyait inattaquable. S'agissait-il de donner bataille, elle se rangeait sur trois lignes éloignées de cinquante toises entre elles : la cavalerie sur les ailes. L'officier de l'état-major, chargé de tracer un camp, ou de ranger une armée en bataille, ne faisait qu'une opération mécanique; il n'avait besoin ni de coup-d'œil, ni de génie, ni d'expérience. Chez les modernes, au contraire, l'art d'occuper une position, pour y camper ou pour s'y battre, est soumis à tant de considérations, qu'il exige de l'expérience, du coup-d'œil, du génie. C'est l'affaire du général en chef lui-même, parce qu'il y a plusieurs manières d'avoir un camp, ou de prendre un ordre de bataille, dans une même position.

Sempronius fut battu à la Trebbia, et Varron à Cannes, quoiqu'ils commandassent à des armées plus nombreuses que celle de l'ennemi; parce que, conformément à l'usage établi parmi les Romains, ils rangèrent leur armée en bataille, sur trois lignes, tandis qu'Annibal rangea la sienne en une seule ligne. La cavalerie carthaginoise était supérieure en nombre et en qualité. Les armées romaines furent à la fois atta-

quées de front, prises en flanc et à dos; elles furent défaites. Si les deux consuls romains eussent pris l'ordre de bataille le plus convenable aux circonstances, ils n'eussent point été débordés : ils eussent peut-être été vainqueurs!

Une armée doit-elle occuper un seul camp, ou doit-elle en occuper autant qu'elle a de corps ou de divisions? A quelle distance doivent camper l'avant-garde et les flanqueurs? Quel front et quelle profondeur doit avoir le camp? Où doit-on placer la cavalerie, l'artillerie, et les chariots? L'armée doit-elle se ranger en bataille, sur plusieurs lignes, et quelle distance doivent-elles mettre entre elles? La cavalerie doit-elle être en réserve derrière l'infanterie, ou placée sur les ailes? Doit-on mettre en action, dès le commencement de la bataille, toute son artillerie, puisque chaque pièce a de quoi nourrir son feu pendant vingt-quatre heures, ou doit-on en tenir la moitié en réserve? La solution de toutes ces questions dépend des circonstances : 1° du nombre de troupes, de celui de l'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie qui composent l'armée; 2° du rapport qui existe entre les deux armées; 3° de leur moral; 4° du but qu'on se propose; 5° de la nature du champ de bataille; 6° de la position qu'occupe l'ar-

mée ennemie, et du caractère du chef qui la commande. On ne peut et on ne doit prescrire rien d'absolu. — Il n'y a point d'ordre naturel de bataille, chez les modernes.

La tâche qu'a à remplir le commandant d'une armée, est plus difficile dans les armées modernes, qu'elle ne l'était dans les armées anciennes : il est vrai aussi que son influence est plus efficace sur le résultat des batailles. Dans les armées anciennes, le général en chef, à quatre-vingts ou cent toises de l'ennemi, ne courait aucun danger, et cependant il était convenablement placé pour bien diriger tous les mouvements de son armée. Dans les armées modernes, un général en chef, placé à quatre ou cinq cents toises, se trouve au milieu du feu des batteries ennemies, il est fort exposé; et cependant il est déjà tellement éloigné, que plusieurs mouvements de l'ennemi lui échappent. Il n'est pas d'actions où il ne soit obligé de s'approcher à la portée des petites armes. Les armes modernes ont d'autant plus d'effet qu'elles sont convenablement placées; une batterie de canon qui prolonge, domine, bat l'ennemi en écharpe, peut décider d'une victoire. Les champs de bataille modernes sont plus étendus, ce qui oblige à étudier un plus grand champ de bataille : il faut beaucoup plus d'expérience et de

génie militaire, pour diriger une armée moderne, qu'il n'en fallait pour diriger une armée ancienne.

VI^e^ NOTE.

DE LA GUERRE DÉFENSIVE.

(Page 479.)

« Mais, lorsqu'on veut fermer les frontières d'un empire, presque uniquement par des lignes de forteresse, sans le concours des armées, l'opinion se partage sur l'efficacité de ce moyen..... Imaginons, pour fixer nos idées, une frontière, en pays ouvert, de cent lieues d'étendue, qu'on entreprend de couvrir par des places fortes, contre les entreprises des ennemis. Le système actuel veut qu'on établisse trois lignes successives de forteresses, espacées entre elles d'une journée de marche, ou de cinq ou six lieues: ainsi la défense totale de la frontière exige cinquante ou soixante places fortes. Supposons-en cinquante seulement, pour avoir au plus bas, et estimons la dépense de leur construction à quinze millions, l'une dans l'autre, y compris les abris voûtés indispensables, nous verrons que l'état se trouvera obligé de faire une dépense de sept cent cinquante millions pour une seule frontière..... Mais ce labyrinthe de places contraindra-t-il les armées envahissantes à s'arrêter pour se livrer aux longueurs interminables d'une guerre de siége, ou bien les obligera-t-il à laisser en arrière des forces supérieures à celles des garnisons? Le raisonnement, éclairé par l'expérience, prouve que non. — Nos cinquante places à 6000 hommes de garnison, l'une dans l'autre, absorberaient 300,000 hommes pour la défense; ce qui est, à peu près le nombre de troupes que les grands états de l'Europe tiennent ordinairement sur pied, en sorte qu'on n'aurait plus d'armée à opposer aux armées envahissantes, et les autres frontières se trouveraient absolument dégarnies. Mais la raison et l'usage réclament également contre cette disposition de forces, si l'on se borne à laisser un tiers de garnison seulement dans ce grand

nombre de places qui, d'après leur situation reculée, ou leur éloignement des dépôts et des corps d'armée de l'ennemi, ne paraissent pas menacées d'un siége prochain, et qu'il suffit, par conséquent, de mettre à l'abri d'un coup de main. — On propose même quelquefois, pour économiser les troupes de ligne, d'abandonner la garde de ces places aux habitants; mais cet abandon me paraît fort dangereux.....

(Page 482.)

« ..... Nous ne pouvons donc pas nous dispenser de consacrer au moins 100,000 hommes pour garder cinquante forteresses; et nous aurons ainsi 100,000 hommes de moins pour livrer des batailles qui, en dernier résultat, décident du sort des empires. — Supposons, dans cet état de choses, que l'ennemi s'avance sur plusieurs colonnes, pour attaquer notre frontière défendue par une triple barrière de forteresses : toutes les grandes routes qui mènent dans l'intérieur, sont sans doute fermées par des places; alors ces colonnes, sans s'amuser à en faire le siége, quittent la route, suivent des chemins de traverse, pour tourner ces forteresses, en passant hors de portée de leurs canons, et pénètrent ainsi entre les places fortes, sans autre difficulté que d'être réduites à suivre des chemins étroits, l'espace d'une ou deux lieues, chemins qu'il est aisé de faire réparer et élargir.

(Page 484.)

« Je sais qu'on calcule avec assez de raison qu'il faut des forces triples pour bloquer une garnison : ainsi, si l'ennemi croyait devoir bloquer les places qu'il laisse en arrière, il consommerait beaucoup plus de troupes que les défenseurs. Mais nous venons de voir qu'il lui est assez inutile de les bloquer : il lui suffit de les observer avec soin, pour qu'elles ne puissent pas lui nuire : il peut engager son armée entière au milieu de nos places, lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes, et pénétrer sans crainte au-delà de notre triple ligne de forteresses, en prenant la précaution de laisser une armée d'observation en arrière. Lorsqu'il est sorti enfin de ce dédale de places, il doit s'étendre dans le pays, afin d'en tirer des ressources, il doit y établir des dépôts, une base d'opérations, son armée de réserve, et conduire la guerre, en un mot, presque comme si nos places n'existaient pas,

dès qu'elles se trouvent hors du théâtre des armées actives. Cette frontière de cent lieues, munie de cinquante forteresses, n'est point une supposition imaginaire : elle existe réellement, et nous pouvons interroger l'expérience d'une guerre fort récente, pour connaître ce que nous avons le droit d'attendre d'une triple ligne de places fortes abandonnées à elles-mêmes.....

(Page 488.)

« Sur cette frontière, ouverte de cent lieues, que le système actuel surcharge de cinquante places fortes, j'en établis cinq ou six, seulement à quinze ou vingt lieues les unes des autres : elles occuperont les nœuds des principales routes, et surtout les deux rives des fleuves, quelle que soit leur direction, afin de faciliter les mouvements des armées. Il faut qu'elles soient grandes pour qu'elles puissent subvenir aux besoins de nos armées belligérantes, dont la force s'élève souvent à plus de 100,000 combattants..... Si l'on craint les surprises pour les grands dépôts, qu'on peut regarder comme les ancres de l'état, lorsque la guerre de campagne ne leur laisse que peu de troupes pour leur garde, il est aisé de les soustraire à ce danger, par l'établissement d'une citadelle qui, facile à garder avec très peu de monde, garantisse la reprise et la possession de la ville.....

(Page 490.)

« Je ne vois pas de meilleur moyen pour remplir ces conditions, que celui d'établir quatre petits forts autour de chaque, formant un immense carré dont la place occuperait le centre. Ces forts fermés en tout sens seraient établis sur les sommités les plus avantageuses des hauteurs, à environ douze à quinze cents toises des ouvrages de la place, et espacés entre eux de deux à trois mille toises. L'espace compris d'un fort à l'autre formerait un champ de bataille capable de recevoir une armée de 50 à 100 mille hommes, qu'on pourrait regarder comme inexpugnables : les forts armés de canons de gros calibre appuieraient parfaitement les ailes ; quant au centre sur lequel ils auraient peu d'action, à cause de leur éloignement, on pourrait le renforcer par des ouvrages de campagne, construits au moment même du besoin, et soutenus par le canon de la place. Ainsi les quatre forts, circonscrivant

chaque forteresse, formeraient tout autour un vaste camp retranché, présentant quatre forts ou quatre champs de bataille différents; de sorte que, de quelque côté que l'ennemi arrivât, nous pourrions lui faire face avec notre armée..... Une vingtaine de lieues en arrière de ces premières places fortes, j'en établis d'autres semblables, aussi espacées entre elles de quinze ou vingt lieues, et ainsi de suite jusqu'au centre du royaume..... Les principaux passages des montagnes et des forêts seront gardés par des forts ou batteries fermées, qu'il ne faut point confondre avec les places. ...

(Page 494.)

«..... Quel que soit l'usage suivi dans les dernières guerres, nous nous garderons bien de nous opposer de front, avec nos 100,000, à la marche de 500,000 ennemis; ce serait mettre les chances de la guerre contre nous : car si c'était pour lui livrer bataille, la supériorité du nombre fixerait sans doute la victoire de son côté; si c'était pour retarder ses progrès, en nous retirant de position en position, nous découragerions nos troupes par ces manœuvres rétrogrades, sans, pour cela, obtenir l'avantage que nous recherchons de le forcer à disséminer ses forces actives. Son armée de réserve qui, suivant les principes établis, doit remplacer sa première armée, suffirait pour bloquer ou observer les places laissées en arrière, soumettre, contenir la population, et assurer ses communications et ses subsistances; de sorte que nous perdrions du terrain, sans obliger son armée active à s'affaiblir.. .... Aussitôt qu'elle s'engage entre deux de nos places frontières, nous nous hâtons de jeter 6 ou 7,000 hommes dans l'une des deux, susceptible de se voir investie ou assiégée, afin de compléter sa garnison; et nous nous retirons avec le reste de notre armée, de position en position, jusque dans le camp retranché de l'autre place. Dans cet état de choses, que peut faire l'ennemi ? S'avance-t-il témérairement dans l'intérieur, en négligeant notre armée qui se trouve sur son flanc, il court à sa perte : car, dès qu'il a passé, nous nous portons sur ses derrières, et nous le privons de toutes ses communications avec ses dépôts et sa base d'opérations..... Prend-il le parti de laisser une armée égale à notre armée, pour nous observer et nous contenir dans notre camp, et de pénétrer ensuite, avec les 50,000 hommes qu'il a de plus que nous, dans

l'intérieur du pays; non seulement cette incursion, qui ne tarde pas d'être arrêtée par notre armée de réserve et par la population en armes, ne lui procure aucun avantage, aucune conquête stable et réelle, mais encore elle l'expose aux plus grands dangers!.....

(Page 498.)

« Convaincu de l'impossibilité de s'avancer en laissant notre armée défensive sur son flanc et sur ses derrières, il prendra sans doute le parti de marcher sur elle avec toutes ses forces. Alors retirés dans le camp retranché de l'une de nos places frontières, nous prenons notre ordre de bataille entre deux forts, sur le côté du carré faisant face à l'agresseur. Nous pouvons nous y regarder comme inexpugnables, surtout si nous ne négligeons pas d'élever, pour soutenir notre centre, entre les deux forts qui appuient nos ailes, quelques travaux de campagne, ouvrage d'une nuit, dans le genre de ceux décrits au chapitre IX. — La place sert de réduit, de sûreté à notre camp, et elle nous offre toutes les ressources dont nous avons besoin en munitions de guerre et de bouche; mais ces ressources ne sont pas inépuisables : il s'agit de les renouveler, ce qui nous est facile par les communications que nous conservons libres avec nos places du côté opposé de l'ennemi. L'agresseur voudrait-il nous priver de ces communications, il ne peut y parvenir qu'en nous bloquant de tous côtés; mais pour cela il faut qu'il divise ses 150,000 hommes en quatre corps placés, un de chaque côté de l'immense carré de 12,000 toises de pourtour, formé par nos quatre forts... Ce système des camps retranchés, établis sous le canon des places, me paraît admirable pour arrêter son invasion dès le début. — On m'objectera sans doute que, ne pouvant rien entreprendre contre notre armée défensive, il se jettera sur une place voisine, pour en faire le siége; voilà justement où je voulais l'amener : je voulais l'obliger à se livrer à une guerre de siéges, toujours si lente, si dispendieuse, si dangereuse, sous les yeux d'une armée défensive, encore intacte, et si peu fertile en grands résultats..... »

1° Les places de la frontière de Flandre ont-elles été utiles ou nuisibles? 2° Le nouveau sys-

tème qu'on propose est-il plus économique? exige-t-il moins de garnisons? est-il préférable à celui de Vauban et de Cormontagne? 3° Pour défendre sa capitale, une armée doit-elle la couvrir, en faisant sa retraite sur elle? ou doit-elle se placer dans un camp retranché, appuyé à une place forte? ou doit-elle manœuvrer librement, de manière à ne se laisser acculer ni à la capitale, ni à une place forte?

Le système de la défense de la frontière de Flandre a été, en grande partie, conçu par Vauban; mais cet ingénieur a été obligé d'adopter les places déjà existantes : il en a construit de nouvelles pour couvrir des écluses, étendre les inondations, ou fermer les débouchés importants entre de grandes forêts ou des montagnes. Il y a sur cette frontière des places de première, deuxième, troisième et quatrième force : elles peuvent être évaluées à quatre ou cinq cents millions; construites en cent ans, cela ferait une dépense de quatre millions par an : 50,000 hommes de gardes nationales de l'intérieur suffisent pour les mettre à l'abri d'un coup de main, et au-dessus de la menace des batteries incendiaires; Lille, Valenciennes, Charlemont, peuvent donner refuge à des armées, ainsi que les camps retranchés de Maubeuge, de Cambray. Vauban a organisé des contrées entières

en camps retranchés, couverts par des rivières, des inondations, des places et des forêts; mais il n'a jamais prétendu que ces forteresses seules pussent fermer la frontière : il a voulu que cette frontière, ainsi fortifiée, donnât protection à une armée inférieure contre une armée supérieure; qu'elle lui donnât un champ d'opérations plus favorables pour se maintenir et empêcher l'armée ennemie d'avancer, et des occasions de l'attaquer avec avantage; enfin les moyens de gagner du temps pour permettre à ses secours d'arriver.

Lors des revers de Louis XIV, ce système de places fortes sauva la capitale. — Le prince Eugène de Savoie perdit une campagne à prendre Lille : le siége de Landrecies offrit l'occasion à Villars de faire changer la fortune; cent ans après, en 1793, lors de la trahison de Dumouriez, les places de Flandre sauvèrent de nouveau Paris; les coalisés perdirent une campagne à prendre Condé, Valenciennes, le Quesnoy et Landrecies : cette ligne de forteresses fut également utile en 1814 : les alliés, qui violèrent le territoire de la Suisse, s'engagèrent dans les défilés du Jura, pour éviter les places; et même, en les tournant ainsi, il leur fallut, pour les bloquer, s'affaiblir d'un nombre d'hommes supérieur au total des garnisons. Lorsque Napoléon

passa la Marne et manœuvra sur les derrières de l'armée ennemie, si la trahison n'avait ouvert les portes de Paris, les places de cette frontière allaient jouer un grand rôle; l'armée de Schwartzenberg aurait été obligée de se jeter entre elles, ce qui eût donné lieu à de grands événements. En 1815, elles eussent également été d'une grande utilité : l'armée anglo-prussienne n'eût pas osé passer la Somme, avant l'arrivée des armées austro-russes, sur la Marne, sans les événements politiques de la capitale; et l'on peut assurer que celles des places qui restèrent fidèles, ont influencé sur les conditions des traités et sur la conduite des rois coalisés, en 1814 et 1815.

Le nouveau système que l'on propose est plus coûteux que celui de Vauban; il exige plus de garnisons, il est beaucoup plus faible. Trois lignes, chacune formée par six grandes places, exigent dix-huit grandes places, chacune entourée de quatre forts, lesquels éloignés des places, doivent avoir des abris, un bataillon de garnison, vingt-cinq pièces de canon, et demanderont un travail qué l'on peut évaluer à celui de la place même. Ces trois lignes exigeraient donc la valeur de trente-six grandes places; mais ces quatre forts isolés seraient bloqués, assiégés et pris dans les sept

premiers jours de l'investissement, avant même que la ligne de circonvallation fût terminée. Ils seraient merveilleusement placés pour la flanquer et l'appuyer; et, avant que la tranchée fût ouverte, la garnison de la place verrait tomber au pouvoir de l'ennemi la moitié de son matériel, l'élite de ses bataillons; ce qui, certes, ne pourrait qu'influer beaucoup sur son moral.

La position que l'armée pourrait prendre entre ces quatre forts, ne lui offrirait aucune sécurité : l'ennemi se camperait perpendiculairement à un des forts, le raserait en peu de jours, s'emparerait successivement des autres. Son équipage de campagne, en y ajoutant trente pièces de 24, lui suffirait pour cette opération. Vis-à-vis ce système, l'ennemi pourrait percer une trouée entre deux places, à deux marches de chacune d'elles, tandis que dans celui de Vauban, la trouée ne peut avoir lieu qu'à deux ou trois lieues entre deux places. Il serait aussi beaucoup plus facile de surprendre une des places de ce nouveau système.

Mais faut-il défendre une capitale en la couvrant directement, ou en s'enfermant dans un camp retranché sur les derrières? Le premier parti est le plus sûr : il permet de défendre le passage des rivières, les défilés; de se créer

même des positions de campagne; de se renforcer de toutes ses troupes de l'intérieur dans le temps que l'ennemi s'affaiblit insensiblement. Ce serait prendre un mauvais parti, que celui de se laisser enfermer dans un camp retranché; on courrait risque d'y être forcé, d'y être au moins bloqué, et d'être réduit à se faire jour, l'épée à la main, pour se procurer du pain et des fourrages. Il faut quatre ou cinq cents voitures par jour, pour nourrir une armée de 100,000 hommes. L'armée envahissante étant supérieure d'un tiers en infanterie, cavalerie et artillerie, empêcherait les convois d'y arriver; et sans les bloquer hermétiquement, comme on bloque les places, elle rendrait les arrivages si difficiles, que la famine serait dans le camp.

Il reste un troisième parti, celui de manœuvrer sans se laisser acculer à la capitale que l'on veut défendre, ni renfermer dans un camp retranché sur les derrières; il faut, pour cela, une bonne armée, de bons généraux et un bon chef. En général, l'idée de couvrir une capitale, ou un point quelconque, par des marches de flanc, comporte avec elle la nécessité d'un détachement, et les inconvénients attachés à toute dissémination devant une armée supérieure.

Après l'affaire de Smolensk, en 1812, l'armée française marchant droit sur Moskou, le général

Kutusow couvrit cette ville par des mouvements successifs, jusqu'à ce que, arrivé au camp retranché de Mojaisk, il tint ferme et accepta la bataille ; l'ayant perdue, il continua sa marche, et traversa la capitale qui tomba au pouvoir du vainqueur. S'il se fût retiré dans la direction de Kiow, il eût attiré à lui l'armée française ; mais il eût fallu alors couvrir Moskou par un détachement, et rien n'empêchait le général français de faire suivre ce détachement par un détachement supérieur qui l'eût contraint à évacuer cette importante capitale.

De pareilles questions proposées à résoudre à Turenne, à Villars, ou à Eugène de Savoie, les auraient fort embarrassés. Dogmatiser sur ce que l'on n'a pas pratiqué, est l'apanage de l'ignorance : c'est croire résoudre par une formule du deuxième degré, un problème de géométrie transcendante qui ferait pâlir Lagrange ou Laplace. Toutes ces questions de grande tactique sont des problèmes physico-mathématiques indéterminés, qui ont plusieurs solutions, et qui ne peuvent être résolus par les formules de la géométrie élémentaire.

SUITE DES NOTES

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ :

CONSIDÉRATIONS SUR L'ART DE LA GUERRE,

IMPRIMÉ A PARIS EN 1816.

VII^e NOTE.

DE LA GUERRE OFFENSIVE.

(Page 442.)

« 1° Dans les états despotiques, les armées seules prennent part à la guerre, et elles se battent en général sans passions, et par conséquent fort mal, à moins qu'elles ne soient animées de l'esprit de fanatisme, qui est presque la seule dont elles soient susceptibles. Le peuple n'y prend aucun intérêt, pourvu qu'on ne blesse ni ses usages, ni sa religion, quelquefois même il fait des vœux secrets pour la chute d'un trône qui l'écrase, et il tend les bras aux ennemis de son tyran, comme à des libérateurs. Les républiques, au contraire, sont défendues par l'amour de leurs citoyens : la guerre y devient nationale, les armées y sont soutenues et alimentées par la population entière; chacun prend les armes, et y combat pour le plus grand des biens, la liberté politique. — Chez les premiers, une bataille suffit pour renverser un empire ;

car le gouvernement despotique, essentiellement militaire, n'a d'autre soutien que l'armée. Dès qu'elle est détruite, le trône s'écroule, et le vainqueur en élève un autre sur les ruines du premier sans que la nation s'y oppose : c'est un troupeau d'esclave qui change de maître.....

« Mais les républicains déploient pour leur défense une force de caractère et de volonté, contre laquelle viennent se briser et s'évanouir toutes les victoires de leurs ennemis.....

(Page 445.)

2° « Les Russes peuvent parvenir à vaincre les Turcs, à les chasser de l'Europe, mais non pas à les conquérir : car on ne conquiert pas une armée. — Une autre cause non moins puissante que le patriotisme des peuples, vient encore ralentir les progrès des conquêtes en Europe; c'est la politique des souverains qui ne leur permet pas de voir sans jalousie les succès de leurs voisins.....

(Page 452.)

3° « Ainsi notre manière de subsister, qui entraîne la nécessité de former des établissemens pour faire du pain ou du biscuit, l'aliment le plus difficile à préparer ; celle de nous battre, qui consomme des munitions qu'il faut renouveler sans cesse ; la solidité qu'il faut donner à nos fortifications pour les mettre à l'épreuve du canon, les difficultés qu'opposent aux conquêtes le patriotisme des peuples et le système de puissance adopté en Europe : tout nous fait une loi de n'avancer que progressivement en pays ennemi, d'assurer nos derrières et nos communications, d'établir par échelons des dépôts de vivres et de munitions, de dégager nos flancs, de rester maître de la population des pays que nous parcourons, par des troupes de réserve, et de faire en un mot une guerre méthodique. — Ce genre de guerre exige deux armées, ce qu'on n'a pas bien compris jusqu'à présent, une armée active, et une armée de réserve. L'armée active, qui doit être composée de toutes les bonnes troupes, en état par leur discipline, leur courage et leur expérience, de se battre avec succès en rase campagne, sera l'armée des batailles. C'est elle qui marchera en avant, pénétrera dans l'intérieur du pays de l'ennemi, attaquera ses armées, les battra ou les fera reculer, et gagnera du terrain. Mais cette armée a des besoins sans cesse renaissants : il faut

qu'elle subsiste, qu'elle se recrute pour remplacer les hommes et les chevaux perdus journellement par le fer et les maladies, et, surtout qu'elle se renouvelle sans cesse de munitions consommées dans les combats; car, comme je l'ai déjà dit, elle ne peut guère en traîner a sa suite que pour une seule bataille. Ses dépôts et ses magasins de munitions de guerre et de bouche doivent être mis en sûreté contre les partis ennemis, et la population des pays conquis, par des fortifications, dont la défense peut être confiée aux recrues. Mais cela ne suffit pas : il faut de plus rester maître du pays pour en tirer les subsistances dont on forme les dépôts; il faut surtout que les communications des dépôts à l'armée active ne soient jamais interrompues, afin que les convois ne cessent point d'arriver. On ne peut remplir ces deux objets que par des troupes qui tiennent la campagne, et qui forment une armée de réserve pour contenir le pays, et balayer tous les partis ennemis qui se glisseraient sur les derrières de l'armée active.....

(Page 455.)

« C'est cette ligne de défense, sans laquelle on ne peut asseoir un plan de campagne raisonnable, que je nomme base d'opérations.....

(Page 456.)

« Recherchons maintenant jusqu'à quel point une armée active peut s'éloigner de sa base d'opérations, sans compromettre sa sûreté et son existence. Ne perdons pas de vue qu'elle ne peut subsister que de pain fabriqué dans les dépôts qui y sont établis, manière de vivre qui entraîne généralement ses opérations dans un cercle dont il est possible de calculer à peu près l'étendue; ce qui fixera l'éloignement que nous cherchons, sur la nécessité de pourvoir à ses besoins les plus pressants, ceux des subsistances. — Nos soldats ne portent ordinairement du pain que pour quatre jours; mais il est aisé de les charger de vivres pour huit jours, en leur distribuant du biscuit qu'ils porteront dans des espèces de gibecières en cuir, faisant partie de leur équipement : sept à huit livres de biscuit doivent suffire pour huit jours, en leur distribuant une livre de viande par jour au lieu d'une demi-livre, distribution qui ne sera jamais embarrassante, puisqu'il est facile de faire suivre les colonnes d'autant de troupeaux de bœuf qu'on veut. Nous

doublerons ainsi les vivres de nos soldats, sans pour cela les surcharger : ils seront mieux nourris, et les opérations de l'armée seront moins gênées par le défaut de subsistances.... — Je suppose que nous voulions attaquer un état voisin avec une armée active de 120 mille hommes, formée en quatre corps. Après avoir établi nos dépôts de guerre et de bouche, nos hôpitaux, nos magasins de toute espèce, dans deux ou trois de nos places fortes voisines de la frontière, que nous nous proposons d'attaquer, nous rassemblons tout-à-coup sous nos places, les troupes destinées à former nos quatre corps de l'armée active, nous chargeons nos soldats de biscuit pour huit jours, et nous nous mettons aussitôt en mouvement sans donner à l'ennemi le temps de se préparer à la défense. Nous dépassons nos frontières, et nous marchons à lui en trois colonnes. Ce serait sans doute un point capital, que d'arriver tout-à-coup au milieu de ses cantonnements par des marches forcées, d'attaquer et de poursuivre ses troupes dans tous les sens, en les empêchant de se réunir, et de dissiper ainsi ses forces éparses dès le début de la campagne, sans courir les hasards d'une bataille; mais nous ne pouvons pas le supposer assez maladroit pour se laisser ainsi surprendre. Il est donc présumable que nous trouverons ses corps d'armée rassemblés et disposés à nous livrer bataille pour vider la querelle, ou à nous disputer le terrain par les chances d'une guerre défensive, sans compromettre le sort de son armée. Dans l'un et l'autre cas, nous avançons sur lui sans hésiter, puisque nous n'avons pris l'offensive que parce que nous nous jugions les plus forts. Cependant nous remplaçons sur la frontière l'armée de bataille qui se porte en avant, par des troupes de dépôt et de garnison, par les recrues qu'on travaille journellement à armer, équiper et exercer, et par toutes ces jeunes cohortes nouvellement formées, auxquelles leur inexpérience ne permet pas de figurer sur un champ de bataille; et nous en formons notre armée de réserve, sans chercher à déterminer rigoureusement la proportion de cette armée avec l'armée active, proportion qui dépend beaucoup des difficultés qu'on éprouve de la part de la population des pays ennemis, et du nombre de places dont il faut contenir les garnisons : nous la supposons de 60 mille hommes, en deux corps d'armée; ces troupes s'avancent sur les traces de l'armée active, protégent ses convois, purgent ses derrières de tous les partis ennemis, contiennent et désarment

la population des villes et villages, et observent, bloquent, ou assiégent les forteresses ennemies laissées en arrière. — L'armée active après huit jours de grandes opérations, de marches rapides et continues, de combats et de succès contre l'armée ennemie, est-elle parvenue sur quelque rivière transversale à sa direction, à trente ou quarante lieues des frontières, il est temps qu'elle s'arrête pour prendre haleine, se reposer et prendre une nouvelle base d'opérations : car les vivres qu'elle avait pris avec elle sont épuisés, ses communications avec ses dépôts commencent à devenir difficiles par leur éloignement; et elle a besoin de renouveler ses munitions, et de rallier ce grand nombre de traîneurs, que les combats, les marches de nuit, et les mouvements transversaux, laissent toujours en arrière.

« Elle travaille aussitôt à fortifier des ponts de sûreté pour la nouvelle base qu'elle choisit. — C'est ici le cas de construire les places du moment que j'ai décrites dans le chapitre IX de cet ouvrage : leurs fortifications qui peuvent s'élever en quinze jours de temps, suffiront pour mettre à l'abri de toute insulte nos magasins et nos établissements de toute espèce, protéger nos ponts de passage sur la rivière choisie pour notre nouvelle base, et offrir des points d'appui nécessaires en cas de revers. Ce genre de fortifications mixtes, qui tient le milieu entre la fortification permanente et la fortification passagère, quoique très peu en usage jusqu'à présent, est cependant le plus utile pour subvenir aux besoins pressants et éventuels des armées. Il remplit l'objet de la fortification permanente, toujours si dispendieuse et si lente à construire, et il offre plus de consistance et de sûreté que la fortification passagère. Chaque corps d'armée construira un de ces camps en quinze jours de temps, sur les points les plus essentiels, où les principales routes traversent la rivière, et nous obtiendrons, en peu de temps, quatre places du moment, propres à assurer notre nouvelle base. Nous y transporterons en même temps nos dépôts de munitions et nous y rassemblerons des vivres, nous y formerons des arsenaux, des hôpitaux, des munitions et des magasins, et nous y ferons arriver notre armée de réserve. Dans cet état de choses, je veux que notre armée active, qui marche à de nouveaux combats, trouve l'armée ennemie disposée à lui livrer bataille le plus loin possible, ou à trente ou quarante lieues de notre nouvelle base d'opérations; ce qui

est la supposition la plus défavorable pour nous. L'ennemi ne peut pas tenter de se placer entre notre armée active et sa base d'opérations, sur les communications des dépôts de cette armée, qu'on nomme ordinairement lignes d'opérations : la prudence le lui défend ; car il se placerait de cette manière entre nos deux armées, active et de réserve, dont l'une agirait sur ses derrières, tandis que l'autre l'attaquerait de front dans une situation qui amenerait sa ruine totale au moindre échec, puisqu'il se verrait privé de toute retraite. D'ailleurs ce mouvement imprudent ne pourrait s'exécuter qu'avec la permission de notre armée active, qui peut toujours s'opposer à la marche d'un adversaire qui tenterait de pénétrer sur nos derrières : l'ennemi ne nous attaquera donc que de front ou de flanc. La bataille est-elle perdue ; dans l'un ou l'autre cas, notre retraite est assurée, notre armée de réserve envoie au-devant de nous quelques légions pour balayer les troupes légères que l'ennemi chercherait à faire pénétrer sur nos lignes d'opérations : elle nous tend les bras, et nous arrivons sur notre base d'opérations après une retraite de quatre ou cinq jours au plus, qui n'est ni assez difficile, ni assez longue pour décourager l'armée. A notre arrivée, nous renforçons l'armée active, par l'armée de réserve, en incorporant ses soldats dans les légions actives, afin de les compléter et de réparer leurs pertes ; nous envoyons les cadres de cette armée, qui se trouvent ainsi fondus dans l'armée active, sur nos frontières, pour y recevoir des recrues et y former une nouvelle armée de réserve sur notre première base d'opérations : nous puisons dans nos quatre places de dépôt les armes, les caissons, les munitions nécessaires pour remplacer le matériel que nous avons usé ou perdu ; nous y trouvons des vivres abondants pour nos troupes ; nous renouvelons, en un mot, et nous réorganisons en un clin-d'œil tout notre personnel et notre matériel..... »

La Macédoine sous les successeurs d'Alexandre, l'Asie sous Mithridate, la Parthie sous les Arsaces, la Prusse sous Frédéric-le-Grand, la Russie, l'Espagne, dans ces derniers temps, n'étaient-elles pas des monarchies despotiques ?

L'Achaïe, l'Étolie, du temps de Paul-Emile; la Hollande, en 1786; Venise, en 1797; la Suisse, en 1798, n'étaient-elles pas des républiques? Les peuples, comme les hommes, ont leurs divers âges : l'enfance, la force, et la vieillesse. Tout gouvernement qui est né et se maintient sans l'intervention d'une force étrangère, est national. La propriété, les lois civiles, l'amour du pays, la religion, sont les liens de toute espèce de gouvernement. Si jamais une armée victorieuse entrait dans Londres, on serait étonné du peu de résistance qu'opposeraient les Anglais.

Lorsque les Russes s'empareront de Constantinople, ils y conserveront autant de musulmans qu'ils voudront, en leur assurant leurs propriétés, et tolérant leur religion : les Maures d'Espagne se soumirent à tout, même à l'inquisition; il fallut, pour les chasser, un ordre de Ferdinand et d'Isabelle; tous les moyens indirects avaient échoué.

C'est bien peu de chose qu'une armée turque aujourd'hui : Les Ottomans ne se maintiendront ni dans l'Asie mineure, ni dans la Syrie, ni dans l'Égypte, lorsque les Russes, maîtres de la Crimée, du Phase, des bords de la mer Caspienne, le seront aussi de Constantinople.

Le patriotisme des peuples, la politique des

cours de l'Europe, n'ont empêché ni le partage de la Pologne, ni la spoliation de plusieurs nations; ils n'empêcheront pas davantage la chute de l'empire ottoman. Ce fut à contre-cœur que Marie-Thérèse entra dans la conjuration contre la Pologne, nation placée à l'entrée de l'Europe, pour défendre les irruptions des peuples du nord. On redoutait à Vienne les inconvénients attachés à l'agrandissement de la Russie; on n'en éprouvera pas moins une grande satisfaction à s'enrichir de plusieurs millions d'ames, et à voir entrer bien des millions dans le trésor. Aujourd'hui, comme alors, la maison d'Autriche répugnera, mais consentira au partage de la Turquie : elle trouvera doux d'accroître ses vastes états, de la Servie, de la Bosnie et des anciennes provinces illyriennes, dont Vienne fut jadis la capitale. Que feront l'Angleterre et la France? Une d'elles prendra l'Égypte, faible compensation !.... Un homme d'état, du premier ordre, disait : « Toutes les fois que j'apprends que des flottes naviguant sous la croix grecque, mouillent sous les murs du sérail, il me semble entendre le cri avant-coureur de la destruction de l'empire du croissant. »

L'Asie et l'Europe ont des circonstances territoriales différentes. Les déserts qui ferment

l'Asie de tous côtés, sont habités par de nombreuses populations de barbares qui élèvent une grande quantité de chevaux et de chameaux. Les Scythes, les Arabes, les Tartares sous les califes, les Gengis-Kan, les Tamerlan, etc., sortirent de ces immenses solitudes; ils inondèrent, avec des millions de cavaliers, les plaines de la Perse, de l'Euphrate, de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Égypte. Ces conquêtes furent rapides, parce qu'elles furent entreprises par des populations tout entières, aguerries, accoutumées à la vie sobre et pénible du désert. Mais l'Europe, habitée du nord au midi, de l'orient à l'occident, par des peuples civilisés, n'est point exposée à de pareilles révolutions.

Toute guerre offensive est une guerre d'invasion; toute guerre bien conduite est une guerre méthodique. La guerre défensive n'exclut pas l'attaque, de même que la guerre offensive n'exclut pas la défense, quoique son but soit de forcer la frontière et d'envahir le pays ennemi. Les principes de la guerre sont ceux qui ont dirigé les grands capitaines, dont l'histoire nous a transmis les hauts faits: Alexandre, Annibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène, Frédéric-le-Grand.

Alexandre a fait huit campagnes, pendan

lesquelles il a conquis l'Asie et une partie des Indes; Annibal en a fait dix-sept, une en Espagne, quinze en Italie, une en Afrique; César en a fait treize, huit contre les Gaulois, cinq contre les légions de Pompée; Gustave-Adolphe en a fait trois, une en Livonie contre les Russes, deux en Allemagne contre la maison d'Autriche; Turenne en a fait dix-huit, neuf en France, neuf, en Allemagne; le prince Eugène de Savoie en a fait treize, deux contre les Turcs, cinq en Italie contre la France, six sur le Rhin ou en Flandre; Frédéric en a fait onze, en Silésie, en Bohême et sur les rives de l'Elbe. L'histoire de ces quatre-vingt-quatre campagnes, faites avec soin, serait un traité complet de l'art de la guerre; les principes que l'on doit suivre dans la guerre défensive et offensive en découleraient comme de source.

Alexandre traversa les Darnanelles, l'an 334 avant J.-C., avec une armée d'environ 40,000 hommes, dont un huitième de cavalerie; il passa, de vive force, le Granique, devant l'armée de Memnon, grec, qui commandait sur les côtes de l'Asie pour Darius, et employa toute l'année 333, à établir son pouvoir dans l'Asie mineure: il fut secondé par les colonies grecques qui bordaient la mer Noire et la Méditerranée; Sardes, Ephèse, Tarse, Milet, etc., les rois de

Perse laissaient les provinces et les villes se gouverner par leurs lois particulières. Cet empire était une réunion d'états fédérés ; il ne formait point une seule nation, ce qui en facilitait la conquête. Comme Alexandre n'en voulait qu'au trône du monarque, il se substitua facilement à ses droits, en respectant les usages, les mœurs et les lois de ces peuples, ils n'éprouvaient aucun changement dans leur état.

L'an 332, il se rencontra avec Darius qui à la tête de 60,000 hommes était en position près de Tarse, sur les bords de l'Issus, dans le pas de Cilicie; il le battit, entra en Syrie, s'empara de Damas, où étaient renfermées les richesses du grand roi, et mit le siége devant Tyr : cette superbe métropole du commerce du monde l'arrêta neuf mois. Il prit Gaza, après deux mois de siége, traversa le désert en sept jours, entra dans Péluse, dans Memphis, et fonda Alexandrie. Il n'éprouva aucun obstacle, parce que la Syrie et l'Egypte étaient de tout temps, liées d'intérêts avec les Grecs; que les peuples arabes détestaient les Perses, et que leur répugnance était fondée sur la religion; enfin, parce que les troupes grecques des satrapes embrassèrent le parti des Macédoniens. En moins de deux années, après deux batailles et quatre ou cinq siéges, les côtes de la mer Noire, du Phase

à Bysance, celles de la Méditerranée jusqu'à Alexandrie, toute l'Asie mineure, la Syrie, l'Égypte, furent soumises à ses armes.

En 331, il repassa le désert, campa à Tyr, traversa la Syrie, entra dans Damas, passa l'Euphrate, le Tigre, et battit aux champs d'Arbelles Darius qui, à la tête d'une armée plus forte encore que celle de l'Issus, s'avançait contre lui. Babylone lui ouvrit ses portes. En 330, il força le pas de Suze, prit cette ville, Persépolis et Pasarga où était le tombeau de Cyrus. En 329, il remonta vers le nord et entra dans Ecbatane, étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne; punit Bessus, ce lâche assassin de Darius; pénétra dans la Scythie, et battit les Scythes. C'est dans cette campagne qu'il déshonora tant de trophées par l'assassinat de Parménion. En 328, il força le passage de l'Oxus, reçut 16,000 recrues de Macédoine, et soumit les peuples voisins : c'est cette année qu'il tua, de sa propre main, Clitus, et voulut se faire adorer des Macédoniens, qui s'y refusèrent. En 327, il passa l'Indus, vainquit Porus en bataille rangée, le fit prisonnier et le traita en roi. Il projetait de passer le Gange; mais son armée s'y refusa. Il navigua sur l'Indus pendant l'année 326, avec huit cents vaisseaux; arrivé à l'Océan, il envoya Néarque avec une flotte,

côtoyer la mer des Indes jusqu'à l'Euphrate. En 325, il mit soixante jours à traverser le désert de la Gédroni, entra dans Kermann; revint à Pasarga, Persépolis et Suze, et épousa Statira, fille de Darius. En 324, il marcha de nouveau vers le nord, passa à Ecbatane, et termina sa carrière à Babylone, où il mourut empoisonné.

Sa guerre fut méthodique; elle est digne des plus grands éloges: aucun de ses convois ne fut intercepté; ses armées allèrent toujours en s'augmentant: le moment où elles furent le plus faibles, fut au Granique en débutant: sur l'Indus, elles avaient triplé, sans compter les corps sous les ordres des gouverneurs des provinces conquises, qui se composaient de Macédoniens invalides ou fatigués, de recrues envoyées de Grèce, ou tirées des corps grecs au service des satrapes, ou enfin d'étrangers levés parmi les naturels, dans le pays même. Alexandre mérite la gloire dont il jouit depuis tant de siècles et parmi tous les peuples; mais s'il eût été battu sur l'Issus, où l'armée de Darius était en bataille sur sa ligne de retraite, la gauche aux montagnes, sa droite à la mer, tandis que les Macédoniens avaient la droite aux montagnes, la gauche à la mer, et le pas de Cilicie derrière eux! Mais s'il eût été battu à Arbelles, ayant le

Tigre, l'Euphrate et les déserts sur ses derrières, sans places fortes, à neuf cents lieues de la Macédoine ! Mais s'il eût été battu par Porus, lorsqu'il était acculé à l'Indus !

L'an 218 avant J.-C., Annibal partit de Carthagène, passa l'Ebre, les Pyrénées inconnues jusque alors aux armées carthaginoises, traversa le Rhône, les Alpes ultérieures, et s'établit, dans sa première campagne, au milieu des Gaulois cisalpins qui, toujours ennemis du peuple romain, quelquefois leurs vainqueurs, le plus souvent vaincus, n'avaient cependant jamais été soumis. Il mit cinq mois à faire cette marche de quatre cents lieues, et ne laissa aucune garnison sur ses derrières, aucun dépôt ; il ne conserva aucune communication avec l'Espagne, ni Carthage, avec laquelle il ne communiqua qu'après la bataille de Trasimène, par l'Adriatique. Aucun plan plus vaste, plus étendu, n'a été exécuté par les hommes. L'expédition d'Alexandre fut bien moins hardie, bien plus facile; elle avait bien plus de chances de succès ! Cependant cette guerre offensive fut méthodique; les Cisalpins de Milan et de Bologne devinrent des Carthaginois pour Annibal. S'il eût laissé sur ses derrières des places et des dépôts, il eût affaibli son armée et compromis le succès de ses opérations; il eût été vulnéra-

ble partout. L'an 217, il passa l'Apennin, battit l'armée romaine aux champs de Trasimène, convergea autour de Rome, et se porta sur les côtes inférieures de l'Adriatique, d'où il communiqua avec Carthage.

L'an 216, 80,000 Romains l'attaquèrent; il les battit aux champs de Cannes: s'il eût marché, six jours après il était dans Rome, et Carthage était maîtresse du monde! Cependant l'effet de cette grande victoire fut immense: Capoue ouvrit ses portes, toutes les colonies grecques, un grand nombre de villes de l'Italie inférieure, suivirent la fortune; elles abandonnèrent la cause de Rome. Le principe d'Annibal était de tenir ses troupes réunies, de n'avoir garnison que dans une seule place qu'il se conservait en propre, pour renfermer ses otages, ses grosses machines, ses prisonniers de marque, et ses malades, s'abandonnant pour ses communications, à la foi de ses alliés; il se maintint seize ans en Italie, sans recevoir aucun secours de Carthage, et ne l'évacua que par les ordres de son gouvernement pour voler à la défense de sa patrie: la fortune le trahit à Zama; Carthage cessa d'exister. Mais, s'il eût été battu à la Trebbia, à Trasimène, à Cannes, que lui fût-il arrivé de pis que les désastres qui suivirent Zama?..... Quoique vaincu aux portes

de sa capitale, il ne put prévenir son armée d'une entière destruction.

César avait quarante-un ans, lorsqu'il commança sa première campagne, l'an 58 avant J.-C., cent quarante ans après Annibal. Les peuples d'Helvétie avaient quitté leur pays au nombre de 300,000, pour s'établir sur les bords de l'Océan. Ils avaient 90,000 hommes armés, et traversaient la Bourgogne. Les peuples d'Autun appelèrent César à leur secours. Il partit de Vienne, place de la province romaine, remonta le Rhône et passa la Saône à Châlons; il atteignit l'armée des Helvétiens à une journée d'Autun, et défit ces peuples dans une bataille long-temps disputée. Après les avoir contraints de rentrer dans leurs montagnes, il repassa la Saône, se saisit de Besançon, et traversa le Jura pour aller combattre l'armée d'Arioviste; il la rencontra à quelques marches du Rhin, la battit et l'obligea à rentrer en Allemagne. Sur ce champ de bataille, il se trouvait à quatre-vingt-dix lieues de Vienne; sur celui des Helvétiens, il en était à soixante-dix lieues. Dans cette campagne, il tint constamment réunies en un seul corps les six légions qui formaient son armée. Il abandonna le soin de ses communications à ses alliés, ayant toujours un mois de vivres dans son camp et un mois d'approvisionnement dans une place forte,

où, à l'exemple d'Annibal, il renfermait ses otages, ses magasins, ses hôpitaux : c'est sur ces mêmes principes qu'il a fait ses sept autres campagnes des Gaules.

Pendant l'hiver de 57, les Belges levèrent une armée de 300,000 hommes qu'ils confièrent à Galba, roi de Soissons. César, prévenu par les Rémois, ses alliés, accourut et campa sur l'Aisne. Galba, désespérant de le forcer dans son camp, passa l'Aisne pour se porter sur Reims ; mais il déjoua cette manœuvre, et les Belges se débandèrent; toutes les villes de cette ligne se soumirent successivement. Les peuples du Hainaut le surprirent sur la Sambre aux environs de Maubeuge, sans qu'il eût le temps de se ranger en bataille : sur huit légions qu'il avait alors, six étaient occupées à élever les retranchements du camp, deux étaient encore en arrière avec les bagages. La fortune lui fut si contraire dans ce jour, qu'un corps de cavalerie de Trèves l'abandonna et publia partout la destruction de l'armée romaine; cependant il triompha.

L'an 56, il se porta tout d'un trait sur Nantes et Vannes, en faisant de forts détachements en Normandie et en Aquitaine: le point le plus rapproché de ses dépôts était alors Toulouse dont il était à cent trente lieues, séparé par des montagnes, de grandes rivières, des forêts.

L'an 55, il porta la guerre au fond de la Hollande à Zuphten, où 40,000 mille barbares passaient le Rhin pour s'emparer des terres des Gaulois; il les battit, en tua le plus grand nombre, les rejeta au loin, repassa le Rhin à Cologne, traversa la Gaule, s'embarqua à Boulogne, et descendit en Angleterre.

L'an 54, il franchit de nouveau la Manche avec cinq légions, et rentra pendant l'équinoxe dans les Gaules. Dans l'arrière-saison, ayant appris que son lieutenant Sabinus avait été égorgé près de Trèves avec quinze cohortes, et que Quintus Cicéron était assiégé dans son camp de Tongres, il rassembla 8 à 9,000 hommes, se mit en marche, défit Ambiorix, qui s'avança à sa rencontre, et délivra Cicéron.

L'an 53, il réprima la révolte des peuples de Sens, de Chartres, de Trèves, de Liége, et passa une deuxième fois le Rhin.

Déjà les Gaulois frémissaient, le soulèvement éclatait de tous côtés. Pendant l'hiver de 52, ils se levèrent en masse; les peuples si fidèles d'Autun même prirent part à la guerre; le joug romain était odieux aux Gaulois. On conseillait à César de rentrer dans la province romaine ou de repasser les Alpes; il n'adopta ni l'un ni l'autre de ces projets. Il avait alors dix légions; il passa la Loire et assiégea Bourges au cœur de

l'hiver, prit cette ville à la vue de l'armée de Vercingétorix, et mit le siége devant Clermont : il y échoua, perdit ses otages, ses magasins, ses remontes qui étaient dans Nevers, sa place de dépôt, dont les peuples d'Autun s'emparèrent. Rien ne paraissait plus critique que sa position. Labienus, son lieutenant, était inquiété par les peuples de Paris; il l'appela à lui, et, avec son armée réunie, il mit le siége devant Alise où s'était renfermée l'armée gauloise. Il employa cinquante jours à fortifier ses lignes de contrevallation et de circonvallation. La Gaule leva une nouvelle armée plus nombreuse que celle qu'elle venait de perdre; les peuples de Reims seuls restèrent fidèles à Rome. Les Gaulois se présentent pour faire lever le siége; la garnison réunit pendant trois jours ses efforts aux leurs, pour écraser les Romains dans leurs lignes. César triomphe de tous; Alise tombe, et les Gaules sont soumises.

Pendant cette grande lutte, toute l'armée de César était dans son camp; il n'avait aucun point vulnérable. Il profita de sa victoire pour regagner l'affection des peuples d'Autun, au milieu desquels il passa l'hiver, quoiqu'il fît successivement des expéditions à cent lieues l'une de l'autre et en changeant de troupes. Enfin, l'an 51, il mit le siége devant Cahors où périrent

les derniers des Gaulois. Les Gaules devinrent provinces romaines; leur tribut accrut annuellement de huit millions les richesses de Rome. Dans ses campagnes de la guerre civile, il triompha en suivant la même méthode, les mêmes principes; mais il courut bien plus de dangers. Il passa le Rubicon n'ayant qu'une légion, il prit à Corfinium trente cohortes, chassa en trois mois Pompée de l'Italie. Quelle rapidité! quelle promptitude! quelle audace!... Pendant qu'il faisait préparer les vaisseaux nécessaires pour passer l'Adriatique et suivre son rival en Grèce, il passa les Alpes, les Pyrénées, traversa la Catalogne à la tête de 900 chevaux, à peine suffisants pour son escorte, arriva devant Lérida, et, en quarante jours, soumit les légions de Pompée que commandait Afranius; il traversa d'un trait la distance qui sépare l'Ébre de la Sierra-Moréna, pacifia l'Andalousie, et revint faire son entrée triomphante à Marseille, que ses troupes venaient de soumettre; enfin il arrive à Rome, y exerce pendant dix jours la dictature, et repart pour se mettre à la tête de douze légions qu'Antoine avait réunies à Brindes.

L'an 48, il traversa l'Adriatique avec 25,000 hommes, tint plusieurs mois en échec toutes les forces de Pompée, jusqu'au moment où,

rejoint par Antoine, qui a traversé la mer en bravant les flottes ennemies, ils marchent réunis sur Dyrrachium, place de dépôt de Pompée, et l'investit. Celui-ci campe à quelques milles de cette place, au bord de la mer. César alors, non content d'avoir investi Dyrrachium, investit le camp ennemi ; il profite des sommités des collines qui l'environnent, les occupe par vingt-quatre forts qu'il fait élever, et établit ainsi une contrevallation de six lieues. Pompée, acculé à la mer, en recevait des vivres et des renforts, au moyen de sa flotte, qui dominait sur l'Adriatique ; il profita de sa position centrale, attaqua et battit César, qui perdit trente drapeaux et plusieurs milliers de soldats, l'élite de ses vétérans. La fortune de César paraissait chanceler : il n'avait plus de renforts à espérer, la mer lui était fermée ; tous les avantages étaient pour Pompée. Il fait une marche de cinquante lieues, porte la guerre en Thessalie, et défait l'armée de Pompée aux champs de Pharsale : Pompée, presque seul, quoique maître de la mer, fuit et se présente en suppliant sur les côtes de l'Égypte, où il reçoit la mort des mains d'un lâche assasin.

Peu de journées après, César arrive sur ses traces, entre dans Alexandrie, est cerné dans le palais et dans l'amphithéâtre par la population

de cette grande cité, et par l'armée d'Achillas. Enfin, après neuf mois de dangers, de combats continuels, dont la perte d'un seul eût entraîné sa ruine, il triomphe des Égyptiens.

Pendant ce temps, Scipion, Labienus et le roi Juba dominaient dans l'Afrique avec quatorze légions, reste du parti de Pompée; ils avaient des escadres nombreuses, et interceptaient la mer. Caton, à Utique, soufflait sa haine dans tous les cœurs. César s'embarque avec peu de troupes, arrive à Adrumette, éprouve des échecs dans plusieurs rencontres, est enfin joint par toute son armée, et défait sur les champs de Thapsus, Scipion, Labienus et le roi Juba; Caton, Scipion et Juba se donnèrent la mort. Ni les places fortes, ni les escadres nombreuses, ni les serments et les devoirs des peuples ne purent soustraire les vaincus à l'ascendant et à l'activité du vainqueur. En l'an 45, les fils de Pompée, ayant réuni en Espagne les débris de Pharsale et de Thapsus, s'y trouvaient à la tête d'une armée plus nombreuse que celle de leur père. César partit de Rome, arriva en vingt-trois jours sur le Guadalquivir, et défit Sextus Pompée à Munda. C'est là que, sur le point d'être battu et ses vieilles légions paraissant s'ébranler, il pensa, dit-on, à se donner la mort. Labienus resta sur le champ de

bataille; la tête de Sextus Pompée fut apportée aux pieds du vainqueur. Six mois après, aux ides de mars, César fut assassiné au milieu du sénat romain. S'il eût été vaincu à Pharsale, à Thapsus, à Munda, il eût éprouvé le sort du grand Pompée, de Métellus, de Scipion, de Sextus Pompée. Pompée, que les Romains ont tant aimé, qu'ils ont surnommé *le grand* lorsqu'il n'avait encore que vingt-quatre ans, qui, vainqueur dans dix-huit campagnes, a triomphé des trois parties du monde, et porté si haut la gloire du nom romain, battu à Pharsale, y termina son destin : cependant il était maître de la mer, et son rival n'avait pas de flotte.

Les principes de César ont été les mêmes que ceux d'Alexandre et d'Annibal : tenir ses forces réunies, n'être vulnérable sur aucun point, se porter avec rapidité sur les points importants, s'en rapporter aux moyens moraux, à la réputation de ses armes, à la crainte qu'il inspirait, et aussi aux moyens politiques pour maintenir dans la fidélité ses alliés, et dans l'obéissance les peuples conquis.

Gustave-Adolphe traversa la Baltique, s'empara de l'île de Rugen, de la Poméranie, et porta ses armes sur la Vistule, le Rhin et le Danube. Il donna deux batailles : victorieux aux champs de Leipsick, il le fut aussi aux champs

de Lutzen; mais il y trouva la mort. Une si courte carrière a laissé de grands souvenirs par la hardiesse, la rapidité des mouvements, l'ordonnance et l'intrépidité des troupes. Gustave-Adolphe était animé des principes d'Alexandre, d'Annibal et de César.

Turenne a fait cinq campagnes avant le traité de Westphalie, huit entre ce traité et celui des Pyrénées, cinq depuis ce traité jusqu'à sa mort, arrivée en 1675. Ses manœuvres, ses marches, pendant les campagnes de 1646, 48, 72 et 1673, sont faites sur les mêmes principes que celles d'Alexandre, d'Annibal, de César, de Gustave-Adolphe.

En 1646, il part de Mayence, descend la rive gauche du Rhin jusqu'à Wesel où il passe ce fleuve, remonte la rive droite jusqu'à la Lahn, se réunit à l'armée suédoise, passe le Danube et le Lech, et fait ainsi une marche de deux cents lieues au travers d'un pays ennemi; arrivé sur le Lech, il a toutes ses troupes réunies dans sa main, ayant, comme César et Annibal, abandonné aux alliés ses communications, ou bien ayant consenti à se séparer momentanément de ses réserves, de ses communications en se réservant une place de dépôt.

En 1648, il passe le Rhin à Oppenheim, se

joint à l'armée suédoise à Hanau, se porte sur la Rednitz, rétrograde sur le Danube qu'il passe à Dillingen, bat Montécuculi à Zusmershausen, passe le Lech à Rhain, et l'Inn à Freyssingen : la cour de Bavière, épouvantée, quitte Munich. Il porte alors son quartier-général à Müldorf, qu'il met à contribution, et ravage tout l'électorat pour punir l'électeur de sa mauvaise foi.

En 1672, il dirigea, sous les ordres de Louis XIV, la conquête de la Hollande ; il descendit la rive gauche du Rhin jusqu'au point où ce fleuve se divise en plusieurs branches, le passa et s'empara de soixante places fortes : son avant-garde arriva jusqu'à Naarden. On ne sait pas par quelle fatalité il s'arrêta et n'entra pas dans Amsterdam. Revenus de leur surprise, les Hollandais lâchèrent les écluses : le pays fut inondé; l'armée française, affaiblie par les garnisons qu'elle avait mises dans les places prises, ne fit plus rien. Le roi retourna à Versailles, laissant le commandement au maréchal de Luxembourg. Turenne passa le Rhin avec un corps d'armée détaché, pour marcher au secours des évêques de Munster et de Cologne, alliés du roi : il remonta la rive droite, arriva sur le Mein, et tint en échec les 40,000 hommes du grand-électeur, jusqu'au moment où, ce prince ayant été rejoint par l'armée du duc de

Lorraine, il fut obligé de se couvrir par le Rhin ; ce qui permit à l'ennemi de se porter sur Strasbourg, où le prince de Condé arriva à temps pour détruire le pont et faire échouer encore le projet du grand-électeur, qui se porta alors sur Mayence, jeta un pont à une portée de canon de cette place, et inonda la rive gauche de ses partis. Turenne repassa dans l'hiver sur la rive droite au pont de Wésel, battit le grand-électeur, le poussa sur l'Elbe, et l'obligea à signer, le 10 avril, sa paix séparée avec la France. Ces marches si hardies, si longues, frappèrent d'étonnement la France, mais jusqu'à ce qu'elles eussent été justifiées par le succès, elles furent l'objet de la critique des hommes médiocres.

Dans la campagne de 1674, Montécuculi prit l'initiative, passa sur la rive gauche du Rhin, pour y porter la guerre ; Turenne resta insensible à cette initiative. Il la prit lui-même, passa le Rhin, et obligea Montécuculi à se reporter sur la rive droite.

Turenne établit son camp à Wilstedt, pour couvrir Strasbourg, qui était à deux lieues sur ses derrières, et son pont d'Ottenheim, qui était à quatre lieues sur sa droite. Montécuculi campa derrière le Kintzig, à une lieue et demie de l'armée française, s'appuyant à la place d'Offembourg, où il avait garnison. La position

de Turenne était mauvaise, il devait plutôt livrer bataille, que de s'exposer à perdre le pont d'Ottenheim et sa retraite, ou le pont de Strasbourg.

Si Montécuculi se fût porté en six heures de nuit, tout d'un trait, sur Ottenheim, prenant sa ligne d'opération sur Fribourg, il eût forcé le pont d'Ottenheim avant que l'armée française eût eu le temps de le secourir. Cependant il n'en fit rien, il tâtonna, se contenta de se prolonger sur sa gauche. Il jugea quelques démonstrations suffisantes pour décider son adversaire à abandonner le camp de Wilstedt, et découvrir Strasbourg. Turenne n'en fit rien, et empira sa position, en prolongeant sa droite. Cependant il comprit enfin combien il était compromis : il leva le pont d'Ottenheim, l'établit à Altenheim, et le rapprocha ainsi de deux lieues de Strasbourg et de son camp de Wilstedt. C'était encore trop loin de Strasbourg : il fallait le jeter à une lieue de cette ville.

Montécuculi changea de projet ; il résolut de passer le Rhin au-dessous de Strasbourg : il commanda, à cet effet, un équipage de pont aux habitants de cette ville, qui tous lui étaient vendus, et s'avança pour le recevoir. Turenne fit occuper les îles, construire une estacade ; et

élever des retranchements sur la Renchen. Montécuculi, se voyant dès lors coupé d'Offembourg et du corps de Caprara, fut obligé de renoncer à ses projets.

Dans cette campagne, Turenne a commis une grande faute, qui aurait entraîné la ruine de son armée, s'il eût eu affaire au prince de Condé : ce fut de jeter son pont à quatre lieues de Strasbourg, au lieu de l'établir à une petite lieue de cette ville. Mais il s'est montré incomparablement supérieur à Montecuculi; 1° en l'obligeant de suivre son initiative et de renoncer à celle qu'il avait prise ; 2° en l'empêchant d'entrer dans Strasbourg; 3° en interceptant le pont des Strasbourgeois; 4° en coupant, sur la Renchen, l'armée de Montécuculli d'Offembourg et du corps de Caprara, ce qui l'obligeait indubitablement à repasser les montagnes de la forêt Noire, et couronnait le succès de la campagne.

Le prince Eugène de Savoie vainquit les Turcs dans la campagne de 1697, où la bataille de Zanta décida la paix. En 1701, il entra en Italie par Trente, à la tête de 30,000 hommes, passa l'Adige à Carpi, pénétra dans le Brescian, et rejeta Catinat derrière l'Oglio. A Kiavi, il battit Villeroy. En 1702, il surprit Crémone et perdit, contre Villeroy, la bataille de Luzara.

En 1704, il commanda en Flandre, et gagna la bataille d'Hochstett. En 1705, il fit, contre Vendôme, la campagne d'Italie; il reçut un échec à Cassano. En 1706, il partit de Trente, longea la rive gauche de l'Adige, la passa devant une armée française, remonta la rive gauche du Pô, et, prêtant le flanc à son ennemi, il passa le Tanaro devant le duc d'Orléans; il joignit le duc de Savoie sous Turin, où il tourna toutes les lignes françaises, attaqua leur droite entre la Sesia et la Doire, et les força. Cette marche est un chef-d'œuvre d'audace.

En 1707, il pénétra en Provence, et porta le siége devant Toulon. En 1708, il commanda sur le Rhin, livra le combat d'Oudenarde, et assiégea Lille pendant quatre mois. En 1709, il gagna la bataille de Malplaquet. En 1712, il prit le Quesnoi et assiégea Landrecy. Le maréchal de Villars sauva la France à Denain. La paix de 1714 mit fin à cette guerre. Dans la campagne de 1716, contre les Turcs, le prince Eugène vainquit à Temeswaar; il assiégea et prit Bellegarde, et força la Porte à la paix. En 1733, il fit sa dernière campagne; mais son grand âge le rendait timide; il ne voulut pas exposer sa gloire dans une dix-huitième bataille : il laissa prendre, devant lui, Philipsbourg, par le maréchal de Berwick.

Frédéric, dans ses invasions de la Bohême et de la Moravie, dans ses marches sur l'Oder, aux bords de l'Elbe et de la Saale, a souvent mis en pratique les principes de ces grands capitaines; il plaçait spécialement sa confiance dans la discipline, la bravoure, la tactique de son armée.

Napoléon a fait quatorze campagnes; deux en Italie, cinq en Allemagne, deux en Afrique et en Asie, deux en Pologne et en Russie, une en Espagne, deux en France.

La première campagne d'Italie, en 1796: il partit de Savone, traversa les montagnes au défaut de la cuirasse, au point où finissent les Alpes et où commencent les Apennins, sépara l'armée autrichienne de l'armée Sarde, s'empara de Cherasco, place forte au confluent du Tanaro et de la Stura, à vingt lieues de Savone, et y établit ses magasins : il se fit céder, par le roi de Sardaigne, la place forte de Tortone, située à vingt lieues à l'est de Cherasco, dans la direction de Milan, s'y établit, passa le Pô à Plaisance, se saisit de Pizzighittone, place forte sur l'Adda à vingt-cinq lieues de Tortone; il se porta sur le Mincio, s'empara de Peschiera, à trente lieues de Pizzighittone, et sur la ligne de l'Adige, occupant sur la rive gauche l'enceinte et les forts de Vérone, qui lui assuraient les trois ponts de pierre de cette ville, et Porto-

Legnago, qui lui donnait un autre pont sur ce fleuve. Il resta dans cette position jusqu'à la prise de Mantoue, qu'il fit investir et assiéger. De son camp sous Vérone à Chambery, premier dépôt de la frontière de France, il avait quatre places fortes en échelons, qui renfermaient ses hôpitaux, ses magasins, et n'exigaient que 4,000 hommes de garnison; les convalescents, les conscrits, étaient suffisants : il avait ainsi, sur cette ligne de cent lieues, une place de dépôt, toutes les quatre marches. Après la prise de Mantoue, lorsqu'il se porta dans les états du saint-siége, Ferrare fut sa place de dépôt sur le Pô, et Ancône, à sept ou huit marches plus loin, sa deuxième place au pied de l'Apennin.

Dans la campagne de 1797, il passa la Piave et le Tagliamento fortifiant Palma-Nova et Osopo, situés à huit marches de Mantoue. Il passa les Alpes-Juliennes, releva les anciennes fortifications de Clagenfurth à cinq marches d'Osopo, et prit position sur le Simmering. Il s'y trouvait à quatre-vingts lieues de Mantoue; mais il avait sur cette ligne d'opérations trois places en échelons, un point d'appui, toutes les cinq ou six marches.

En 1798, il commença ses opérations en Orient par la prise d'Alexandrie, fortifia cette

grande ville, et en fit le centre de ses magasins et de son organisation. En marchant sur le Caire, il fit établir un fort à Ramanieh, sur le Nil, à vingt lieues d'Alexandrie, et fit armer la citadelle et plusieurs forts au Caire. Il en fit élever un à trente lieues de cette capitale, à Salahieh, au débouché du désert, sur la route de Gaza. L'armée, campée à ce village, se trouvait à quinze jours de marche d'Alexandrie; elle avait sur cette ligne d'opérations trois points d'appui fortifiés.

Pendant la campagne de 1799, il traversa quatre-vingts lieues de désert, mit le siége devant Saint-Jean-d'Acre, et porta son corps d'observation sur le Jourdain, à deux cent cinquante lieues d'Alexandrie, sa grande place de dépôt. Il avait fait élever un fort à Qatieh, dans le désert, à vingt lieues de Salahieh; un à El-Arich, à trente lieues de Qatieh; un à Gaza, à vingt lieues de El-Arich. Il avait, sur cette ligne d'opérations de deux cent cinquante lieues, huit places assez fortes pour résister aux ennemis qu'il avait à redouter; effectivement, dans ces quatre campagnes, il n'eut jamais un convoi, un courrier d'intercepté. En 1796, quelques hommes isolés furent massacrés dans les environs de Tortone; en Égypte, quelques djermes furent arrêtés sur le Nil de Rosette au Caire:

mais ce fut dans les premiers moments du début des opérations. Les régiments de dromadaires qu'il avait organisés en Égypte, étaient tellement accoutumés au désert, qu'ils maintinrent toujours libres les communications entre le Caire et Saint-Jean-d'Acre, tout comme dans la haute et la basse Égypte. Avec une armée de 25,000 hommes, il occupait alors l'Égypte, la Palestine, la Galilée, ce qui était à peu près une étendue de trente mille lieues carrées renfermée dans un triangle. De son quartier-général devant Saint-Jean-d'Acre au quartier-général de Desaix dans la haute Égypte, il y avait trois cents lieues.

La campagne de 1800 fut dirigée sur les mêmes principes. L'armée d'Allemagne, lorsqu'elle arriva sur l'Inn, était maîtresse des places d'Ulm et d'Ingolstadt; ce qui lui donnait deux grandes places de dépôt. On avait négligé dans l'armistice de Pfaffendorff d'exiger la remise de ces places; il les jugea tellement importantes pour assurer le succès de son opération d'Allemagne, qu'elle fut la condition *sine qua non* de la nouvelle prolongation de la suspension d'armes.

L'armée gallo-batave à Nuremberg assurait l'aile gauche sur le Danube; et l'armée des Grisons, l'aile droite, dans la vallée de l'Inn. Lorsque l'armée de réserve descendit du Saint-Ber-

nard, il établit sa première place de dépôt à Ivrée, et même après Marengo, il ne considérait l'Italie reconquise, que lorsque toutes les places en deçà du Mincio seraient occupées par ses troupes; il accorda à Mélas la liberté de se reporter sous Mantoue, à la condition qu'il les lui remettrait toutes.

En 1805, ayant enlevé Ulm à l'armée autrichienne, forte de 80,000 hommes, il se porta sur le Lech, fit relever les anciens remparts d'Augsbourg, les arma, et fit de cette ville, qui lui offrait tant de ressources, sa place de dépôt. Il eût rétabli Ulm, mais les fortifications étaient rasées, et les localités trop mauvaises. D'Augsbourg il se porta sur Braunaw, et s'assura, par la possession de cette place importante, d'un pont sur l'Inn; ce fut une deuxième place de dépôt, qui lui permit d'aller jusqu'à Vienne: cette capitale elle-même fut mise à l'abri d'un coup de main. Après quoi, il se porta en Moravie, s'empara de la citadelle de Brünn, qui fut aussitôt armée et approvisionnée; située à quarante lieues de Vienne, elle devint son point d'appui pour manœuvrer en Moravie; à une marche de cette place, il livra la bataille d'Austerlitz. De ce champ de bataille, il pouvait se retirer sur Vienne, y repasser le Danube, ou se diriger par la rive gauche sur Lintz, et pas-

ser ce fleuve sur le pont de cette ville qui était couverte par de forts ouvrages sur les mamelons.

En 1806, il porta son quartier-général à Bamberg, et réunit son armée sur la Rednitz. Le roi de Prusse crut, en se portant sur le Mein, couper sa ligne d'opérations sur Mayence, et arrêter son mouvement. Il y dirigea à cet effet les corps de Blucher et du duc de Weimar; mais la ligne de communications de l'armée française n'était plus sur Mayence, elle allait du fort de Cronach, situé au débouché des montagnes de la Saxe à Forcheim, place forte sur la Rednitz, et de là à Strasbourg. N'ayant rien à craindre de la marche offensive des Prussiens, Napoléon déboucha sur trois colonnes, sa gauche par Cobourg, sous les ordres des ducs de Montebello et de Castiglione, et composée des cinquième et septième corps d'armée; son centre, avec lequel il marchait, par Cronach et Schedlitz, était formé des premier et troisième corps, commandés par le maréchal Bernadotte et le prince d'Eckmühll, de la garde et des réserves de cavalerie : la droite marcha par le pays de Bayreuth; elle déboucha sur Hoff, et était composée des quatrième et sixième corps, commandés par le duc de Dalmatie et le prince de la Moskowa. L'armée prussienne, entre Weimar et Neu-

stadt, déjà en mouvement sur le Mein, pour appuyer son avant-garde, s'arrêta. Coupée de l'Elbe et de Berlin, tous ses magasins pris, elle comprit son danger, quand déjà sa position était désespérée; et, quoique si près de Magdebourg, au cœur de son pays, à deux marches de l'Elbe, elle fut battue, coupée, et ne put opérer aucune retraite; pas un homme de cette vieille armée de Frédéric n'échappa, si ce n'est le roi et quelques escadrons, qui gagnèrent avec peine la rive droite de l'Oder : plus de 100,000 hommes, des centaines de canons et de drapeaux furent les trophées de cette journée.

En 1807, étant maître de Custrin, de Glogaw et de Stettin, il passa la Vistule à Varsovie, et fit fortifier Praga, qui lui servit à la fois de tête de pont et de place de dépôt : il créa Modlin, et mit Thorn en état de défense. L'armée prit position sur la Passarge, pour couvrir le siége de Dantzick, qui devint sa place de dépôt, et son point d'appui pour les opérations qui précédèrent la bataille de Friedland, qui décida de la guerre. Si les hostilités eussent continué, cette ligne eût été raccourcie par la place de Pilau qui eût été prise avant que l'armée passât l Niémen.

En 1808, la plupart des places du nord de l'Espagne, Saint-Sébastien, Pampelune, Figue-

ras, Barcelonne, étaient au pouvoir de l'armée française, quand elle marcha sur Burgos.

En 1809, les premiers coups de canon se tirèrent près de Ratisbonne : Augsbourg fut son centre d'opérations. Les Autrichiens ayant rasé Braunaw, il choisit la place de Passaw, située au confluent de l'Inn et du Danube, et beaucoup plus avantageuse, parce qu'elle lui assurait à la fois un pont sur ces deux fleuves : il la fit fortifier, et s'assura du pont de Lintz, par des ouvrages de première force. Son armée, arrivée à Vienne, avait indépendamment de cette communication sur la Ravière, une communication assurée sur l'Italie, par le château de Gratz, et par la place forte de Clagenfurth.

En 1812, Dantzick, Thorn, Modlin, Praga, étaient ses places sur la Vistule ; Veilau, Kowno, Grodno, Wilna, Minsk, ses magasins près le Niémen ; Smolensk, sa grande place de dépôt, pour son mouvement sur Moskou. Dans cette opération, il avait tous les huit jours de marche un point d'appui fortifié ; toutes les maisons de poste étaient crénelées et retranchées : elles n'étaient occupées que par une compagnie et une pièce de canon ; ce qui assurait tellement le service, que, pendant toute la campagne, pas une estafette, pas un convoi ne fut intercepté ; que, dans la retraite même, hormis les

quatre jours où l'amiral Tchitchagow fut rejeté au delà de la Bérézina, l'armée eut constamment ses communications libres avec ses places de dépôt.

En 1813, Konigstein, Dresde, Torgaw, Wittemberg, Magdebourg, Hambourg, étaient ses places sur l'Elbe; Mersbourg, Erfurt, Wurtzbourg, ses échelons, pour arriver au Rhin.

Dans la campagne de 1814, il avait partout des places; et l'on eût vu toute l'importance de celles de Flandre, si Paris ne fût pas tombé par la trahison; si même, après être tombé, la défection à l'ennemi du sixième corps d'armée n'eût empêché Napoléon de marcher sur Paris: Les alliés eussent été forcés d'abandonner la capitale; car, certes, leurs généraux n'auraient jamais risqué une bataille sur la rive gauche de la Seine, ayant derrière eux cette grande ville qu'ils n'occupaient que depuis trois jours. La trahison de plusieurs ministres et agents civils favorisa l'entrée de l'ennemi dans Paris; mais ce fut celle d'un maréchal qui empêcha que cette occupation momentanée de la capitale ne devînt funeste aux alliés.

Tous les plans des quatorze campagnes de Napoléon sont conformes aux vrais principes de la guerre; ses guerres furent audacieuses, mais méthodiques; rien n'est mieux prouvé par

la défensive de l'Adige en 1796, où la maison d'Autriche perdit plusieurs armées, et par celle de la Passarge en 1807, pour protéger le siége de Dantzick.

Mais veut-on un exemple d'une guerre offensive menée sur de faux principes, c'est celle de 1796, en Allemagne. L'armée française de Sambre-et-Meuse forte de cinquante mille hommes, s'empara de la citadelle de Wurtzbourg, et s'établit sur la Rednitz; dans le temps que la gauche et le centre de l'armée de Rhin-et-Moselle passait le Necker, et se portait avec cinquante mille hommes sur Neresheim; et que sa droite, forte de 20,000 hommes, marchait sous les ordres de Ferino sur le Worarlberg au pied des montagnes du Tyrol. Ces trois corps d'armée, séparés entre eux par des montagnes, de grandes rivières, avaient chacun une ligne de communication particulière avec la France; de sorte que la défaite de l'un d'eux compromettait le salut des deux autres. Les flancs sont les parties faibles d'une armée envahissante; on doit s'efforcer de les appuyer, si ce n'est tous les deux, au moins un à un pays neutre, ou à un grand obstacle naturel. Au mépris de ce premier principe de guerre, l'armée française, en se divisant en trois corps séparés, se créa six flancs, tandis qu'en manœuvrant bien, il était

facile d'appuyer fortement ses deux ailes. La colonne du centre combattait à Neresheim, sa gauche en l'air, sa droite n'étant pas même appuyée au Danube, ayant négligé de se saisir de la place forte d'Ulm, que l'ennemi avait abandonnée, et qui seule pouvait régulariser cette campagne. Elle se trouvait ainsi en l'air, à quatre-vingts lieues du Rhin, sans avoir aucun point d'appui, comme place de dépôt intermédiaire. L'archiduc ayant fait disparaître la principale partie des forces qu'il avait opposées à l'armée de Sambre-et-Meuse et au corps de droite que commandait Ferino, se porta sur Neresheim. Après y avoir échoué contre l'intrépidité française, il repassa le Danube et le Lech, s'affaiblit de vingt-cinq mille hommes devant la gauche et le centre de l'armée de Rhin-et-Moselle, qui venait de le battre à Neresheim, et alla accabler, et chasser au-delà du Rhin l'armée de Sambre-et-Meuse.

Dans cette campagne, le général de l'armée du Rhin commit encore une grande faute : il laisse sur ses derrières, sans les bloquer, deux grandes places fortes, Philipsbourg et Manheim, les faisant seulement observer par un corps de 4,000 hommes. Il eût fallu les faire étroitement investir pour leur ôter toute communication avec l'archiduc, toute connaissance des événe-

ments de la guerre, toute intelligence avec les campagnes; ces blocus eussent été un acheminement vers la chute de ces places. Il fut sévèrement puni de cette imprudence : les garnisons de ces deux places chassèrent au-delà du Rhin le corps d'observation, insurgèrent les paysans, et interceptèrent ses communications, dès qu'elles apprirent les succès de l'archiduc; elles faillirent même surprendre Kehl et le pont de Strasbourg. Jamais les principes de la guerre et de la prudence ne furent plus violés que dans cette campagne. Le plan du cabinet était vicieux; l'exécution fut plus vicieuse encore; que fallait-il donc faire? 1° Les trois corps d'armée devaient être sous un même général en chef; 2° marcher réunis, n'avoir que deux ailes, et en appuyer constamment une au Danube; 3° s'emparer au préalable de quatre places de l'ennemi, sur le Rhin, au moins ouvrir la tranchée devant deux; s'assurer d'Ulm, pour faire sa grande place de dépôt sur le Danube, au débouché des Montagnes-Noires.

Une campagne offensive qui a violé également les règles les plus importantes de l'art de la guerre, c'est celle de Portugal. L'armée anglo-portugaise était de 80,000 hommes, dont 15,000 de milice, qui étaient en observation à Coïmbre, et s'appuyaient à Oporto. L'armée

française après avoir pris Ciudad-Rodrigo et Alméida, entra en Portugal, forte de 72,000 ; elle attaqua l'ennemi en position sur les hauteurs de Busaco. Les deux armées étaient d'égale force; mais les positions de Busaco étaient très-fortes : elle échoua, et, le lendemain, tourna ces lignes, en se portant sur Coïmbre. L'ennemi fit alors sa retraite sur Lisbonne, en brûlant et dévastant le pays.

Le général français la suivit, l'épée dans les reins, ne laissant aucun corps d'observation pour contenir la division de 15,000 miliciens portugais qui étaient à Oporto. Il abandonna tous ses derrières et Coïmbre, sa place de dépôt, où il laissa cinq mille blessés ou malades. Il n'était pas encore arrivé devant Lisbonne, que déjà la division portugaise s'était emparée de Coïmbre, et lui coupait toute retraite. Il aurait dû laisser un corps de 6,000 hommes pour défendre et fortifier Coïmbre, et contenir la division d'Oporto.

Il est vrai qu'il ne serait plus arrivé devant Lisbonne qu'avec 60,000 hommes; mais cela était suffisant, si le général anglais avait le projet de s'embarquer : si, au contraire, comme tout devait le faire penser, il voulait se maintenir en Portugal, les Français ne devaient pas dépasser Coïmbre; ils devaient prendre une

bonne position en avant de cette ville, même à plusieurs marches, s'y fortifier, soumettre Oporto par un détachement, organiser leurs derrières et leurs communications avec Alméida, attendre que Badajos fût pris, et que l'armée d'Andoulasie fût arrivée sur le Tage.

Arrivé au pied des retranchements de Lisbonne, le général français manqua de résolution; cependant il connaissait l'existence de ces lignes, puisque l'ennemi y faisait travailler depuis trois mois. L'opinion générale est que, s'il les eût attaquées le jour de son arrivée, il les eût emportées; mais, deux jours après, cela n'était plus possible. L'armée anglo-portugaise y fut renforcée d'un bon nombre de bataillons de milice; de sorte que, sans obtenir aucun avantage, le général français perdit cinq mille blessés ou malades, et ses communications sur ses derrières. Il s'aperçut, devant Lisbonne, qu'il n'avait pas assez de munitions d'artillerie; il n'avait pas raisonné son opération.

Une campagne offensive qui fut également conduite contre tous les principes de la guerre, fut celle de Charles XII, en 1708 et 1709. Ce prince partit de son camp d'Allsttadt, près de Leipsick, en septembre 1707, à la tête de 45,000 hommes, traversa la Pologne : 20,000 hommes, sous les ordres du comte de Lewenhope, dé-

barquèrent à Riga ; 15,000 hommes étaient en Finlande : il pouvait donc réunir 80,000 hommes des meilleures troupes du monde. Il laissa 10,000 hommes à Warsovie pour la garde du roi Stanislas, et arriva, en janvier 1708, à Grodno, où il hiverna. En juin, il traversa la forêt de Minsk, et se présenta devant Borisow, força l'armée russe qui occupait la rive gauche de la Bérézina, battit 20,000 Russes qui s'étaient retranchés derrière des marais, passa le Borysthène à Mohilow, et défit, le 22 septembre, près de Smolensk, un corps de 16,000 Moskovites. Il était sur les confins de la Lithuanie; il allait entrer sur le territoire propre de la Russie : le czar, alarmé, lui fit des propositions de paix. Jusque alors sa marche était conforme aux règles, ses communications étaient assurées : il était maître de la Pologne et de Riga; il n'était plus qu'à dix marches de Moskou, et il est probable qu'il y fût entré, lorsqu'il quitta la grande route de cette capitale, et se dirigea sur l'Ukraine, pour faire sa jonction avec Mazeppa qui lui amena seulement 6,000 hommes. Par ce mouvement, sa ligne d'opérations, partant de la Suède, prêtait pendant quatre cents lieues le flanc à la Russie : il ne la put conserver; il lui devint impossible de recevoir aucun secours. Le général Lewenhope, avec 16,000

qu'il inspirait encore aux Moskovites, pour passer au mois de mai le Dniéper et rentrer en Pologne. Il eût dû donner sa bataille, de manière à assurer sa retraite et avoir des bateaux et un fort à douze lieues de Pultawa sur le Borysthène; mais il n'organisa pas sa guerre, il ne l'entendit pas, il n'était que brave et intrépide soldat. Aussitôt qu'il eut quitté la grande route de Moskou, il perdit sa ligne de communications, ne reçut plus de nouvelles de Suède; il n'apprit la catastrophe du général Lewenhope que par ce général lui-même. On assure que le vice de son opération n'échappa pas à bon nombre d'officiers de son état-major, qui, désespérant de lui faire renoncer au projet de marcher sur l'Ukraine, insistèrent long-temps pour qu'il attendît à Smolensk l'arrivée du corps du général Lewenhope et de son convoi si précieux.

Après le court exposé des campagnes des plus grands capitaines, nous croyons ne devoir faire aucune observation sur de prétendus systèmes de l'art de la guerre. On a construit un grand nombre de places dans la guerre de Hanovre, pour servir de base d'opérations aux armées françaises qu'on a ainsi affaiblies par des garnisons; ce qui n'a fait que rendre plus faciles et plus éclatants les succès du prince Ferdinand de Brunswick. En fortifiant les capitales, les

généraux ont à leur disposition toutes leurs ressources, toutes leurs richesses, toute leur influence. Ils y trouvent des caves, des édifices publics, qui servent à contenir les magasins de l'armée Ces villes, ayant presque toutes eu anciennement des fortifications, ont encore des remparts en maçonnerie, ou des écluses, etc., ce qui est utile ; tandis que des places en terre ne sont pas à l'abri d'un coup de main, à moins que l'on n'y mette une garnison aussi nombreuse que dans un camp retranché. Quel travail immense ne faudrait-il pas pour élever des blockhaus, qui missent à l'abri des injures de l'air, des bombes et des obus, les magasins de l'armée ! Si l'armée de réserve est composée de recrues non exercées, elle ne sera d'aucune utilité, ni pour rallier l'armée et l'arrêter dans une défaite, ni pour contenir le pays. Ce système crée des points vulnérables à l'ennemi qui, chez lui, a la faculté de changer à volonté ses lignes d'opérations.

Les provinces conquises doivent être contenues dans l'obéissance au vainqueur par des moyens moraux, la responsabilité des communes, le mode d'organisation de l'administration : les otages sont un des moyens les plus puissants ; mais, pour cela, il faudrait qu'ils fussent nombreux et choisis parmi les hommes prépondé-

rants, et que les peuples pussent être persuadés que la mort des otages est la suite immédiate de la violation de leur foi.

L'unité du commandement est la chose la plus importante à la guerre. Deux armées ne doivent jamais être placées sur un même théâtre. Les troupes modernes n'ont pas plus besoin de pain et de biscuit que les Romains : donnez-leur pendant les marches de la farine ou du riz ou des légumes, elles ne souffriront pas. C'est une erreur de supposer que les généraux anciens ne portaient pas une grande attention à leurs magasins : on voit dans les Commentaires de César, dans plusieurs de ses campagnes combien ce soin important l'occupe. Ils avaient seulement trouvé l'art de n'en pas être esclaves, et de ne pas dépendre de leurs munitionnaires; cet art a été celui de tous les grands capitaines. Le système suivi par les Français dans les campagnes de Hanovre, est l'art de faire battre de grandes armées par de petites, et de ne rien faire avec des moyens immenses.

Les généraux en chef sont guidés par leur propre expérience, ou par leur génie. La tactique, les évolutions, la science de l'ingénieur et de l'artilleur, peuvent s'apprendre dans des traités, à peu près comme la géométrie; mais la connaissance des hautes parties de la guerre,

ne s'acquiert que par l'expérience et par l'étude de l'histoire des guerres et des batailles des grands capitaines. Apprend-on dans la grammaire à composer un chant de l'Iliade, une tragédie de Corneille?

VIII^e NOTE.

DE LA FORCE DES ARMÉES SOUS NAPOLÉON ET SOUS LOUIS XIV.

(Page 75.)

« ..... Mais on s'est servi de la conscription pour faire périr des générations entières dans de folles expéditions! Hé bien! sachons prévenir les abus, en donnant des limites convenables à ce mode de recrutement. Les deux chambres arrêtent annuellement les levées d'argent nécessaire pour les dépenses de l'état; pourquoi n'arrêteraient-elles pas en même temps les levées d'hommes nécessaires à sa défense? L'un est encore plus important que l'autre. »

(Page 77.)

Voilà des calculs que l'on trouvera sans doute bien froids, lorsqu'il s'agit de la vie des hommes; mais, je le demande, est-ce en invoquant l'humanité que l'on obtiendra des conquérants, qu'ils restreignent les levées de troupes dans de justes bornes? Ce mot n'est-il pas vide de sens pour eux? Au lieu de tenter inutilement de s'adresser à leur cœur, ne vaut-il pas mieux s'adresser à leur raison, en leur prouvant, par des

calculs positifs, qu'au delà d'un certain terme, la guerre ne fait que les affaiblir, en affaiblissant la population du royaume qui sert de base à leur puissance, et que l'échafaudage de leurs conquêtes s'écroule lorsqu'il ne s'appuie que sur des armées qui dépérissent journellement par l'impossibilité de se recruter ? » ..... C'est ce qui est arrivé à Napoléon à la fin de sa carrière, et ce qui arrivera à tous les conquérants qui n'écoutant qu'une aveugle ambition, se jetteront dans des entreprises disproportionnées à la population de l'état qui sert de base à leur puissance. »

Le maximum des troupes que Napoléon ait eues sur pied est de 600,000 hommes. La population de son empire était de plus de quarante millions d'ames, le double de celle de la France sous Louis XIV qui a long-temps soldé 400,000 hommes ? On commettrait une étrange erreur si l'on supposait que toutes les conscriptions décrétées aient effectivement été levées; c'était une ruse de guerre dont on se servait pour imposer aux étrangers; on en faisait un moyen de puissance, et c'est cet usage constamment suivi, qui a toujours fait croire que les armées françaises étaient plus nombreuses qu'elles ne l'étaient en effet.

En Égypte, il avait été convenu avec tous les chefs de corps, que dans les ordres du jour on surchargerait d'un tiers la quantité réelle de toutes les distributions de vivres, d'armes, d'effets d'habillement. Aussi l'auteur du précis militaire de la campagne de 1799, s'étonne-t-il que

les ordres du jour de cette armée la fassent monter à 40,000 hommes, lorsque les autres renseignements authentiques qu'il a recueillis constatent que son effectif était fort inférieur à ce nombre. Dans les rapports des campagnes d'Italie en 1796 et 97 et depuis, les mêmes moyens ont été employés pour donner des idées exagérées des forces françaises.

Aucune conscription n'a été levée sous l'empire, sans une loi rédigée dans un conseil privé, présentée au sénat par des orateurs du conseil d'état, renvoyée à l'examen d'une commission, et sur son rapport délibérée, et votée au scrutin secret. La liberté de ces délibérations était entière; elles avaient lieu par des boules blanches et noires; il y a eu souvent sept à huit boules noires; la presque totalité des sénateurs croyait donc à l'utilité de ces levées; cette opinion, la nation entière la partageait; elle a été convaincue que, dans les circonstances politiques où elle se trouvait, elle devait être prête à tous les sacrifices, aussi long-temps que l'Angleterre se refuserait à reconnaître ses droits, la liberté des mers, à lui restituer ses colonies, et à mettre fin à la guerre.

Il serait facile de prouver que de toutes les puissances de l'Europe, la France est celle qui, depuis 1800, a le moins perdu. L'Espagne, qui

a éprouvé tant de défaites, a perdu davantage dans la proportion de sa population ; que l'on considère ce que l'Aragon seul a sacrifié à Sarragosse; les levées de l'Autriche en 1800 détruites à Marengo, à Hohenlinden, celles de 1805 détruites à Ulm, à Austerlitz, celles de 1809 détruites à Eckmüll, à Wagram, ont été hors de proportion avec sa population. Dans ces campagnes, les armées françaises avaient avec elles des armées bavaroise, wurtembergeoise, saxonne, polonaise, italienne, russe, qui composaient la moitié de la grande armée; l'autre moitié sous l'aigle impériale, était pour un tiers composée de Hollandais, Belges, habitants des quatre départements du Rhin, Piémontais, Génois, Toscans, Romains, Suisses; la Prusse perdit toute son armée, 250 à 300,000 hommes, dès sa première campagne en 1806.

En Russie nos pertes furent considérables, mais non pas telles qu'on se l'imagine. 400,000 hommes passèrent la Vistule; 160,000 seulement dépassèrent Smolensk pour se porter sur Moskou ; 240,000 hommes restèrent en réserve entre la Vistule, le Borysthène et la Dwina, savoir : les corps des maréchaux ducs de Tarente, de Reggio, de Bellune, du comte Saint-Cyr, du comte Reynier, du prince de Schwartzenberg; la division Loison à Wilna, celle de Dombrowsky

à Borisow, celle Durutte à Varsovie. La moitié de ces 400,000 hommes étaient Autrichiens, Prussiens, Saxons, Polonais, Bavarois, Wurtembergeois, Bergeois, Badois, Hessois, Westphaliens, Mecklenbourgeois, Espagnols, Italiens, Napolitains; l'armée impériale proprement dite était pour un tiers composée de Hollandais, Belges, habitants des bords du Rhin, Piémontais, Suisses, Génois, Toscans, Romains, habitants de la trente-deuxième division militaire, Brême, Hambourg, etc.; elle comptait à peine 140,000 hommes parlant français. La campagne de 1812, en Russie, coûta moins de 50,000 hommes à la France actuelle. L'armée russe dans sa retraite de Wilna à Moskou, dans les différentes batailles, a perdu quatre fois plus que l'armée française; l'incendie de Moskou a coûté la vie à 100,000 Russes morts de froid et de misère dans les bois; enfin, dans sa marche de Moskou à l'Oder, l'armée russe fut aussi atteinte par l'intempérie de la saison. Elle ne comptait à son arrivée à Wilna que 50,000 hommes, et à Kalitsch moins de 18,000; on peut avancer que, tout calculé, la perte de la Russie dans cette campagne a été six fois plus grande que celle de la France d'aujourd'hui.

Ce que perd l'Angleterre aux grandes Indes, aux Indes occidentales, ce qu'elle a perdu dans

ses expéditions en Hollande, à Buénos-Ayres, à Saint-Domingue, en Égypte, à Flessingue, en Amérique, est au dessus de ce que l'on peut imaginer. L'opinion généralement reçue que les Anglais ménagent leurs soldats est tout-à-fait fausse; ils en sont au contraire fort prodigues, ils les exposent continuellement dans des expéditions hasardeuses, dans des assauts contre toutes les règles de l'art, dans des colonies très malsaines. On peut dire que cette nation solde le commerce des Indes par le plus pur de son sang. Cela seul peut expliquer comment depuis 1800 la population de la France a considérablement augmenté. Ce sont ces vaines déclamations propagées par l'ignorance ou la haine qui avaient fait croire à l'Europe en 1814, qu'il n'y avait plus d'hommes, plus de bestiaux, plus d'agriculture, plus d'argent en France, que le peuple y était réduit au dernier degré de misère, qu'on ne voyait plus dans les campagnes que des vieillards, des femmes ou des enfants. La France alors était le pays le plus riche de l'univers, elle avait plus de numéraire que le reste de l'Europe réunie. Que de semblables assertions sont déplacées dans la bouche d'officiers français!

IX^e NOTE.

BATAILLE D'IÉNA ET D'EYLAU.

(Page 377.)

A Eylau, l'armée française arrivait sur trois colonnes espacées entre elles de deux ou trois lieues. Les Russes, en position derrière la ville, prennent le parti de donner la bataille au lieu de la recevoir, afin de profiter de l'éloignement de nos colonnes pour les combattre isolément. Ils attaquent vivement à la pointe du jour nos troupes du centre, auxquelles ils donnent à peine le temps de se développer. Le choc est sanglant et terrible; on se bat de part et d'autre avec furie; et si nous parvenons à conserver notre champ de bataille, ce n'est qu'à force de sang, et en perdant la moitié de nos soldats. Notre colonne de droite, retardée par son éloignement, arrive enfin à une heure après midi sur le flanc gauche des Russes. L'arrivée de ce nouveau corps devait naturellement obliger leur aile à se retirer, et dès lors la bataille était gagnée pour nous, si nous avions pu occuper encore une armée de front; mais notre centre, presque détruit par le combat sanglant du matin, ne pouvait plus leur inspirer de crainte; ils le négligent, et font un changement de front pour s'opposer à la colonne qui vient les prendre en flanc; et le combat recommence avec des succès variés. Cependant notre colonne de gauche, qui avait suivi les Prussiens, arrive

le soir sur le champ de bataille, et se trouve naturellement placée sur le flanc droit et sur les derrières de l'armée ennemie, qui prend enfin le parti de la retraite. La victoire ne fut si long-temps disputée que par l'éloignement de nos colonnes, éloignement qui ne lui permit pas d'agir simultanément au moment opportun. Si les Russes étaient parvenus, comme ils l'espéraient, à forcer notre corps de centre, avant l'arrivée sur leurs flancs de nos colonnes latérales, ils nous battaient partiellement (1); et notre armée était détruite. »

(Page 210.)

« ..... C'est ainsi que j'ai vu à la bataille d'Eylau deux divisions françaises qui s'avançaient en colonnes sur le centre de l'armée russe, dispersées et anéanties par une charge de cavalerie, au moment du déploiement, parce que cette manœuvre se faisant sous le feu de l'ennemi, les soldats effrayés et désunis par une tempête de boulets, de mitraille, de balles, ne surent point réunir leurs efforts pour soutenir le choc de la cavalerie..... »

(Page 378.)

« Le général français essaya encore à Iéna sa manœuvre favorite, manœuvre que les Prussiens firent manquer en attaquant dans sa marche le corps tournant trop isolé et trop éloigné du reste de l'armée. L'armée prussienne était rassemblée à Iéna sur la rive gauche (2) de la Saale; l'armée française, qui opérait en Saxe le côté faible de la Prusse, arrive en trois colonnes sur la rive droite de cette rivière. Notre co-

---

(1) Comment les Russes pouvaient-ils nous battre partiellement, puisqu'ils étaient divisés et n'étaient pas réunis !

(2) L'armée prussienne était en marche sur le Mein, elle n'occupait pas Iéna, et depuis quelques jours, l'armée française avait passé la Saale.

lonne de droite forte de 30,000 hommes passe la Saale, la veille de la bataille à Naumbourg, petite ville à sept lieues d'Iéna, pour se porter sur le flanc gauche des Prussiens, tandis que le reste de l'armée dirigé sur Iéna, tenterait de forcer de front le passage de la rivière (1) et leur position. Les ennemis voyant cette colonne engagée seule sur la rive gauche, loin des autres corps, forment le projet de l'attaquer isolément, et de l'accabler sous le poids de forces supérieures, avant qu'elle puisse être secourue (2); ils ne laissent en position à Iéna qu'une partie de leur armée, et ils partent, pendant la nuit, avec plus de 60,000 hommes, pour se porter sur la colonne française (3). Les deux

---

(1) L'armée française ne devait pas tenter de forcer le passage de cette rivière, puisque cette rivière était passée depuis plusieurs jours, et que Napoléon bivouaqua, avec l'armée, sur la rive gauche de la Saale, la veille de la bataille.

(2) Cette colonne n'était point éloignée de notre corps de sept lieues, puisque le prince de Ponte-Corvo avait passé à Dornbourg, qui est à deux lieues. L'ennemi ne fit pas le projet de tomber sur ce corps isolé avant qu'il pût être secouru; car le prince d'Eckmühll, la veille de la bataille, était couvert par la Saale, et n'avait que deux bataillons sur la rive gauche; pour défendre le défilé de Kœsen; et que Naumbourg, où se trouvaient les magasins prussiens, est placé sur la rive droite, et à deux lieues de Kœsen.

(3) Les Prussiens ne laissèrent pas une partie de leur armée en position à Iéna, puisque

corps se rencontrent le matin à Auerstaedt, à moitié chemin de Naumbourg à Iéna (1). La situation du corps français, attaqué par des forces doubles au moment où il se trouvait séparé et isolé du reste de l'armée par une rivière et une distance de plus de trois lieues, devenait critique. Il était probable qu'il serait défait avant de pouvoir être secouru (2). Cependant, contre tous les calculs des probabilités qui accordent l'avantage au nombre, il résiste, conserve son champ de bataille, et donne

---

Napoléon, avec sa garde et toute l'armée, était campé sur la rive gauche dès la veille, et passa la nuit sur le petit mamelon en avant d'Iéna.

(1) L'armée du roi de Prusse et celle du prince d'Eckmühll ne se rencontrèrent pas à Auerstaedt, à mi-chemin de Naumbourg à Iéna; mais les Prussiens arrivèrent au défilé de Kœsen. Une seule division du prince d'Eckmühll était passée, c'était celle du général Morand; la deuxième passait le pont. Les Prussiens marchaient si peu pour attaquer le prince d'Eckmüll, qu'ils allaient en ordre inverse, et leur bataillon de tête ayant été culbuté par un bataillon du 12^{e}, soixante pièces de canon tombèrent sur le champ au pouvoir de l'armée française; le combat eut donc lieu tout près de la Saale.

(2) Ces deux lignes contiennent deux fausse-tés : le prince d'Eckmühll n'était pas séparé de l'armée par la Saale, puisque l'armée était, dès la veille, sur la rive gauche, et il avait à deux lieues, sur sa gauche, le prince de Ponte-Corvo.

ainsi le temps aux autres corps de l'armée française de forcer le passage de la Saale à Iéna, sous le feu des Prussiens, et d'accourir à son secours, ce qui décide la victoire (1). Il me semble que le mouvement audacieux du général français fut plus heureux que sage; c'était à deux lieues d'Iéna (2), et non pas à sept qu'il devait faire passer la Saale à son corps tournant, puisqu'il obtenait de cette manière les mêmes résultats, sans courir les mêmes risques (3).

---

(1) Nous ne pouvons que répéter que, dès la veille, Napoléon et toute l'armée étaient campés sur la gauche de la Saale, et que le prince de Ponte-Corvo l'était en avant de Dornbourg, tout près du prince d'Eckmühll, et que celui-ci était couvert par le défilé de Kœsen, et enfin, en cas d'échec, pouvait se couvrir par la Saale.

(2) Le mouvement, tel qu'il est décrit dans ce paragraphe, est si absurde, que le résultat en eût été la défaite entière de l'armée française : la Saale est une rivière très-encaissée.

(3) La Saale est une rivière si encaissée, que depuis Iéna à Naumbourg, il n'y a pas d'autres débouchés que celui de Dornbourg, où a passé le prince de Ponte-Corvo. Mais si le prince d'Eckmühll eût passé, non pas à deux lieues, mais même à trois, à Dornbourg, le roi de Prusse se fût échappé par Kœsen; il eût passé la Saale à Naumbourg, eût retrouvé tous ses magasins, et se fût appuyé à l'Elbe, toute la manœuvre eût été manquée.

Après la bataille de Pultusk en décembre 1806, le général Benigsen, commandant l'armée russe, marcha sur la basse Vistule, pour attaquer le maréchal prince de Ponte-Corvo qui occupait Elbing. Napoléon partit de Varsovie le 25 janvier 1807, réunit son armée à Wittemberg, marcha sur le flanc gauche des Russes pour les jeter dans le Frich-Haff : la terre était couverte de neige et de glace ; l'armée de Benigsen était fort compromise ; déjà l'armée française gagnait ses derrières lorsque les cosaques prirent un officier d'état-major du prince de Neufchâtel. Ses dépêches démasquèrent le mouvement. Benigsen effrayé se reploya en toute hâte sur Allenstein, qu'il évacua la nuit pour éviter une bataille. Il fut poursuivi vivement. Arrivé à Deppen, il fit passer la Passarge au général York et le dirigea sur Worenditt. Le prince de la Moskowa le suivit avec le sixième corps. Si le général York n'eût pas été suivi, il eût pu se porter sur le flanc gauche et les derrières de l'armée française, qui, le 7 février au soir, arriva devant Eylau après avoir livré plusieurs combats. Le général Benigsen occupait la ville en force, le duc de Dalmatie l'attaqua avec le quatrième corps et s'en empara après un combat opiniâtre.

Le prince d'Eckmühll, avec le troisième corps, se porta à trois lieues sur la droite, pour com-

Prussiens, les plus belles troupes du monde, pas un seul homme ne s'est sauvé, si ce n'est le roi avec quelques escadrons. Mais, 1° l'armée prussienne n'était pas rassemblée à Iéna; 2° la colonne de droite de l'armée française n'était pas de 30,000 hommes seulement; elle était formée par le troisième corps que commandait le prince d'Eckmühll, 30,000 hommes; le premier, que commandait le prince de Ponte-Corvo, 20,000 hommes; trois divisions de cavalerie sous les ordres du grand-duc de Berg, 10,000 hommes: total 60,000 hommes; 3° le reste de l'armée n'avait pas besoin de forcer le passage de la Saale, il était effectué depuis plusieurs jours. Dans la nuit du 13 au 14 octobre, les corps du prince de la Moskowa, des maréchaux ducs de Montebello, de Castiglione, de Dalmatie, la garde, les cuirassiers d'Hautpoul et Nansouty, se réunirent en avant d'Iéna. L'armée se trouvait formée en deux grandes masses : une de 80,000 hommes sur ce point, une de 60,000 hommes à Naumbourg d'où jusqu'à Iéna la Saale est fort escarpée et n'a qu'une gorge, celle de Dornbourg, qui était occupée par un corps de flanqueurs.

L'armée prussienne fut prise en flagrant délit, le maréchal Blucher et le duc de Weimar étaient entrés dans Cassel et marchaient sur

le Mein, lorsque le duc de Brunswick s'aperçut de la manœuvre de Napoléon; il rappela ces deux corps. Mais il leur fallait plusieurs jours pour le rejoindre; il n'était plus temps. Le 13 octobre, le prince d'Eckmühll prit Naumbourg et tous les magasins de l'armée prussienne; l'inquiétude devint extrême au quartier-général de Weimar. Le général prussien se résolut à repasser la Saale et à abandonner les corps de Blucher et du duc de Weimar à leurs propres forces, pour marcher sur Naumbourg et reprendre ses magasins, qu'il croyait occupés par un partisan. Le 14, 60,000 Prussiens engagèrent le combat avec le troisième corps à l'entrée des gorges de Kœsen et non à Auerstaedt. Mais déjà depuis trois heures Napoléon avait débouché avec 80,000 hommes sur les hauteurs d'Iéna, et repoussait l'armée des généraux Russel et prince de Hohenloe. Les 60,000 hommes que le roi commandait en personne furent arrêtés et vaincus par le seul effort des 30,000 hommes du troisième corps, parce que le maréchal Bernadotte n'ayant pas voulu s'engager derrière eux dans le défilé de Kœsen, avait fait dans la nuit une marche rétrograde de deux lieues, pour passer la Saale au pont de Dornbourg entre Iéna et Naumbourg, où le 14 au matin il était en position de tomber sur le flanc de cette

armée; ce qui l'inquiéta beaucoup. Sans doute le prince d'Eckmühll pouvait n'être pas vainqueur, mais il ne pouvait pas perdre le défilé de Kœsen: avec une aussi bonne infanterie que celle qu'il commandait, il ne lui fallait que 10,000 hommes pour défendre le débouché tout le jour. S'il l'eût perdu, l'armée prussienne ne pouvait pas passer la Saale devant lui; 6,000 Français et vingt-quatre pièces de canon étaient suffisants pour en défendre le passage: ainsi quand le prince d'Eckmühll eût été forcé dans le défilé de Kœsen et obligé de repasser la Saale, cela n'eût point influé sur le sort de la bataille d'Iéna. La perte de l'armée prussienne n'en eût été peut-être que plus assurée. Si le prince d'Eckmühll eût débouché par Dornbourg à trois lieues d'Iéna, comme on le propose, l'armée prussienne eût échappé, elle eût pu arriver derrière la Saale. La marche rétrograde du prince de Ponte-Corvo mit à même le prince d'Eckmühll de se couvrir d'une gloire immortelle et de porter au plus haut point la réputation de l'infanterie française; mais dans tous les cas la victoire était assurée à Iéna.

Lorsqu'on veut parler d'une bataille où ont assisté 200,000 contemporains, ne serait-il pas sage d'étudier les localités et les faits, de consulter les hommes qui ont été à même de

les connaître? Si on est pardonnable de se tromper sur le col des Alpes qu'Annibal franchit il y a deux mille ans, on est inexcusable de ne pas connaître la topographie d'un champ d'opérations d'événements modernes, sur lesquels on veut dogmatiser. L'auteur des Considérations sur l'art de la guerre n'a pas la plus légère idée du cours de la Saale; il n'est pas content de la manœuvre d'Iéna!! César, Annibal, Alexandre, Turenne, Eugène de Savoie, Frédéric-le-Grand, le seraient probablement davantage.

X^e NOTE.

BATAILLE D'ESSLING.

(Page 333.)

« Les Autrichiens, après leur défense d'Eckmühll, s'étaient retirés par Ratisbonne sur la rive gauche du Danube. L'armée française continua sa route sur Vienne par la rive droite, s'empara de cette capitale, et essaya aussi de passer le Danube au dessous de Vienne, à Ebersdorf. Notre pont de bateaux sur le Danube était à peine achevé, que nous voyons arriver l'armée autrichienne sur la rive gauche pour nous combattre. Le prince Charles ne s'oppose point au passage de la tête de notre armée, il se tient sur le bord du fleuve à une lieue au-dessus de notre pont, et là il fait préparer de gros bateaux, d'énormes radeaux et une grande quantité de brûlots. Quand il s'aperçoit que la moitié à peu près de notre armée est sur la rive gauche, il lance au gré d'un courant rapide, toutes les machines rassemblées d'avance, qui, venant heurter notre pont, l'entraînent et le détruisent entièrement(1). Notre

(1) Le pont fut jeté le 19 mai; alors le prince Charles était encore à deux marches de Vienne;

armée se trouve alors séparée en deux par un fleuve de 400 toises de large, sans communication de l'une à l'autre rive. Il nous attaque dans cette cruelle situation avec 100,000 hommes contre 45,000; et, après deux jours de combats opiniâtres et sanglants, privés de nos parcs de réserve restés sur la rive droite, sans espoir de rétablir nos communications avec le reste de notre armée, nous sommes contraints de céder au nombre et de nous réfugier dans une île du Danube, l'île Lobau, devenue célèbre par le séjour et les travaux que nous y fîmes.»

« Nous perdîmes la bataille d'Essling pour avoir attaqué en colonne le centre de la ligne autrichienne, ce centre réduit à propos du terrain à mesure que nous avancions, tandis que les ailes s'approchaient de nos flancs. Par cette manœuvre habile (1), nous ne tardâmes pas à nous

---

toutes les îles du Danube étaient occupées par nos postes; enfin, l'armée passa pendant toute la journée du 19 et le 20. Si donc le prince Charles eût été effectivement campé à une lieue au-dessus de l'île de Lobau, où était notre pont, il lui eût été très difficile de juger si notre armée était passée en tout ou en partie; car elle avait eu le temps de passer deux fois. L'armée du prince Charles arriva le 21, la bataille fut le 22, le jour après que le passage était commencé, et que l'avant-garde était dans l'île de Lobau.

(1) Dieu veille que les ennemis de la France adoptent toujours une manœuvre aussi habile, que de prendre une ligne de bataille d'une étendue double de celle qu'ils peuvent garnir, et s'exposer ainsi à être percé par leur centre. Sans la rupture du pont, qui obligea Napoléon à con-

trouver au centre d'un demi-cercle d'artillerie et de mousqueterie dont les feux convergeaient tous sur nos malheureuses colonnes. Les boulets, les balles, la mitraille, se croisaient sur nous dans tous les sens et faisaient un ravage affreux. Tout était atteint, tout était renversé, et nos premières colonnes furent entièrement détruites; enfin, nous fûmes contraints de céder à cet orage effroyable, et nous rétrogradâmes pour nous remettre en ligne avec les deux villages d'Aspern et d'Essling, les soutiens de nos ailes. »

Il faut être d'accord avec soi-même : Avons-nous perdu la bataille d'Essling pour avoir at-

---

tremander le mouvement, et à se tenir sur la défensive, l'armée autrichienne aurait été coupée : moitié aurait été jetée en Hongrie, moitié en Bohême. Les mouvements très étendus sont conformes à l'usage de la tactique autrichienne, mais contraires aux vrais principes de la guerre. La gauche de l'armée autrichienne n'aurait pas dû dépasser la hauteur d'Essling, la droite étant appuyée au Danube; sa ligne, ainsi établie, eût été suffisamment garnie, la gauche s'étant étendue sur Enzersdorf, ne pouvait plus faire un pas en avant sans se trouver sous le feu de l'île de Lobau; aussi arriva-t-il que cette aile ne bougea pas; toutes les fois qu'elle voulut s'ébranler, se trouvant prise à dos par la mitraille de l'île de Lobau, elle fut obligée de reprendre sa position.

taqué en colonne le centre de la ligne ennemie? ou l'avons-nous perdue par l'effet *d'une ruse du prince Charles qui, ayant fait couper nos ponts, nous attaqua dans cette cruelle situation avec* 100,000 *hommes contre* 45,000 ?

Mais 1°, d'abord nous ne perdîmes pas la bataille d'Essling, nous la gagnâmes; le champ de bataille de Gros-Aspern à Essling nous resta; 2° le duc de Montebello n'attaqua pas en colonne, mais en bataille; ce général était le meilleur manœuvrier de l'armée; 3° ce ne fut pas le prince Charles qui coupa nos ponts, ce fut le Danube qui, en trois jours, haussa de quatorze pieds.

Après la bataille d'Eckmühll, l'armée française arriva devant Vienne : l'archiduc Maximilien commandait dans cette capitale, qui était armée et mise en état de défense. Le général d'artillerie, Lariboissière, plaça trente obusiers en batterie derrière une maison du faubourg, pendant la nuit, et mit le feu dans la ville, qui ouvrit ses portes. Cependant, l'archiduc Charles s'approchait par la rive gauche du Danube, Napoléon résolut de le prévenir et de passer ce grand fleuve. La position sur la rive droite n'était bonne qu'autant que l'armée aurait une tête de pont sur la rive gauche, parce que sans cela l'ennemi restait maître de l'initiative des mou-

vements. Cette considération était d'une telle importance, que Napoléon se fût reployé sur l'Ens, s'il lui eût été impossible de s'établir sur la rive gauche. Cette opération était fort difficile; le Danube a cinq cents toises de large, quinze, vingt, trente pieds de profondeur, une grande rapidité. Passer une telle rivière près d'une grande armée, exigeait beaucoup d'art, d'autant qu'on ne pouvait pas s'éloigner, de peur que l'ennemi, qui avait deux équipages de pont, ne passât lui-même le Danube et ne se portât sur Vienne. Napoléon voulut passer à deux lieues au-dessus de cette ville; il y avait remarqué, en 1805, une île assez considérable séparée de la rive droite par le grand bras du Danube, et de la rive gauche par un bras de 50 toises : s'il s'emparait de cette île, il pourrait s'y établir, et alors il n'aurait plus, au lieu d'un fleuve de 500 toises, qu'une rivière de 50 à franchir : c'était franchir le Danube par un siége en règle. Le duc de Montebello jeta 500 hommes dans cette île, le 16 mai; l'armée de l'archiduc était encore à une marche en arrière; mais, depuis 1805, on avait construit une jetée entre cette île et la rive gauche, de sorte qu'elle n'en était plus une. Le général Bubna se trouvait à portée avec 6,000 hommes; il marcha sur les 500 hommes et les culbuta : partie furent pris, par-

Lie se rembarquèrent sous la protection de 30 pièces de 12 et d'obusiers. Cette opération manquée, Napoléon se porta à deux lieues au-dessous de Vienne, vis-à-vis l'île de Lobau qui a 1800 toises d'étendue; elle est séparée de la rive droite par le grand bras du Danube, large de 500 toises, et de la rive gauche par un petit bras de 60 toises. Il résolut de s'établir dans cette île. Une fois là, il se trouverait dans un camp retranché sur la rive gauche du Danube, il aurait barre sur l'archiduc, et si ce prince se portait sur Krembs, ou tel autre point pour passer le Danube et couper sa ligne d'opérations, partant de l'île Lobau il tomberait sur ses derrières, et le prendrait en flagrant délit. Le lieutenant-général Bertrand eut ordre de jeter un pont de bateaux et de pontons sur le Danube; le 19 mai, une avant-garde y passa et s'empara de l'île : le pont était terminé dès le matin du 20; l'armée commença à passer; dans l'après midi le Danube grossit de trois pieds, les ancres des bateaux cassèrent, le pont fut rompu; mais en peu d'heures il fut raccommodé, l'armée continua à passer dans l'île. Vers 6 heures, Napoléon fit jeter un pont dans un rentrant sur le petit bras; le général Lasalle s'avança avec 3,000 chevaux sur Essling, battit la plaine dans tous les sens, et eut nouvelle d'une divi-

sion de cavalerie autrichienne avec laquelle il escarmoucha; il s'établit la nuit entre Essling et Gros-Aspern. Napoléon bivouaqua sur la rive gauche, à la tête du petit pont; le 21, à la pointe du jour, il se porta à Essling; un bataillon fut posté dans une espèce de réduit crénelé au village de Enzersdorf, une partie des cuirassiers d'Espagne et Nansouty passèrent; mais, à midi, le Danube était grossi encore de quatre pieds. Le grand pont fut emporté de nouveau; le reste de la cavalerie et les réserves du parc ne purent passer; deux fois pendant ce jour, le comte Bertrand rétablit les ponts, et deux fois ils furent rompus. Au moment de l'évacuation de Vienne, les Autrichiens avaient incendié beaucoup de bateaux qui, soulevés par la crue du fleuve, allaient frapper contre les pontons. A 4 heures après midi, le général Lasalle fit prévenir Napoléon que l'armée de l'archiduc était en marche. Le prince de Neufchâtel monta sur le clocher d'Essling; il fit le croquis des mouvements de l'armée autrichienne: l'archiduc voulut attaquer par sa droite Gros-Aspern; par son centre, Essling; par sa gauche, Enzersdorf; formant ainsi une demi-circonférence autour d'Essling. Napoléon donna l'ordre de se reployer et de rentrer dans le bois en avant du petit pont; mais, dans ce moment, le général

Bertrand envoya dire que le Danube baissait, qu'il avait rétabli le pont, et que les parcs passaient. Il était tard, Napoléon résolut de rester en position; car, si l'ennemi occupait le village d'Essling, il serait bien difficile de le reprendre, et cela coûterait bien du sang. A cinq heures, les tirailleurs s'engagèrent, la fusillade et la canonnade devinrent bientôt vives; les cuirassiers firent plusieurs belles et brillantes charges : l'ennemi fut repoussé dans toutes ses attaques sur Gros-Aspern et Essling, et 25,000 hommes, attaqués par 100,000, conservèrent réunis, pendant trois heures, leur champ de bataille. A la nuit, le placement des feux des bivouacs des deux armées annonça une journée décisive pour le lendemain.

L'armée française, sur les deux rives, était de 20,000 hommes supérieure à celle de l'archiduc. La victoire ne pouvait être douteuse; mais, à minuit, le Danube grossit d'une manière effroyable. Le passage sur le pont fut encore interrompu, il ne put être rétabli qu'à la pointe du jour. La garde et le corps du duc de Reggio commencèrent alors leur passage; il s'opérait à pas accélérés. L'empereur monta à cheval plein d'espoir; les destins de la maison d'Autriche allaient être fixés! Arrivé à Essling, il ordonna au duc de Montebello de percer le

centre de l'armée autrichienne, et à la jeune garde de déboucher d'Essling, pour se jeter au moment décisif sur le flanc gauche de l'ennemi qui s'appuyait à Enzersdorf, petite ville sur la branche du Danube qui forme l'île de Lobau. Le duc de Montebello déploya ses divisions avec cette habileté et ce sang-froid qu'il avait acquis dans cent combats. L'ennemi sentit l'importance de ne pas laisser percer sa ligne de bataille; mais elle était trop étendue; elle avait plus de trois lieues, tous ses efforts furent vains: déjà la jeune garde marchait sur le flanc de sa gauche, lorsqu'il fallut arrêter les troupes victorieuses; les ponts étaient de nouveau rompus, tous les bateaux étaient emportés par la force du courant à une et deux lieues : il ne serait plus possible de les rétablir de plusieurs jours. La moitié des cuirassiers, le corps du prince d'Eckmühll, toutes les réserves d'artillerie se trouvaient encore sur la rive droite. Ce contre-temps était affreux : mais le plan d'opérations était si sage, si profondément calculé, que l'armée ne courait aucun danger, et elle pouvait toujours, au pis aller reprendre sa position dans l'île de Lobau, où elle serait inattaquable; jamais camp retranché ne fut plus fort; il était couvert par un fossé profond de 60 toises de large. Cette fâcheuse nouvelle arriva à 7 heures

«du matin : l'empereur envoya l'ordre au prince «d'Essling et au duc de Montebello de s'arrêter «et de reprendre insensiblement leur position : le premier appuya sa gauche au milieu du village de Gros-Aspern, ce village a plus d'une lieue de long; le second, entre Gros-Aspern et Essling, appuyant sa droite à ce village. Ce mouvement se fit comme au Champ-de-Mars : l'ennemi, désespéré et en retraite, s'arrêta stupéfait, ne comprenant rien à ce mouvement rétrograde des Français; mais il apprit bientôt que leurs ponts étaient emportés; son centre reprit sa première position; il était alors dix heures du matin. Depuis cette heure jusqu'à quatre heures après-midi, c'est-à-dire, pendant six heures, 100,000 Autrichiens et 500 pièces de canon attaquèrent vainement et sans succès 50,000 Français n'ayant que 100 pièces de canon en position, et obligés de ménager leur feu, parce qu'ils manquaient de munitions.

Le succès de la bataille était dans la possession du village d'Essling; l'archiduc fit tout ce qu'il fallait faire, il l'attaqua cinq fois avec des troupes fraîches, le prit deux fois, mais en fut chassé cinq fois. Enfin, à trois heures après-midi, l'empereur ordonna au général Rapp et au courageux comte de Lobau, ses aides-de-camp, de se mettre à la tête de la jeune garde, de dé-

boucher par trois colonnes et de tomber au pas de charge sur les réserves de l'ennemi, qui se préparait à faire une sixième attaque. Elles furent mises en déroute, et la victoire fut décidée; l'archiduc n'avait plus de troupes fraîches, il prit position : le feu cessa à quatre heures précises : dans cette saison on peut se battre jusqu'à dix heures; ainsi, pendant six heures de jour, nous restâmes maîtres du champ de bataille.

La vieille garde où était l'empereur se tint constamment en bataille à une portée de fusil d'Essling, la droite au Danube, la gauche du côté de Gros-Aspern. A six heures du soir, le lieutenant-général Dorsenne, colonel des grenadiers de la vieille garde, fit demander par le colonel Montholon qui se trouvait alors près de lui, à faire une charge, pour décider de la journée et obliger les Autrichiens à la retraite. Non, répondit l'empereur, *il est bon que cela finisse ainsi; sans pont, sans secours, certes, nous avons fait plus que je n'espérais;* restez tranquilles. Il se porta alors dans l'île de Lobau et en fit le tour; il craignait que l'ennemi ne jetât un pont à l'extrémité de l'île et n'y lançât quelques bataillons. Il se porta ensuite au grand pont : hélas! tout avait disparu, pas un bateau n'était en place; le Danube s'était élevé à 28 pieds depuis trois jours. Les parties basses de

l'île étaient inondées; il revint au petit pont, ordonna à l'armée de le repasser à minuit et de se camper dans l'île de Lobau. Le corps du prince d'Essling coucha sur le champ de bataille, et ne passa que le lendemain à sept heures du matin. Telle est la bataille d'Essling : tant que nous étions en possession de l'île de Lobau, nous avions ce qu'il nous fallait pour assurer la possession de Vienne, qui n'eût plus été tenable, si nous eussions perdu cette île. De ce camp retranché, nous étions maîtres de prendre l'offensive, si l'ennemi débouchait sur la rive gauche; car un canal de 60 toises n'est pas un obstacle, surtout dans cette localité. Le général Bertrand fit en 20 jours établir trois ponts sur pilotis, ouvrage qui fut dix fois plus difficile, plus coûteux que celui de César sur le Rhin. Le vice-roi gagna la victoire de Raab sur l'archiduc Jean; l'empereur déboucha de l'île de Lobau, et remporta la mémorable victoire de Wagram en juillet.

L'archiduc a fait à Essling, et depuis cette bataille, tout ce qu'il devait et pouvait faire. Dans cette journée, périrent les généraux, ducs de Montebello et Saint-Hilaire, deux héros, les meilleurs amis de Napoléon; il en versa des larmes. Ceux-là n'eussent pas manqué de constance dans ses malheurs, ils n'eussent pas été infidèles

à la gloire du peuple français. Le duc de Montebello était de Lectoure ; chef de bataillon, il se fit remarquer dans les campagnes de 1796 en Italie; il se couvrit de gloire en Égypte, à Montebello, à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Pultusk, à Friedland, à Tudella, à Sarragosse, à Eckmühll, à Essling, où il trouva une mort glorieuse. Il était sage, prudent, audacieux, devant l'ennemi d'un sang-froid imperturbable. Il avait eu peu d'éducation, la nature avait tout fait pour lui; Napoléon, qui avait vu les progrès de son entendement, en marquait souvent sa surprise. Il était supérieur à tous les généraux de l'armée française sur le champ de bataille, pour manœuvrer 25,000 hommes d'infanterie. Il était encore jeune et se fût perfectionné; peut-être fût-il même devenu habile pour la grande tactique qu'il n'entendait pas encore. Saint-Hilaire était général à Castiglione en 1796; il se faisait remarquer par son caractère chevaleresque; il était aimable et bon camarade, bon frère, bon parent; il était couvert de blessures; il aimait Napoléon depuis le siége de Toulon. On l'appelait le chevalier sans peur et sans reproche, faisant allusion à Bayard.

XI^e NOTE.

GUERRE D'ESPAGNE.

(Page 449 et 450.)

Qu'une armée offensive s'engage témérairement dans l'intérieur d'un grand etat sans s'assurer la possession des pays qu'elle traverse, je la vois perdue comme celle de Charles XII, en Russie, comme celle de Napoléon, à Moscou. La population, à l'appui des places fortes qui lui fournissent des armes, et à l'aide de quelques corps réguliers qui lui donnent de la confiance, se soulève sur ses flancs et sur ses derrières, elle intercepte ses convois, ses munitions, ses recrues; attaque et surprend ses détachements, la prive de vivres, l'affame dans son camp, et la détruit en détail par le fer et la faim. Les Français en ont fait une cruelle expérience dans leur dernière guerre d'Espagne. . . . . .
. . . . . .
il fallait commencer par soumettre les provinces de la rive gauche de l'Ébre, et y former des établissements avant de dépasser ce fleuve.

La guerre d'Espagne était terminée en 1809. En trois mois, Napoléon avait battu et dispersé les quatre armées espagnoles de 160,000 hom-

mes, pris Madrid, Saragosse, et forcé le général Moore de s'embarquer avec perte de la moitié de son armée, de ses munitions, de ses caisses militaires; l'Espagne était alors conquise. Lorsque la guerre de Vienne obligea Napoléon à retourner en France, la guerre d'Espagne se renouvela; le roi Joseph n'était pas dans le cas de la diriger. L'Angleterre fit des efforts inouis, ses armées obtinrent des succès en Portugal. L'Espagne étant environnée de la mer des trois côtés, les flottes anglaises portaient inopinément des forces nouvelles en Catalogne, en Biscaye, en Portugal, dans le royaume de Valence, à Cadix.

On n'a pas fait en Espagne la faute d'aller trop vite, mais bien celle d'aller trop doucement, après le départ de Napoléon; s'il y fût resté encore quelques mois, il eût pris Lisbonne et Cadix, réuni les partis et pacifié le pays: ses armées n'ont jamais manqué de munitions de guerre, d'habillements, de vivres; l'armée du duc de Dalmatie, en Andalousie, celle du duc d'Albufera, dans l'est, et celle du nord étaient très-belles, très-fortes, et ne manquaient de rien. Les Guérillas ne se sont formés que deux ans après, par l'effet des désordres et des abus qui s'étaient introduits dans l'armée, excepté dans le corps d'armée du maréchal Suchet qui occu-

pait le royaume de Valence. L'armée anglo-portugaise est devenue aussi manœuvrière que l'armée française; on a été battu par suite des événements de la guerre, des manœuvres et des fautes de Strategie à Talaveira, à Salamanque, à Vittoria. On a perdu l'Espagne après cinq ans de lutte; on argumente mal à propos du défaut de places fortes; l'armée française les avait prises toutes. Les Espagnols avaient présenté la même résistance aux Romains. Les peuples conquis ne deviennent sujets du vainqueur que par un mélange de politique et de sévérité; et par leur amalgame avec l'armée. Ces choses ont manqué en Espagne. Si, comme le dit l'auteur des Considérations sur l'art de la guerre, on se fût amusé à faire des établissements sur l'Èbre, au lieu de marcher sur la Somosierra, sur Madrid et Benevente, pour chasser les Anglais, après les victoires de Vittoria, d'Espinosa, de Tudella et de Burgos, on aurait eu contre soi 200,000 Anglais, Portugais, Espagnols, en ligne, deux mois après, et l'armée française eût été chassée de vive force au delà des Pyrénées.

Après le rembarquement de l'armée anglaise. le roi d'Espagne ne fit rien; il perdit quatre mois; il eût dû marcher sur Cadix, sur Valence, sur Lisbonne, les moyens politiques eussent alors fait le reste. Personne ne peut nier que, si la

tis sous ses ruines. Sans l'embrasement de Moskou, événement nouveau dans l'histoire, Alexandre eût été contraint à la paix. Le résultat de la bataille de la Moskowa était immense ! Jamais il ne fut plus à propos de risquer une bataille; elle était demandée à grands cris par la cour désolée de voir le ravage et l'incendie de ses provinces; par la noblesse, par l'armée fatiguée, affaiblie, découragée par de perpétuelles retraites.

Il n'est pas vrai que les Russes aient battu volontairement en retraite jusqu'à Moskou, pour attirer l'armée française dans l'intérieur de leur pays. Ils ont abandonné Wilna, parce qu'il leur fut impossible de réunir leurs armées en avant de cette place : ils voulurent se rallier sur le camp retranché qu'ils avaient construit à cheval sur la Dwina : mais Bagration, avec la moitié de l'armée, ne put pas y arriver. La marche du prince d'Eckmühll sur Minsk, Borisow et Mohilow, sépara l'armée de Barclay de Tolly de celle de Bagration; ce qui obligea le premier à se porter sur Witepsk, et de là sur Smolensk, pour se réunir avec Bagration. Sa jonction faite, il marcha avec 180,000 hommes sur Vitepsk pour livrer bataille à l'armée française; mais Napoléon exécuta alors cette belle manœuvre, qui est le pendant de celle qu'il

avait faite sous Landshut, en 1809; il se couvrit par la forêt de Babinoritski, tourna la gauche de l'armée russe, passa le Borysthène et se porta sur Smolensk où il arriva 24 heures avant l'armée russe qui rétrograda en toute hâte; une division de 15,000 Russes, qui se trouvait par hasard à Smolensk, eut le bonheur de défendre cette place un jour, ce qui donna le temps à Barclay de Tolly d'arriver le lendemain.

Si l'armée française eût surpris Smolensk, elle y eût passé le Borysthène, et attaqué par derrière, l'armée russe en désordre et non réunie; ce grand coup fut manqué, mais le général français tira un grand avantage de sa manœuvre; elle donna lieu à la bataille de Smolensk, où Poniatowski et les Polonais se couvrirent de gloire. Rejeté au delà du Borysthène, Barclay de Tolly projeta de donner bataille.

On ne saura jamais bien l'histoire de la campagne de Russie, parce que les Russes n'écrivent pas, ou écrivent sans aucun respect pour la vérité, et que les Français se sont pris d'une belle passion pour déshonorer et discréditer eux-mêmes leur gloire. La guerre de Russie devenait une conséquence nécessaire du système continental, le jour où l'empereur Alexandre violait les conventions de Tilsitt et d'Erfurth;

mais une considération d'une importance bien plus grande y détermina Napoléon. L'empire français, qu'il avait créé par tant de victoires, serait infailliblement démembré à sa mort, et le sceptre de l'Europe passerait dans les mains d'un czar s'il ne rejetait les Russes au delà du Borysthène, et ne relevait le trône de Pologne, barrière naturelle de l'empire. En 1812, l'Autriche, la Prusse, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, marchaient sous les aigles françaises; Napoléon ne devait-il pas croire le moment arrivé de consolider cet immense édifice qu'il avait élevé, mais sur le sommet duquel la Russie pèserait de tout le poids de sa puissance, aussi long-temps qu'elle pourrait, à son gré, porter ses nombreuses armées sur l'Oder. Alexandre était jeune et plein de force, comme son empire; il était à présumer qu'il survivrait à Napoléon. Voilà tout le secret de cette guerre. Aucun sentiment personnel ne s'y est mêlé, comme l'ont prétendu des folliculaires. La campagne de Russie est la plus glorieuse, la plus difficile et la plus honorable pour les Gaulois, dont l'histoire ancienne et moderne fasse mention. Les Russes sont de très braves troupes, toute leur armée était réunie à la bataille de la Moskowa, ils avaient 170,000 hommes, y compris les troupes de Moskou; Kutusow avait une

très belle position et l'avait occupée avec intelligence. Il avait tous les avantages pour lui, supériorité d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, position excellente, un grand nombre de redoutes; il fut vaincu. Intrépides héros, Murat, Ney, Poniatowski, c'est à vous que la gloire en est due! Que de grandes, que de belles actions l'histoire aurait à recueillir! elle dirait comment ces intrépides cuirassiers forcèrent les redoutes, sabrèrent les canonniers sur leurs pièces; elle raconterait le dévouement héroïque de Montbrun, de Caulincourt, qui trouvèrent la mort au milieu de leur gloire; elle dirait ce que nos canonniers découverts en pleine campagne firent contre des batteries plus nombreuses et couvertes par de bons épaulements, et ces intrépides fantassins qui, au moment le plus critique, au lieu d'avoir besoin d'être rassurés par leur général, criaient : *Sois tranquille; tes soldats ont tous juré aujourd'hui de vaincre, et ils vaincront!* Quelques parcelles de tant de gloire parviendront-elles aux siècles à venir? ou le mensonge, la calomnie, le crime, prévaudront-ils ?....

catastrophe. Il a voulu rejeter ses malheurs sur les rigueurs de la saison ; d'abord il était aisé de prévoir qu'il ferait très froid en Russie au mois de janvier (1), ensuite, il eût fait sa retraite en été, qu'elle

---

mettre le feu à toutes les villes situées sur les routes de l'armée, perte immense, indépendamment de celle de Moskou. Ils mirent aussi le feu aux villages, malgré l'opposition des habitants, au moyen des cosaques, qui, fort ennemis des Moskovites, éprouvaient une grande joie de leur faire du mal.

On n'a pas besoin de dire que les généraux de l'armée ne firent aucune remontrance à Napoléon; cette assertion est si absurde, qu'elle ne mérite aucune réfutation sérieuse; ce sont des dires de libelles.

(1) 1° Charles-XII parcourut cinq cents lieues dans le pays ennemi; 2° il perdit sa ligne d'opérations le lendemain de son départ de Smolensk; 3° il resta une année sans recevoir des nouvelles de Stokholm; 4° il n'eut aucune armée de réserve. 1° Napoléon ne fit que cent lieues en pays ennemi; 2° il conserva toujours sa ligne d'opérations; 3° il reçut tous les jours des nouvelles et des convois de la France; 4° il mit en réserve, de la Vistule au camp de Moskou, les trois quarts de son armée; enfin, le premier agissait avec 40,000 hommes, le second avec

n'eût été guère moins désastreuse; il n'eût pas ramené 50,000 hommes

---

400,000; ces deux opérations sont l'opposé l'une de l'autre : autant l'une est conforme aux règles raisonnées, et les moyens proportionnés au but, autant l'autre est mal raisonnée en son but et par une tête peu stratégiste.

La marche de Smolensk à Moskou était fondée sur la pensée que l'ennemi, pour sauver cette capitale, livrerait une bataille; qu'il serait battu, que Moskou serait pris, qu'Alexandre, pour sauver cette capitale ou pour la délivrer, ferait la paix, et que s'il ne la faisait pas, on trouverait dans le matériel immense de cette grande ville, dans les 40,000 mille bourgeois affranchis, fils d'affranchis ou négociants, et fort riches, qui l'habitaient, de quoi former un noyau national pour soulever tous les esclaves de la Russie, et porter un coup funeste à cet empire. L'idée d'incendier une ville de 300,000 ames, presque aussi étendue que Paris, n'était pas considérée comme une chose possible. En effet, il était plus raisonnable de faire la paix, que de se porter à une telle barbarie. L'armée russe livra bataille à trois journées avant d'être à Moskou; elle fut battue : l'armée française entra dans la ville; pendant quarante-huit heures elle fut maîtresse de toutes

ses richesses ; les ressources qu'elle y trouva étaient immenses : les habitants étaient restés, les cinq cents palais de la noblesse étaient meublés, les officiers et les domestiques des maisons étaient à la porte. Les diamants, les toilettes des dames, rien n'avait été évacué. La plus grande partie des riches propriétaires, en quittant la ville, avaient laissé des billets de recommandation pour le général qui occuperait leur maison, et la déclaration que, sous peu de jours, aussitôt que le premier moment de trouble serait passé, ils rentreraient chez eux. Ce fut alors que huit ou neuf cents personnes préposées de la police, chargées de la garde de la ville et des pompes, profitèrent d'un vent violent qui s'éleva, et mirent à la fois le feu à tous les quartiers. Une partie de la ville construite en bois, renfermait une grande quantité de magasins d'eau-de-vie, d'huile et autre matières combustibles. Toutes les pompes avaient été enlevées, la ville en entretenait plusieurs centaines, car le service était organisé avec beaucoup de soin, on n'en trouva qu'une. L'armée lutta quelques jours inutilement contre le feu ; tout fut brûlé. Les habitants qui étaient restés dans la ville se sauvèrent dans les bois ou dans les maisons de campagne ; il ne

resta que la dernière canaille, pour se livrer au pillage. Cette grande et superbe cité devint un cloaque, un séjour de désolation et de crime. On pouvait alors prendre le parti de marcher sur Saint-Pétersbourg : la cour le craignait, et avait fait évacuer, sur Londres, ses archives, ses trésors les plus précieux ; elle avait appelé de la Podolie l'armée de l'amiral Tchitchagow, pour couvrir cette capitale. Considérant qu'il y avait aussi loin de Moskou à Saint-Pétersbourg que de Smolensk à Saint-Pétersbourg, Napoléon préféra aller passer l'hiver à Smolensk, sur les confins de la Lithuanie, sauf, au printemps, à marcher sur Saint-Pétersbourg. Il commença son mouvement sur Smolensk, à attaquer et battre, de nouveau, l'armée de Kutusow à Malojaroslawetz, et de là le continuait sans aucun obstacle, lorsques les glaces, les neiges et le froid tuèrent, dans une nuit, 30,000 chevaux, ce qui obligea d'abandonner les charrois, et fut la cause du désastre de cette marche. Car elle ne doit pas s'appeler une retraite, puisque l'armée était victorieuse, et qu'elle eût pu également marcher sur Saint-Pétersbourg, sur Kalouga, ou sur Toula, que Kutusow eût en vain essayé de couvrir. L'armée eût hiverné à Smo-

de plus (1). Une armée obligée de se retirer l'espace de 300 lieues avant d'atteindre ses réserves, ses dépôts et sa base d'opérations; au milieu d'une nuée d'ennemis qui harcèlent ses flancs, qui interceptent ses communications, sans vivres et sans munitions, se décourage, s'affaiblit,

---

lensk, si le prince Schwartzenberg ne l'eût abandonnée, et n'eût manœuvré sur Varsovie; ce qui permit à l'amiral Tchitchagow de se porter sur la Bérézina, et de menacer les grands magasins et dépôts de Wilna, où se trouvaient des vivres pour l'armée pendant quatre mois, des habillements pour 50,000 hommes, des chevaux et des munitions, et une division de 10,000 hommes pour les garder. Le général Dombrowski, qui occupait le fort de Borisow et le pont de la Bérézina, ne put le défendre. Il n'avait que 9,000 hommes, il fut repoussé. L'amiral Tchitchagow passa la Bérézina pour se porter sur la Dwina, mais ne tenta rien sur Wilna; il fut rencontré par le duc de Reggio, qui le battit et le rejeta sur la Bérézina, après lui avoir pris tous ses bagages. Dans sa frayeur, l'amiral brûla le pont de Borisow.

(1) Si, au lieu d'être en novembre, on eût été au mois d'août, l'armée eût marché sur Saint-Pétersbourg; elle ne se retirait pas sur Smolensk parce qu'elle était battue, mais pour hiverner en Pologne; si on eût été en été, ni l'ar-

et se fond tous les jours davantage, et, à son arrivée, elle est tellement ruinée, que les secours qu'elle reçoit ne peuvent la rétablir. »

« S'il eût établi trois ou quatre places du moment, des têtes de pont, et une armée de réserve, ses ennemis n'eussent pas pu se placer sur ses derrières (1); il n'eût manqué ni de vivres, ni de munitions, et son armée, après une bataille perdue, eût promptement trouvé un refuge, des renforts et une barrière contre la poursuite des alliés. Le public qui se range toujours du côté de la fortune, a blâmé sévèrement ces deux malheureuses campagnes, tandis que les trompettes de la renommée retentissaient encore des louanges de la brillante campagne d'Austerlitz. Mais les connaisseurs qui jugent plutôt d'après les principes que d'après les événements, aperçoivent dans cette fameuse campagne les mêmes fautes qui nous perdirent ensuite. On voit Napoléon y faire la guerre sans base d'opérations, avec plus d'éclat que de solidité. Après avoir enveloppé et détruit l'armée autrichienne, à Ulm, par des mouvements brillants d'activité, d'ordre et d'habileté, la prudence lui con-

---

mée de l'amiral Tchitchagow, ni celle de Kutusow, n'eussent osé approcher de l'armée française de dix journées, sous peine d'être aussitôt détruites.

(1) 1° Les magasins de l'armée n'étaient pas à trois cents lieues; elle ne manqua jamais de munitions, elle ne fut pas harcelée sur ses derrières, et l'ennemi fut partout battu. On a vu les Romains à Trasimène et à Cannes, Annibal à Zama, Scipion à Thapsus, Sextus à Munda, Mélas à Marengo, Mack à Ulm, le duc de Brunswick à Iéna, perdre leurs armées, ne pas pouvoir se rallier, quoiqu'au milieu de leurs places fortes, et près de leurs capitales.

seillait de s'arrêter pour former une base d'opérations en Bavière (1). Il n'écoute point ces conseils timides, il poursuit sa pointe, et la fortune le conduit jusque dans Vienne ; elle fait plus, elle lui livre le pont de cette capitale sur le Danube, qu'il était si aisé aux Autrichiens de brûler. Le général français veut profiter de tout son bonheur ; il passe témérairement sur la rive gauche du fleuve, et court en Moravie au devant des Russes, qu'il bat à Austerlitz, où il conclut la paix. Certainement, si l'on considère sans prévention sa situation, celle des armées ennemies, et l'état de l'Europe à cette époque, il est difficile de ne pas reconnaître que cette pointe en Moravie n'était qu'une audacieuse folie, qui mettait presque toutes les chances contre lui. L'armée autrichienne d'Italie, arrivant à la hâte, n'était plus qu'à quelques marches, et pouvait se diriger sur Vienne, s'emparer de cette capitale, ou du moins de l'île du Prater, et par conséquent du pont sur le Danube (2).

---

(1) Oui, afin de donner le temps au général Kutusow, à l'empereur Alexandre, au général Benigsen, au prince Charles, et à l'armée autrichienne de Vienne de se réunir sur l'Inn, de rendre inutile la victoire éclatante d'Ulm, et de remettre en balance ce qu'elle avait décidé. Ah vraiment ! c'eût été un bon conseil à suivre ; pour résultat, les armées françaises eussent été rejetées sur le Rhin et sur les Alpes, avant le mois de décembre.

(2) L'archiduc Charles, qui avait eu des avantages sur le prince d'Essling, et était arrivé jusqu'à l'Adige, fut obligé de battre en retraite en toute hâte, pour arriver au secours de Vienne, après la victoire d'Ulm. Il laissa une forte gar-

Le Tyrol n'était pas soumis (1), la Prusse et tout le nord de l'Allemagne s'ébranlaient, et un faible corps de 15,000 hommes que nous avions à Francfort était bien insuffisant sans doute pour arrêter 150,000 hommes qui paraissaient devoir se porter vers les sources du Danube afin

---

nison dans Venise et dans Palma-Nova, un corps d'observation dans la Carniole, et il arriva sur les confins de la Hongrie avec 40,000 hommes; le prince d'Essling, avec l'armée d'Italie (35,000 hommes), le suivait à la piste. Le général Saint-Cyr était accouru d'Otrante et bloquait Venise; le duc de Raguse avait marché sur le Simmering avec 20,000 hommes pour se réunir au prince d'Essling. Le duc de Trévise était resté dans Vienne avec 15,000 hommes, et le prince d'Eckmühll était à Presbourg, sur le Danube, avec 30,000 hommes. Si deux de ses divisions accoururent sur le champ de bataille d'Austerlitz, elles n'y vinrent qu'à marches forcées, lorsque la bataille était décidée, et lorsqu'il n'y avait rien à craindre du prince Charles qui était harassé de fatigue, et cherchait un refuge au milieu de la Hongrie.

(1) Le prince de la Moskowa, avec son corps d'armée, avait été dirigé sur le Tyrol; il était plus que suffisant pour le soumettre. Effectivement, il en était maître au moment de la bataille d'Austerlitz.

d'intercepter les communications des Français (1). Les Russes s'avançaient avec 60,000 hommes au secours des Autrichiens échappés au désastre d'Ulm; et enfin la Bohême était en armes. Certes, il est évident qu'il ne fallait que temporiser, éviter les batailles de front, et se porter sur les flancs, pour ruiner les Français. Leur armée enveloppée d'ennemis, sans communications, sans établissements et sans munitions, se serait trouvée dans une situation aussi fâcheuse que celle de Moskou. La victoire d'Austerlitz même ne pouvait pas la tirer d'affaire, si les alliés

---

(1) Le roi de Prusse avait été ébranlé par le séjour de l'empereur Alexandre à Postdam; mais malgré le fameux serment sur le tombeau de Frédéric, ce prince avait donné à la France les plus vives assurances qu'il ne commencerait aucune hostilité, sans qu'au préalable il n'eût fait des propositions; et il ne s'était engagé, avec la Russie, que par un traité éventuel. Mais en supposant que les choses fussent comme le rapporte l'auteur des Considérations, il était évident qu'il fallait profiter de six semaines qu'on avait devant soi, avant que la Prusse pût achever ses armements, pour défaire les armées russe et autrichienne, dégager l'Italie, ou bien repasser le Rhin et les Alpes. Car, certainement, en prenant position sur l'Inn, on ne pouvait pas tenir tête à l'Autriche, à la Russie et à la Prusse, puisque c'était donner le temps à ces puissances de réunir et de combiner leurs forces.

eussent montré de la résolution, de la fermeté et de l'énergie après cette bataille, qu'ils avaient grand tort de livrer. Que pouvaient faire les Français après cette victoire? Rien du tout; ou, s'ils poursuivaient les Russes (1), leur situation devenait encore plus critique, et leur perte plus facile, car leur ligne d'opérations, dont la base reposait sur le Rhin, s'affaiblissait en s'alongeant. Cette campagne, aux yeux critiques de la raison (2), est aussi vicieuse que celle de Moskou; et cependant quelle différence de résultat! tant il est vrai que la fortune est bien puissante dans les affaires du monde! »

Dans la campagne de Russie, les magasins de l'armée n'étaient pas sur la Vistule à cinquante jours de marche de Moskou; ceux de première ligne étaient à Smolensk à dix jours de marche de Moskou; ceux de seconde ligne

---

(1) On n'a pas poursuivi, et on n'avait pas besoin de poursuivre les Russes, l'empereur Alexandre avait pris l'engagement de se retirer avec son armée sans artillerie, par la Hongrie, au-delà du Niémen, et c'est ce qu'il a fait. Après la bataille d'Austerlitz, on se moquait de la Prusse, et même si elle n'eût pas, dès-lors, changé de ton, elle s'en fût repentie; l'empereur d'Autriche, sans armée, sans alliés, sa capitale prise, désirait et devait désirer la paix.

(2) Quelle raison? celle d'Alexandre, d'Annibal, de Gustave Adolphe, de Turenne, d'Eugène, de Frédéric, ou celle des princes de Clermont et de Soubise?

à Minsk et à Wilna à huit marches de Smolensk; ceux de troisième ligne à Kowno, à Grodno et à Bialistok; ceux de quatrième ligne à Elbing, à Marienwerder, à Thorn, à Plock, à Modlin, à Varsovie; ceux de cinquième ligne à Dantzig, à Bamberg, à Posen; ceux de sixième ligne à Stettin, à Custrin, à Glogau. Sur 400,000 hommes qui passèrent le Niémen, 240,000 hommes restèrent en réserve entre ce fleuve et le Borysthène, 160,000 passèrent Smolensk et marchèrent sur Moskou; sur ces 160,000 hommes 40,000 restèrent échelonnés entre Smolensk et Mojaisk. La retraite était donc toute naturelle sur la Pologne. Aucun général n'a représenté à Napoléon la nécessité de s'arrêter sur la Bérézina; tous sentaient que maître de Moskou il terminerait la guerre. Jusqu'à Smolensk, il manœuvrait sur un pays aussi bien disposé que la France même; la population, les autorités étaient pour lui; il pouvait y lever des hommes, des chevaux, des vivres, et Smolensk est une place forte. Dans sa marche sur Moskou, il n'a jamais eu l'ennemi sur ses derrières. Pendant les vingt jours qu'il a séjourné dans cette capitale, pas une estafette, pas un convoi d'artillerie n'a été intercepté, pas une maison de station retranchée (il y en avait à tous les postes) n'a été attaquée; les convois

d'artillerie et d'équipages militaires arrivèrent sans accidents. Si Moskou n'eût pas été incendié, l'empereur Alexandre eût été contraint à la paix. Après l'embrasement de Moskou, si les grands froids n'avaient pas commencé quinze jours plutôt qu'à l'ordinaire, l'armée fût revenue sans perte à Smolensk, où elle n'aurait eu rien à redouter des armées russes battues à la Moskowa, à Malojaroslawetz; elles avaient le plus grand besoin de repos. On savait bien qu'il ferait froid en décembre et janvier; mais on avait lieu de croire par le relevé de la température des vingt années précédentes que le thermomètre ne descendrait pas au-dessous de six degrés de glace pendant novembre; il n'a manqué à l'armée que trois jours pour achever sa retraite en bon ordre: mais dans ces trois jours elle perdit 30,000 chevaux; le froid prématuré opéra également sur les deux armées. Par l'événement on pourrait donc reprocher à Napoléon d'être resté quatre jours de trop à Moskou; mais il y fut déterminé par des raisons politiques; il croyait avoir le temps de retourner en Pologne; les automnes sont très prolongés dans le nord.

L'armée en quittant Moskou emporta vingt jours de vivres: c'était plus qu'il ne lui fallait pour arriver à Smolensk, où elle eût pu en

prendre en abondance pour gagner Minsk ou Wilna. Mais tous les attelages des convois, et la majorité des chevaux de l'artillerie et de la cavalerie périrent ; tous les services de l'armée furent désorganisés ; ce ne fut plus une armée ; il devint impossible de prendre position avant Wilna. Les corps du prince de Schwartzenberg et du général Reynier qui étaient sur la Vistule, au lieu d'appuyer sur Minsk comme ils le devaient, se retirèrent sur Varsovie, abandonnant ainsi l'armée ; s'ils se fussent portés sur Minsk, ils y eussent été joints par la division Dombrowsky, qui, seule ne put défendre Borishow, ce qui permit à l'amiral Tchitchagow de l'occuper. Le projet de l'amiral n'était pas de prendre possession de la Bérézina, mais de se porter sur la Dwina pour couvrir Saint-Pétersbourg. C'est par cette circonstance fortuite que le duc de Reggio le rencontra, le battit, et le rejeta sur la rive droite de la Bérézina. Tchitchagow fut battu de nouveau après le passage de la Bérézina ; les cuirassiers Doumerc lui prirent 1,800 hommes dans une charge.

A deux journées de Wilna, lorsque l'armée n'avait plus de dangers à courir, Napoléon jugea que l'urgence des circonstances exigeait sa présence à Paris ; là seulement il pouvait imposer à la Prusse et à l'Autriche : s'il tardait

à s'y rendre, le passage lui serait peut-être fermé. Il laissa l'armée au roi de Naples et au prince de Neufchâtel. La garde était alors entière, et l'armée comptait plus de 80,000 combattants sans compter le corps du duc de Tarente qui était sur la Dwina. L'armée russe, tout compris, était réduite à 50,000 hommes. Les farines, les biscuits, les vins, les viandes, les légumes secs, les fourrages, étaient en abondance à Wilna. D'après le rapport de la situation des approvisionnements des vivres, présenté à Napoléon, à son passage en cette ville, il y restait alors quatre millions de rations de farine, trois millions six cent mille rations de viande, neuf millions de rations de vin ou eau-de-vie; des magasins considérables d'effets, d'habillements et de munitions avaient également été formés. Si Napoléon fût resté à l'armée ou qu'il en eût laissé le commandement au prince Eugène, elle n'aurait jamais dépassé Wilna : un corps de réserve était à Varsovie, un autre à Kœnigsberg; mais on s'en laissa imposer par quelques cosaques, on évacua en désordre Wilna dans la nuit : c'est de cette époque surtout que datent les grandes pertes de cette campagne; et c'était un des malheurs des circonstances que cette obligation où se trouvait Napoléon dans les grandes crises, d'être

taquer à la pointe du jour, mais Bagration s'était dégagé durant les dix-huit heures d'armistice. Le 2 décembre, il défit à Austerlitz les armées russe et autrichienne réunies, commandées par les empereurs d'Autriche et de Russie; il avait laissé à Vienne le duc de Trévise avec 15,000 hommes. Le duc de Raguse, avec 20,000 hommes, observait sur le Simmering les mouvements du prince Charles. Le prince d'Eckmühll, avec 30,000, était sur la lisière de la Hongrie. Les 15,000 hommes du duc de Trévise, les 20,000 du duc de Raguse, les 30,000 du prince d'Eckmühll, les 40,000 du prince d'Essling, qui était déjà arrivé à Klagenfurth, formaient ainsi une masse de plus de 100,000 hommes opposés aux 35,000 de l'archiduc Charles.

Le mouvement sur Austerlitz, pour combattre l'armée russe et empêcher la jonction avec l'armée d'Italie, est conforme à toutes les règles de l'art; il a réussi, il devait réussir. Le prince de la Moskowa avec le sixième corps était dans le Tyrol; le duc de Castiglione avec le septième corps était en réserve en Souabe. Le maréchal Saint-Cyr était devant Venise; le roi de Bavière avait une réserve à Munich. Quant à la Prusse, nous n'étions pas en guerre avec elle. La convention de Potsdam était éventuelle; il fallait

au préalable que les propositions que le comte Haugwitz était chargé de faire à Napoléon fussent refusées. Il était au quartier-général; et si on eût été battu à Austerlitz, elles eussent été acceptées; l'effet de cette bataille perdue aurait sur-le-champ excité la jalousie de la cour de Berlin contre l'Autriche et la Russie. D'ailleurs, il fallait encore six semaines, pour que l'armée prussienne fût mobile.

Si l'empereur de Russie eût évacué Olmütz, pour s'enfoncer en Hongrie et se joindre, sans livrer bataille, à l'archiduc Charles, l'armée qui a combattu à Austerlitz eût alors été renforcée par deux divisions du prince d'Eckmühll, qui n'ont pas combattu à Austerlitz, et par les corps des ducs de Raguse, de Trévise, du prince d'Essling; tout l'avantage eût été de son côté; elle se fût trouvée supérieure en nombre aux armées alliées réunies.

L'armée avait dans cette campagne trois lignes d'opérations : l'une sur l'Italie par le Simmering et Klagenfurth; l'autre également sur l'Italie par le Simmering, Graetz, Palma-Nova; la troisième sur le Rhin, par Saint-Polten, Ens, Braunaw, Munich, Augsbourg. Ens était fortifié et contenait de grands magasins de bouche et de munitions de guerre. Braunaw, tête de pont sur l'Inn, était une place forte en état de soute-

nir quinze jours de tranchée ; le général Lauriston y commandait : il y réunissait des magasins, des hôpitaux, des munitions. Passau, place forte sur l'Inn, à son embouchure dans le Danube, contenait de grands magasins ; le général Moulin commandait à Augsbourg : il avait fortifié et mis à l'abri d'un coup de main cette place de dépôts et de magasins sur la rive gauche du Lech.

Pendant les compagnes d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Moskou, pas une estafette ne fut interceptée, pas un convoi de malades ne fut pris ; on n'a pas été un seul jour au quartier-général sans nouvelles de Paris. On se fait de fausses idées de la Moravie et de la Russie, les vivres s'y trouvent en abondance.

XIV^e NOTE.

CAMPAGNE DE 1813.

(Page 385.)

« C'est pour avoir violé ce principe, que Napoléon perdit, en 1813, la trop fameuse bataille de Leipsick qui changea le destin de l'Europe. Qu'il me soit permis de prendre les événements de plus haut, et d'indiquer les mouvements d'armée qui précédèrent cette terrible catastrophe. J'aurai en même temps l'occasion de rapporter la bataille de Dresde, qui semblait promettre aux armées françaises un avenir plus heureux. »

Nous avons parlé en détail de cette campagne dans des notes sur l'ouvrage d'un officier saxon; nous nous bornerons donc ici à rectifier quelques erreurs notoires.

Sur les 250,000 hommes dont était composée l'armée de Napoléon dans cette campagne, 50,000 étaient Saxons, Westphaliens, Bavarois, Wurtembergeois, Badois, Hessois ou troupes du du-

ché de Berg, fort mal disposés et qui firent plus de mal que de bien. Les 200,000 autres étaient de jeunes troupes, surtout la cavalerie, hormis la garde, les Polonais, 2 ou 3 régiments de cavalerie légère, 4 ou 5 de grosse cavalerie. Ce défaut de cavalerie légère empêcha de connaître les mouvements de l'ennemi.

Nous avions un pont sur l'Elbe à Dresde, un à Meissen, un à Torgau, un à Wittemberg, un à Magdebourg, un à Hambourg. Les mouvements sur Dresde étaient prévus; on fit tout pour y attirer l'ennemi. Napoléon avait fait élever des ouvrages, ouvrir des routes et jeter des ponts sur l'Elbe devant Kœnigstein, pour faciliter la communication entre cette place et Stolpen.

Les victoires de Lützen et de Würtzen, les 2 et 21 mai, avaient rétabli la réputation des armes françaises; le roi de Saxe avait été ramené triomphant dans sa capitale; l'ennemi était chassé de Hambourg; un des corps de la grande armée était aux portes de Berlin, et le quartier de Napoléon était à Breslau : les armées russe et prussienne découragées n'avaient plus d'autre parti que de repasser la Vistule, quand l'Autriche, intervenant dans les affaires, conseilla à la France de signer une suspension d'armes. Napoléon retourna à Dresde; l'empereur d'Au-

triche quitta Vienne et se rendit en Bohème; celui de Russie et le roi de Prusse s'établirent à Schweidnitz. Les pourparlers commencèrent; le prince de Metternich proposa le congrès de Prague; il fut accepté : ce n'était qu'un simulacre; la cour de Vienne avait déjà pris des engagements avec la Russie et la Prusse; elle allait se déclarer au mois de mai, quand les succès inattendus de l'armée française l'obligèrent à marcher avec plus de prudence. Quelques efforts qu'elle eût faits, son armée était encore peu nombreuse, mal organisée, et peu en état d'entrer en campagne. Le prince de Metternich demanda les provinces illyriennes, et une frontière sur le royaume d'Italie; le grand-duché de Varsovie, la renonciation de Napoléon au protectorat de la confédération du Rhin, à la médiation de la confédération suisse, et à la possession de la 32^{e} division militaire et des départements de la Hollande. Ces conditions excessives étaient évidemment mises en avant, dans l'opinion qu'elles seraient rejetées. Cependant le duc de Vicence se rendit au congrès de Prague, et les négociations commencèrent : tous les moyens employés pour amener les puissances à se désister de quelque partie de leurs prétentions, avaient procuré quelques modifications insignifiantes : Napoléon se décida à des conces-

sions importantes, et à les faire porter à l'empereur d'Autriche par le comte de Bubna qui résidait à Dresde. L'abandon des provinces illyriennes, limitées du royaume d'Italie par l'Isonzo, celui du grand-duché de Varsovie, des titres de protecteur de la confédération du Rhin et de médiateur de la confédération suisse, étaient consentis. Quant à la Hollande et aux villes anséatiques, Napoléon s'engageait à ne retenir ces possessions que jusqu'à la paix, et comme moyens de compensation, pour obtenir de l'Angleterre la restitution des colonies françaises.

Lorsque le comte de Bubna arriva à Prague, le terme fixé pour la durée de l'armistice était expiré depuis quelques heures; sur ce motif, l'Autriche déclara son adhésion à la coalition, et la guerre recommença.

La victoire éclatante remportée à Dresde par l'armée française, le 27 août, sur l'armée commandée par les trois souverains, fut suivie des désastres des corps d'armée du maréchal Macdonald en Lusace, et du général Vandamme en Bohême. Cependant la supériorité restait encore du côté de l'armée française, qui s'appuyait aux forteresses de Torgau, Wittemberg et Magdebourg.

Le Danemarck venait de conclure à Dresde,

avec la France, un traité d'alliance offensive et défensive; et son contingent augmentait à Hambourg l'armée du prince d'Eckmühll. En octobre, Napoléon quitta Dresde pour se porter sur Magdebourg, par la rive gauche de l'Elbe, afin de tromper l'ennemi. Son projet était de repasser l'Elbe à Wittemberg, et de marcher sur Berlin. Plusieurs corps étaient déjà arrivés à Wittemberg, et les ponts de l'ennemi à Dessau avaient été détruits, lorsqu'une lettre du roi de Wurtemberg, justifiant les inquiétudes déjà conçues sur la fidélité de la cour de Munich, annonça que le roi de Bavière avait subitement changé de parti; et que, sans déclaration de guerre ou avertissement préalable, et en conséquence du traité de Reid, les deux armées autrichienne et bavaroise, cantonnées sur les bords de l'Inn, s'étaient réunies en un seul camp; que ces 80,000 hommes, sous les ordres du général de Wrède, marchaient sur le Rhin; que le Wurtemberg, contraint par la force de cette armée, était obligé d'y joindre son contingent, et qu'il fallait s'attendre que bientôt 100,000 hommes cerneraient Mayence.

A cette nouvelle inattendue, Napoléon crut devoir changer le plan de campagne qu'il avait médité depuis deux mois, pour lequel on avait

disposé les forteresses et les magasins : ce plan était de jeter les alliés entre l'Elbe et la Saale, et manœuvrant sous la protection des places et magasins de Torgau, Wittemberg, Magdebourg et Hambourg, d'établir la guerre entre l'Elbe et l'Oder (l'armée française possédait sur l'Oder les places de Glogau, Custrin, Stettin), et selon les circonstances, de débloquer les places de la Vistule, Dantzig, Thorn et Modlin. Il y avait à espérer un tel succès de ce vaste plan, que la coalition en eût été désorganisée, et tous les princes de l'Allemagne confirmés dans leur fidélité et dans l'alliance de la France. Si, comme on avait dû le penser, la Bavière eût tardé quinze jours à changer de parti, on était assuré qu'elle n'en eût pas changé.

Les armées se rencontrèrent sur le champ de bataille de Leipsick. Le 16 octobre, l'armée française fut victorieuse; le 18, elle l'aurait été encore, malgré l'échec éprouvé le 16 par le duc de Raguse, sans la défection de l'armée saxonne qui, occupant une des positions les plus importantes de la ligne, passa à l'ennemi avec une batterie de 60 bouches à feu, qu'elle tourna contre la ligne française. Une trahison aussi inouie devait entraîner la ruine de l'armée, et donner aux alliés tous les honneurs de la journée. Napoléon accourut en toute hâte avec la

moitié de sa garde, repoussa, chassa de leurs positions les Saxons et les Suédois. La journée du 18 se termina ; l'ennemi fit un mouvement rétrograde sur toute la ligne, et prit ses bivouacs en arrière du champ de bataille, qui resta aux Français.

A la bataille de Leipsick, la jeune garde fut engagée sous le duc de Reggio et le duc de Trévise. La moyenne garde, commandée par le général Curial, attaqua et mit en déroute le corps autrichien du général Meerfeld, qui fut fait prisonnier. La cavalerie de la garde, ayant à sa tête le général Nansouty, se porta à la droite, repoussa la cavalerie autrichienne et fit grand nombre de prisonniers. L'artillerie de la garde, dirigée par le comte Drouot, fut engagée toute la journée. De toute la garde, la vieille garde, infanterie, resta seule constamment en bataille, dans une position fulminante où sa présence était nécessaire, mais où elle ne fut jamais dans le cas de se former en carré.

Dans la nuit, l'armée française commença son mouvement pour se placer derrière l'Elster et se trouver en communication directe avec Erfurth, d'où elle attendait les convois de munitions dont elle avait besoin. Elle avait tiré plus de 150,000 coups de canon dans les journées du 16 et du 18. La trahison de plusieurs corps al-

lemands, troupes de la confédération du Rhin, entraînés par l'exemple donné la veille par les Saxons, l'accident du pont de Leipsick, qu'un sergent fit sauter avant d'en avoir reçu l'ordre de son chef, firent que l'armée, quoique victorieuse, éprouva, par ces funestes événements, les pertes résultant ordinairement des journées les plus désastreuses. Elle repassa la Saale au pont de Weissenfeld; elle devait s'y rallier, y attendre et recevoir des munitions d'Erfurth, qui en était abondamment approvisionné, lorsque l'on reçut des nouvelles précises de l'armée austro-bavaroise; elle avait fait des marches forcées, elle était arrivée sur le Mein; il fallait donc aller à elle.

Le 30 octobre, l'armée française la rencontra rangée en bataille en avant de Hanau, interceptant le chemin de Francfort; quoique forte et occupant de belles positions, elle fut culbutée, mise en déroute complète, chassée de Hanau; l'armée française continua son mouvement de retraite derrière le Rhin, qu'elle repassa le 2 novembre.

Des pourparlers eurent lieu à Francfort entre le baron de Saint-Aignan, le prince de Metternich, le comte de Nesselrode, et lord Aberdeen. Les alliés posaient comme bases premières de la paix, que Napoléon renoncerait au protec-

torat de la confédération du Rhin, à la Pologne et aux départements de l'Elbe; que la France resterait entière dans ses limites naturelles des Alpes et du Rhin, et qu'on discuterait une frontière en Italie qui séparât la France des états de la maison d'Autriche.

Napoléon adhéra à ces bases : le duc de Vicence partit pour Francfort; mais le congrès de Francfort était une ruse mise en avant comme le congrès de Prague, dans l'espoir que la France refuserait. On voulait avoir un nouveau texte de manifeste pour travailler l'esprit public, car au moment même où ces propositions conciliatrices étaient faites, les alliés violaient la neutralité des Cantons, entraient en Suisse, refusaient de recevoir à Francfort le plénipotentiaire français, et indiquaient Chatillon-sur-Seine pour le lieu de la réunion du congrès; bientôt ils firent pressentir comme base de la négociation l'abandon de toute l'Italie, de la Hollande, de la Belgique, des départements du Rhin et de la Savoie; ce qui replaçait la France dans les limites qu'elle avait avant 1792 : et par un projet de traité préliminaire, remis le 15 février, ils exigèrent qu'on leur livrât immédiatement les places d'Huningue, de Béfort et de Besançon. De telles prétentions n'étaient assurément pas de nature à être admises sans discus-

sions. Les négociations duraient encore lorsque les alliés déclarèrent que le congrès était dissous.

XV^e NOTE.

(Page 339.)

On sait comment Napoléon parvint de l'île d'Elbe jusqu'à Paris. Il était à peine maître de cette capitale, lorsqu'il vit se déclarer contre lui toute l'Europe et les deux tiers de la France; il n'avait pour lui qu'une armée de 160,000 hommes et le prestige d'un nom brillant de l'éclat de plus de trente victoires. Déjà plusieurs armées royales se pressent dans l'intérieur, et 800,000 étrangers le menacent sur tous les points à l'extérieur. Attendra-t-il de se voir attaqué par la réunion de tous ses ennemis, en se bornant à une guerre défensive? ou bien prendra-t-il l'initiative des opérations, afin de troubler leur concert et de porter des coups importants avant qu'ils soient tous en ligne? Il se décide pour le dernier parti : il rassemble ses troupes, et le 15 juin, il se met en marche sur trois colonnes en partant de Philippeville, Beaumont et Maubeuge, pour aller passer la Sambre le même jour à Châtelet, Charleroi et Marchienne, à la tête de 100,000 combattants. Le reste de ses forces était occupé dans l'intérieur ou sur les autres frontières. L'armée anglaise était cantonnée de Bruxelles à Nivelle; l'armée prussienne, aux environs de Fleurus et de Namur. Le projet du général français était d'aller se placer brusquement au milieu des cantonnements de ces deux armées, d'empêcher leur réunion et de tomber successivement sur les troupes éparses avec toute sa cavalerie, qu'il avait formée à cet effet en un seul corps de 20,000 chevaux. Tout le succès de cette opération était dans la rapidité de ses mouvements ; il devait porter le même jour toute son armée jusqu'à Fleurus, par une marche forcée de 8 ou 10 lieues, et pousser son avant-garde jusqu'à Sombref, sur la route de

Namur à Bruxelles ; mais, au lieu de se hâter d'arriver au milieu de ses ennemis, il s'arrêta à Charleroi, soit qu'il fût retardé par le mauvais temps, soit par d'autres motifs.

« Le lendemain, nous nous mettons en mouvement sur trois colonnes ; la colonne de gauche, forte de 35,000 hommes, prend la route de Charleroi à Bruxelles, et rencontre une partie de l'armée anglaise en marche pour se joindre aux Prussiens, aux Quatre-Bras, nœud de jonction des deux routes de Charleroi et de Namur à Bruxelles. On se bat de part et d'autre avec des succès variés : mais enfin nous obtenons le point capital, celui d'arrêter la marche des Anglais sur la route de Namur. Nos deux autres colonnes marchent, l'une sur la route de Fleurus, et l'autre à demi-lieue à droite. Cependant les Prussiens s'étaient rassemblés avec beaucoup de célérité ; et lorsque nous arrivons à Fleurus, à onze heures du matin, nous trouvons leur armée en position, la gauche à Sombref sur la route de Namur à Bruxelles, la droite à Saint-Amand, ayant son front couvert par le ruisseau escarpé de Ligny ; nous arrivons sur leur flanc droit. La raison nous conseillait d'attaquer cette ville : par là, nous évitions en partie les défilés du ruisseau ; nous nous rapprochions de notre corps de gauche, qui se battait aux Quatre-Bras, de manière que les deux armées pussent se donner mutuellement du secours, et enfin nous rejetions les Prussiens loin des Anglais, en les forçant de se retirer sur Namur. Mais le général français agit différemment ; il attaqua de front : et après plusieurs combats sanglants, il força enfin le défilé de Ligny avec sa réserve, et il déboucha sur le centre de l'armée prussienne, dont la retraite favorisée par la nuit, se fait naturellement vers les Anglais, du côté de Bruxelles, puisque nous les chassions dans ce sens. Nous couchons sur ce champ de bataille après cette victoire sanglante et peu décisive, qui nous coûta 15,000 hommes y compris nos pertes au combat des Quatre-Bras.

Le 17, nous marchons sur deux colonnes ; la colonne principale, après avoir rallié les troupes qui s'étaient battues la veille aux Quatre-Bras, suit la route de Bruxelles, et trouve à l'entrée de la nuit l'armée anglaise en position au village de Mont-Saint-Jean. Notre colonne de droite, forte de 30,000 hommes, chargée de suivre les mouvements des Prussiens, incertaine de leur direction, s'arrête à Gembloux, non loin du champ de bataille de la veille.

« Le 18 matin, nous reconnaissons l'armée anglaise dans la même position que la veille, rangée sur deux lignes, avec une réserve centrale; sa gauche un peu en arrière allant s'appuyer à la forêt de Soignes; son centre fortifié par le village de Mont-Saint-Jean, au nœud des routes de Charleroi et de Nivelle à Bruxelles, et sa droite couverte par un ravin. Non loin de Braine-la-Leud, le terrain s'étendait en glacis assez uniformes sur son front. Le général anglais, sur le champ de bataille étudié d'avance, avait profité de toutes ses hauteurs, pour y placer avantageusement son artillerie, et de tous les mouvements du terrain pour dérober son infanterie à nos coups. Son armée nous parut forte de 80,000 hommes, à en juger d'après l'étendue de son champ de bataille. Nous employons toute la matinée, jusqu'à midi, à développer notre armée et à nous préparer au combat. Nous avions 55,000 combattants, non compris notre colonne de droite de 30,000 hommes, qui, dès le matin, était partie de Gembloux pour suivre la marche des Prussiens sur la route de Wavre. Cette colonne, séparée du reste de l'armée par la rivière fangeuse de la Dyle, resta près de Wavre, à plus de trois lieues du champ de bataille, éloignement fatal au succès de la journée! Le combat s'engage à midi au Mont-Saint-Jean, et nous sommes privés de ce corps de 30,000 hommes, que le général français semble avoir oublié loin de lui, par un aveuglement ou une présomption sans exemple, et cette colonne reste stupidement sur la rive droite de la Dyle, au lieu d'accourir vers le bruit du canon, pour prendre part à la bataille; au lieu du moins de marcher vivement sur les traces des Prussiens, qui passent la Dyle à Wavre, et viennent renforcer l'armée anglaise. Si cette colonne latérale, suivant nos principes, se fût rapprochée à une lieue de la colonne principale, en passant la Dyle dès le matin, pour se placer entre la grande route et la rivière, on eût pu l'employer, suivant les circonstances, ou à contenir l'armée prussienne, ou à frapper un coup décisif sur la gauche des Anglais, et la victoire se décidait pour l'armée française, du moins les probabilités portent à le croire. Ce qui perdit le général français, ce fut d'être privé d'une partie de son armée, en la portant à trois lieues du point capital par une fausse marche. Quant à la bataille elle-même, la plus grande faute que lui reprochent les connaisseurs, c'est l'engagement prématuré de sa cavalerie, que j'ai déjà eu lieu de faire remarquer.

(Page 230.)

« Mais, si nous voulions la faire charger dès le commencement de la bataille sur l'infanterie intacte et aguerrie, elle serait infailliblement ramenée sur le reste de l'armée où elle communiquerait son désordre. Je sais qu'on pourrait opposer à ces raisonnements l'exemple récent de deux généraux illustres qui engagèrent leur cavalerie presque dès le début de la bataille de Waterloo. Voici comment la droite des Français, composée de quatre divisions d'infanterie, chacune formée en colonne serrée par division, s'armerait pour attaquer la gauche et le centre de la ligne anglaise, lorsque le général anglais lança sur les colonnes en marche une brigade de cavalerie de sa gauche : cette charge eut du succès contre toute probabilité. Une de nos colonnes, effrayée au seul aspect de cette cavalerie, s'enfuit et se dispersa en abandonnant une batterie de 30 pièces d'artillerie qu'elle était chargée de soutenir : mais la cavalerie anglaise, en se retirant après sa charge, fut prise en flanc et à dos par les autres divisions d'infanterie et par quelques escadrons français; elle souffrit beaucoup, et ces deux régiments furent presque détruits. «

(Page 233.)

« ..... Cependant, comme son caractère inflexible ne savait jamais céder à propos à l'empire des circonstances, il aima mieux faire détruire assez inutilement sa cavalerie sous le feu des Anglais, que de la faire plier. Cette charge déplacée se fit sans doute à son insu : mais pourquoi se tenait-il hors de portée de bien voir? Pourquoi ne surveillait-il pas son champ de bataille pour donner et faire exécuter ses ordres? Tout général en chef n'est-il pas responsable des fautes qui se commettent sur un champ de bataille qui n'a qu'une demi-lieue d'étendue? et le sien n'était guère plus grand. »

Quoi! les deux tiers de la France étaient contre Napoléon! Plusieurs armées royales manœuvraient dans l'intérieur! Comment donc, débarqué seul sur la côte de Provence, s'est-il

rassis en 20 jours sur son trône? Comment donc la France entière l'a-t-elle proclamé pour la troisième fois depuis quinze ans son souverain, au champ de mai? Comment donc, 500,000 Français ont-ils à sa voix accouru sous ses enseignes? Comment donc tant de généraux de toutes les armées, tant d'officiers éclairés lui ont-ils prêté serment, quand, peu de jours avant, ils avaient reçu la croix de Saint-Louis des mains de Louis XVIII? Comment donc son nom seul fait-il encore aujourd'hui trembler sur leurs trônes tous les rois du monde conjurés contre lui.....

.....

Napoléon n'a jamais réuni 20,000 hommes de cavalerie pour les jeter entre l'armée prusso-saxonne et l'armée anglo-hollandaise, dans un pays coupé, couvert de mamelons; ce qu'il a fait, il l'avait projeté. Le 15 au soir, son armée ne resta pas à Charleroi; les corps du général Vandamme et du maréchal Grouchy bivouaquèrent dans les bois à un quart de lieue de Fleurus. Le prince de la Moskowa, après s'être battu toute la journée, coucha à Frasne, ayant des vedettes sur les Quatre-Bras. Il était impossible d'occuper Sombref, puisque déjà, indépendamment du corps du général Ziethen, le 2e corps prussien, celui du général Thielman, y

étaient arrivés de Namur. L'armée fit dix lieues dans cette première journée, par des chemins de traverse dans un pays coupé. L'intention de Napoléon était que son avant-garde occupât Fleurus en cachant ses troupes derrière les bois près de cette ville; il se fût bien gardé de laisser voir son armée et surtout d'occuper Sombref. Cela seul eût fait manquer toutes ses manœuvres ; car alors le maréchal Blucher eût été obligé de donner Wavre pour point de rassemblement à ses troupes : la bataille de Ligny n'eût pas eu lieu, l'armée prussienne n'eût pas été obligée de livrer bataille, sans être rassemblée, et sans être soutenue par l'armée anglaise. La victoire de Ligny a été tellement décisive qu'elle a affaibli l'armée prussienne de 60,000 hommes; elle avait décidé la question. Par où fallait-il attaquer les Prussiens? En débordant leur droite par Saint-Amand, ou bien en débordant leur gauche par Sombref; ou enfin en perçant leur centre, en s'emparant des hauteurs de Bry et rejetant toute leur aile du côté de Charleroi, et en arrivant avant la droite sur le chemin des Quatre-Bras? Il n'était pas question dans cette bataille de séparer les Anglais des Prussiens; on savait que les Anglais ne pouvaient être en mesure que le lendemain ; mais il était question d'empêcher la partie du 3e corps de Blucher

qui n'était pas encore réunie à 11 heures du matin et qui venait par Namur, et le 4e corps qui arrivait à Ligny par Gembloux, de joindre sur le champ de bataille. En coupant la ligne ennemie à Ligny, toute la droite de l'ennemi à Saint-Amand fut tournée et compromise, tandis que, maître de Saint-Amand, on n'eût rien eu. *Il faut dont conclure de ceci que la raison de Napoléon n'est pas la raison de l'aristarque, et il voudra bien nous permettre de croire de préférence au coup-d'œil militaire du premier.*

S'il était vrai que le général anglais eût étudié son champ de bataille de Mont-Saint-Jean, il n'aurait pas donné preuve de talent dans cette occasion. Ce champ de bataille était mauvais, son armée était perdue sans l'arrivée des 60,000 hommes de Blucher.

Le duc de Wellington était surpris dans ses cantonnements; l'armée française manœuvrait depuis trois jours à portée de ses avant-postes; elle avait commencé les hostilités, repoussé l'armée prussienne, qu'il ignorait encore à son quartier-général que Napoléon eût quitté Paris. Tous les cantonnements de son armée étaient en pleine sécurité, occupant une étendue de plus de vingt lieues. Son infanterie, sa cavalerie et son artillerie étaient cantonnées séparément. Son infanterie seule fut engagée aux

Quatre-Bras une partie de la journée ; elle y perdit énormément, parce qu'elle fut obligée de résister en colonnes serrées ou formées en carrés aux charges répétées de nos intrépides cuirassiers, soutenus par cinquante bouches à feu; c'était une grande faute. Les trois armes ne peuvent pas se passer l'une de l'autre, elles doivent être cantonnées et placées de manière à pouvoir toujours s'assister. Le duc de Wellington commit une autre faute : il donna pour point de réunion à son armée les Quatre-Bras, déjà au pouvoir des Français ; il l'exposait ainsi à être défaite partiellement. Son point de rassemblement devait être Waterloo; il aurait eu alors quarante-huit heures pour réunir son armée, infanterie, cavalerie, artillerie, et lorsque les Français se seraient présentés devant lui, ils eussent trouvé toutes ses forces réunies et en position. Mais le parti de livrer bataille était-il conforme aux intérêts de l'Angleterre et de ses alliés? Non : le plan de guerre des alliés aurait dû consister à agir en masse et à ne s'engager dans aucune affaire partielle. Rien n'était plus contraire à leur intérêt, que de commettre le succès de l'invasion de la France dans une bataille. Si l'armée anglaise eût été battue à Waterloo, à quoi eussent servi ces armées nombreuses de Russes, d'Autrichiens,

d'Allemands, d'Espagnols, qui arrivaient à marches forcées sur le Rhin, les Alpes, et les Pyrénées?

Après la bataille de Ligny, le duc de Wellington aurait dû rassembler son armée derrière la forêt de Soignes, appeler à lui le maréchal Blucher, défendre les approches de la forêt par des arrière-gardes, se couvrir par des abattis et des ouvrages de campagne, appeler à lui toutes les garnisons de la Belgique, notamment les quatorze régiments qui venaient de débarquer à Ostende. Napoléon aurait-il, avec une armée de 100,000 hommes, osé traverser la forêt de Soignes, pour attaquer au débouché les deux armées anglaise et prussienne, fortes de plus 200,000 hommes et en position? Certes, c'eût été manœuvrer comme son ennemi devait le souhaiter, et c'était certainement ce qui pouvait arriver de plus heureux dans l'intérêt des alliés. Si, au contraire, il eût pris lui-même position, manœuvrant pour attirer l'armée anglo-prussienne, son inaction lui devenait fatale. 300,000 Russes, Autrichiens, Bavarois, arriveraient dans ce temps sur le Rhin, et il serait obligé de revenir à tire-d'aile au secours de sa capitale. C'est alors seulement que le duc de Wellington et le maréchal Blucher devaient marcher à lui. Ils ne couraient plus aucune chance,

ils agissaient conformément aux vrais principes de la guerre, et au plan général de la coalition.

L'armée française ne perdit pas la matinée du 18 à se préparer à la bataille; elle y était prête dès la pointe du jour; mais il fallait attendre que les terres fussent assez étanchées pour que l'artillerie et la cavalerie pussent manœuvrer. Il avait plu par torrent toute la nuit. Le détachement de 35,000 hommes du maréchal Grouchy sur Wavre était conforme aux vrais principes de la guerre; car s'il se fût rapproché à une lieue de l'armée en passant la Dyle, il n'eût pas marché à la suite de l'armée prussienne, qui venait d'être jointe depuis sa défaite de Ligny par les 30,000 hommes du général Bulow, et qui, si elle n'eût pas été suivie, pouvait, après cette jonction, se reporter de Gembloux aux Quatre-Bras, sur les derrières de l'armée française. Ce n'était pas trop que de destiner 35,000 hommes à poursuivre et empêcher de se rallier une armée qui, la veille, avait été de 120,000 hommes et qui était encore de 70,000 dont 30,000 de troupes fraîches. Si le maréchal Grouchy eût exécuté ses ordres, qu'il fût arrivé devant Wavre le 17 au soir, la bataille de Mont-St.-Jean eût été gagnée par Napoléon le 18 avant trois heures après-midi; si même le 18, il fût arrivé devant Wavre à huit

heures du matin, la victoire était encore à nous; l'armée anglaise eût été détruite, repoussée en désordre sur Bruxelles; elle ne pouvait pas soutenir le choc de 68,000 Français pendant quatre heures; elle ne le pouvait pas davantage, après que l'attaque du général Bulow sur notre droite fut épuisée: alors encore la victoire était à nous.

Les charges de cavalerie sont bonnes également au commencement, au milieu ou à la fin d'une bataille; elles doivent être exécutées toutes les fois qu'elles peuvent se faire sur les flancs de l'infanterie, surtout lorsque celle-ci est engagée de front. Le général anglais fit très-bien de faire exécuter une charge sur le flanc de l'infanterie française, puisque les escadrons de cuirassiers qui la devaient soutenir étaient encore en arrière. Le général Milhaud fit encore mieux de faire charger cette cavalerie anglaise par ses cuirassiers, et de la détruire. Toutes les batailles d'Annibal furent gagnées par sa cavalerie; s'il eût attendu pour la faire donner la fin de ses batailles, il n'aurait jamais pu l'employer qu'à couvrir sa retraite. C'est avoir les notions les plus fausses de la guerre, et n'avoir aucune idée de la puissance des charges combinées de l'infanterie et de la cavalerie, soit pour l'attaque, soit pour la défense.

La charge de la cavalerie à quatre heures du soir le 18 a été faite un peu trop tôt; mais une fois faite, il la fallait soutenir; aussi Napoléon, qu'elle contrariait extrêmement, donna cependant l'ordre au général Kellermann, qui était en arrière sur la gauche, de se porter au grand trot pour la soutenir. Le corps de Bulow menaçait dans ce moment le flanc et les derrières de l'armée. Il était important de ne point faire de mouvement rétrograde, et se maintenir dans la position, quoique prématurée, qu'avait prise la cavalerie; cependant l'intention de Napoléon n'était point que la cavalerie de la garde se portât sur le plateau: c'était sa réserve. Lorsqu'il s'aperçut qu'elle suivait le mouvement des cuirassiers Kellermann, derrière lesquels elle se trouvait en seconde ligne, il lui envoya l'ordre de s'arrêter: mais il était trop tard quand l'ordre arriva: déjà elle était engagée, et Napoléon se trouva ainsi, dès cinq heures du soir, privé de sa réserve de cavalerie, de cette réserve qui, bien employée, lui avait donné tant de fois la victoire. Cependant ces 12,000 hommes de cavalerie d'élite firent des miracles; ils enfoncèrent toutes les lignes anglaises, cavalerie et infanterie, prirent soixante bouches à feu, et plusieurs drapeaux. L'ennemi crut la bataille perdue, la terreur gagna Bruxelles.

Ces braves cavaliers n'étant point soutenus, durent s'arrêter et se borner à conserver le champ de bataille qu'ils venaient de conquérir avec tant d'intrépidité. L'attaque du général Bulow occupait le sixième corps et la majeure partie de la garde (infanterie). Napoléon attendait impatiemment qu'il pût en disposer pour décider la victoire, en la portant sur le plateau. Il sentit alors doublement la privation de la division d'infanterie de sa garde qu'il avait dû détacher dans la Vendée, sous les ordres de l'intrépide général Brayer. Quatre bataillons seulement se trouvaient disponibles, et cependant il était important que les douze bataillons de la garde pussent s'engager à la fois. L'apparition inattendue, sur l'extrême droite, des premières colonnes de Blucher, ébranla la cavalerie, et obligea Napoléon à envoyer sur le plateau le général Friant, à la tête des quatre bataillons disponibles; les quatre bataillons suivirent à dix minutes de distance. La garde renversa tout ce qu'elle rencontra. Le soleil était couché. L'ennemi paraissait former son arrière-garde pour appuyer sa retraite. La victoire nous échappa. La quatrième division du premier corps qui occupait La Haye abandonna ce village aux Prussiens après une faible résistance. Notre ligne fut rompue. La cavalerie prussienne inonda le

champ de bataille. Le désordre devint épouvantable. La nuit l'augmentait et s'opposait à tout. S'il eût fait jour, et que les troupes eussent pu voir Napoléon, elles se fussent ralliées. La garde fit sa retraite en bon ordre. Napoléon, avec son état-major, resta long-temps au milieu de ses carrés. Ces vieux grenadiers, ces vieux chasseurs, modèles de l'armée dans tant de campagnes, se couvrirent d'une gloire nouvelle sur les champs de Waterloo. Le général Friant fut blessé, Michel, Duhesme, Poret de Morvan, trouvèrent une mort glorieuse. Jamais l'armée française ne s'est mieux battue que dans cette journée : elle a fait des prodiges de valeur. Sans l'arrivée, à la nuit, du premier et du deuxième corps prussien, la victoire était à nous, et cent vingt mille anglo-prussiens étaient battus par soixante mille Français.

L'histoire nous prouve que tous les libelles tombent promptement dans le mépris. Que les libellistes parcourent ces fatras qui existent à la bibliothèque nationale contre Henri IV et Louis XIV, ils seront humiliés de leur impuissance : ils n'ont laissé aucune trace.

XV^e NOTE.

LÉGION D'HONNEUR.

(Page 417.)

« Bientôt Napoléon éleva son trône impérial sur les ruines de cette république informe. Cet homme impérieux s'applaudit sans doute beaucoup d'être parvenu en peu d'années à courber la nation française sous un joug de fer; il ne s'apercevait pas qu'il travaillait contre ses propres intérêts. Dès lors la France ne lui fournit plus que des soldats sans passions et sans énergie, qui remplacèrent mal les soldats passionnés de la révolution, moissonnés par des guerres continuelles. Le nombre suppléa mal à la qualité; et ses armées dégénérées ne purent plus opérer les mêmes prodiges. Les Français séparèrent par degrés leurs intérêts de ceux du despote qu'ils commençaient à haïr. Fatigués de leur asservissement, et de se voir le jouet de l'ambition insatiable d'un seul homme, ils ne marchèrent plus dans le sens du gouvernement qu'ils n'aimaient plus. Telle fut la source de ses disgraces : son despotisme prépara sa chute et l'abaissement de la France. »

(Page 421.)

« ..... Ce fut le défaut de l'ordre de la légion d'honneur en France ; on voulut en faire une récompense civile comme une récompense mili-

taire, et dès lors cette décoration qui n'aurait dû être que le prix du sang des braves, accordée à des chanteurs, à des histrions, perdit une partie de son lustre aux yeux des troupes..... »

Rien ne prouve mieux ces assertions que les batailles d'Ulm, d'Austerlitz, de Jéna, de Pultusk, d'Eylau, de Friedland, de Tann, d'Abensberg, d'Eckmühll, d'Essling, de Wagram, de Raab, de la Moskowa, etc.

Annibal fut Suffète à Carthage ; Scipion après ses triomphes accepta à Rome des places de la magistrature civile ; Épaminondas fut aussi magistrat du peuple.

Aucun comédien n'a été décoré de la légion-d'honneur. Assimile-t-on à des chanteurs Grétry, Paësiello, Méhul, Lesueur, nos plus illustres compositeurs ? Faudra-t-il donc étendre la proscription à David, à Gros, à Vernet, à Renaud, à Robert-Lefebvre, nos plus illustres peintres ? Et même à Lagrange, à Laplace, à Berthollet, à Monge, à Vauquelin, à Chaptal, à Guyton de Morveau, à Jouy, à Baour-Lormian, à Fontanes, à Sismondi, à Ginguené ? Le soldat français aurait des sentiments bien indignes de lui, si une décoration portée par de tels hommes perdait pour cela quelque prix à ses yeux. Si la légion-d'honneur n'était pas la récompense des services civils, comme des services militaires, elle cesserait d'être la légion-d'honneur.

Car ce serait une étrange prétention de la part des militaires que celle d'avancer qu'eux seuls aient de l'honneur. Les soldats ne sachant ni lire, ni écrire, étaient fiers, pour prix d'avoir versé leur sang pour la patrie, de porter la même décoration que les grands talents de l'ordre civil, et par contre, ceux-ci attachaient d'autant plus de prix à cette récompense de leurs travaux, qu'elle était la décoration des braves. Mais Crescentini? Il est vrai que dans un moment d'enthousiasme, au sortir d'entendre les belles scènes de Roméo et Juliette, Napoléon lui donna la croix de la couronne de fer. Mais Crescentini était bien né; il appartenait à la bonne bourgeoisie de Bologne, de cette ville si chère à son cœur. Il crut plaire aux Italiens, il se trompa; le ridicule s'en mêla; si cela eût été approuvé par l'opinon, il eût donné la légion-d'honneur à Talma, à St-Prix, à Fleury, à Grandménil, à Laïs, à Gardel, à Elleviou; il ne le fit pas, par égard pour la faiblesse et les préjugés de son siècle; il eut tort. La légion-d'honneur était la propriété de tout ce qui honorait, illustrait son pays, était à la tête de son état, et contribuait à sa prospérité et à sa gloire. Ce qui a mécontenté quelques officiers, c'est que la décoration de la légion-d'honneur était la même pour l'officier et pour le soldat. Mais si jamais elle cesse

d'être la récompense de la dernière classe de la milice, et que par un esprit d'aristocratie on institue une médaille pour récompenser le soldat, comme si jamais on en prive l'ordre civil, ce ne sera plus la légion-d'honneur.

XVI^e NOTE.

COMPARAISON

DE LA MARCHE DE NAPOLÉON EN 1800,

AVEC CELLE D'ANNIBAL EN 218 AVANT J.-C.

(Page 272.)

« L'analogie de l'expédition des Français avec celle des Carthaginois est frappante. Le consul romain, Publius Scipion, après le passage du Rhône par Annibal, s'était retiré derrière les montagnes de la Ligurie, presque dans la même position où se trouva l'armée autrichienne; le général carthaginois, au lieu de chercher à forcer le passage des Alpes de front, forme le projet admirable de franchir cette formidable barrière de revers sur un point imprévu; il remonte le Rhône, d'abord jusqu'à Lyon, ensuite jusque près de Seyssel : là, il quitte le fleuve, prend à droite au travers des montagnes, il escalade la chaîne des Alpes par le sentier du petit St-Bernard, il débouche ensuite, comme firent les Français, dans la vallée d'Aoste. Les dangers qu'il courut de la part des montagnards, qui le surprirent dans plusieurs défilés; les peines qu'il se donna pour faire passer ses éléphants, et pour se frayer une nouvelle route à la place de l'ancienne qui s'était ébranlée, peuvent être mises en parallèle avec tout ce qu'il en coûta aux Français de fatigues

et de sang pour traîner leurs canons et forcer le fort du Bar; Scipion quitta brusquement les montagnes de la Ligurie, au bruit du passage d'Annibal, comme fit M. de Mélas; mais plus heureux que le général autrichien, il avait déjà passé le Pô à Plaisance et s'était porté sur le Tésin, lorsqu'il rencontra l'armée carthaginoise. Les Autrichiens, au contraire, n'étaient encore arrivés qu'à la hauteur d'Alexandrie, lorsque les deux armées modernes se joignirent à Marengo. La bataille que le général autrichien perdit dans cette situation fut et devait être décisive, tandis que le combat que le consul romain perdit sur le Tésin, l'obligea seulement à repasser le Pô, sans lui faire perdre sa communication avec Rome, d'où il attendait ses renforts. Un coup-d'œil sur la carte suffit pour faire connaître cette différence de situations, et pour montrer en même temps que Napoléon, tout en coupant la ligne d'opérations de son adversaire, conservait cependant la sienne, et la possibilité de faire sa retraite en cas de malheur, par la vallée d'Aoste sur les Alpes, et de là sur Genève. »

Ces deux opérations n'ont rien de commun; les comparer, c'est n'avoir conçu ni l'une ni l'autre. 1° Scipion ne prit pas position derrière les Alpes maritimes, après le passage du Rhône par les Carthaginois; il envoya ses troupes en Espagne, et de sa personne il joignit à Plaisance l'armée du prêteur Manlius. 2° Annibal n'a jamais formé le projet de franchir les Alpes de revers, sur un point imprévu par son ennemi; il a marché droit devant lui, a traversé les Alpes cotiennes et est descendu sur Turin; il n'a passé ni à Lyon, ni à Seyssel, ni à Saint-Bernard, ni dans la vallée d'Aoste, il ne l'a pas fait, parce que le texte de Polybe et de Tite-Live est positif, et parce qu'il n'a pas dû le faire; 3° Scipion

combattant sur les rives du Tésin et de la Trebbia, avait Rome sur ses derrières; Mélas, en combattant sur les champs de Marengo, avait la France sur ses derrières; ces deux opérations n'ont rien de commun; elles sont donc l'opposé l'une de l'autre. Mais comme depuis des siècles les commentateurs déraisonnent sur l'expédition d'Annibal, entrons dans quelques détails.

(Texte, page 576.)

« Annibal arrivé à environ quatre journées de l'embouchure du Rhône, à peu près à la hauteur de Montelimart (1), rassemble aussitôt des bateaux et des radeaux pour passer ce fleuve. Les Gaulois furent aisément dissipés par un corps de troupes qu'il avait envoyé à une marche au dessus pour surprendre le passage, et toute son armée traverse heureusement. Il détache aussitôt un parti de 500 chevaux numides pour avoir des nouvelles de l'armée romaine, qui, de son côté, avait envoyé 300 chevaux en reconnaissance. Les deux partis se rencontrent et se chargent : la mêlée fut sanglante et favorable aux Romains. Tel fut le premier engagement entre les deux peuples. Annibal suivit alors son plan de campagne digne de son génie. Au lieu de marcher sur l'armée romaine, qui lui eût aisément échappé après lui avoir fait perdre plusieurs jours, en s'embarquant sur sa flotte (2), ou bien en se ren-

---

(1) Ce n'est point à Montelimart, car Montelimart est à quarante-deux lieues de l'embouchure du Rhône, c'est-à-dire à sept marches.

(2) Scipion campa sous sa flotte, à l'embouchure du Rhône, à vingt-quatre lieues du camp des Carthaginois. Il y était hors de toute atteinte,

fermant dans Marseille, ville forte et opulente dévouée aux Romains; au lieu de s'engager dans les défilés des Alpes maritimes ou coticunes, où l'armée romaine serait toujours arrivée avant lui, pour lui en disputer le passage, sans doute avec succès, puisque le nombre est inutile dans ces gorges resserrées dont les rochers âpres et difficiles sont inexpugnables; il résolut de remonter le Rhône et d'aller prendre les Alpes de revers par le pays des Allobroges, en évitant de les attaquer de front. Ce plan admirable lui donnait la facilité de transporter son armée tout-à-coup dans le bassin fertile du Pô, au milieu des Gaulois cisalpins, ses alliés naturels, sans avoir presque d'autre ennemi à combattre que les rigueurs du froid, et l'âpreté des lieux. Il fallait tromper l'armée romaine par une marche imprévue, afin de lui dérober le passage des Alpes (1). Ainsi le général carthaginois ne s'amuse point à poursuivre les Romains; il prend une route opposée, remonte le Rhône, et arrive en quatre jours jusqu'au confluent de la Saône (2). Publius instruit du départ des Carthaginois, en homme d'esprit qui connaissait la puissance de l'opinion sur les troupes, feint de les poursuivre et s'avance jusqu'à leur ancien camp, où il arrive trois jours après leur départ. Il retourne ensuite au plus vite à ses vaisseaux, et embarque son armée (3)..... »

---

et Annibal n'a pas dû se détourner de son principal objet pour courir après lui.

(1) Dérober? à qui? l'armée de Scipion était en Espagne, celle de Manlius était à Plaisance sur le Pô.

(2) Lyon est à soixante lieues d'Orange, c'est-à-dire, à dix jours de marche. Annibal n'a pas été à Lyon.

(3) Quel esprit y a-t-il à perdre dix jours, en se laissant gagner du temps par son ennemi. Sci-

(Page 579.)

« Annibal continue à remonter le fleuve pendant plusieurs jours; ensuite il quitte le Rhône, et prend à droite dans les montagnes, pour gravir cette chaine des Alpes, que, depuis le fameux passage, les anciens nommèrent les Alpes pennines, du nom qu'ils donnaient aux Carthaginois (Pœni), et qui s'appelle maintenant le petit St-Bernard..... Ce fut donc un trait de génie de la part de ce grand homme de diriger sa marche d'une manière si extraordinaire et imprévue, que les Romains ne pussent connaître son projet de passage, que lorsqu'il ne serait plus temps de s'y opposer (1)..... »

---

pion fit une chose toute simple; il espéra défendre le passage du Rhône; mais comme il arriva trop tard, il retourna à sa flotte.

(1) Les Alpes cotiennes s'étendent depuis le col d'Argentière jusqu'au mont Cénis. Comment Scipion pouvait-il y arriver avant Annibal qui, partant d'Orange, avait trois marches d'avance sur lui. Annibal ne tarda pas, d'ailleurs, à être instruit, qu'après être arrivés jusqu'à la Durance, les Romains avaient rétrogradé vers leur flotte. Ils ne pouvaient donc lui donner aucune inquiétude! Cela détruit l'échafaudage du petit Saint-Bernard. Mais c'est pour la première fois, sous Auguste, l'an 21 avant Jésus-Christ, que les Romains sont entrés dans la vallée d'Aoste, et fondèrent cette ville.

(Page 581.)

« Enfin l'infanterie descendit la dernière, et toute l'armée déboucha dans la vallée d'Aoste, et de là dans la plaine, où elle trouva des vivres en abondance.... Cependant Publius Scipion débarqué, comme nous l'avons dit plus haut, sur les côtes de la Ligurie, avec une partie de son armée, attendait Annibal par les Alpes maritimes ou cotiennes pour lui en disputer le passage. Quelle dut être sa surprise, lorsqu'il apprit la nouvelle extraordinaire que les Carthaginois débouchaient par le nord. Il accourt aussitôt avec les troupes qu'il avait amenées, se joint à l'armée prétoriale destinée à contenir les Gaulois qu'il trouve à Plaisance, passe le Pô sur le pont de cette colonie romaine, jette un pont de radeaux sur le Tésin, et y fait passer son armée, tandis qu'Annibal, après avoir quitté la vallée d'Aoste, s'avance de son côté vers le fleuve (1).

L'an 218 avant J.-C., Annibal après avoir traversé les Pyrénées, séjourna à Collioure; il traversa le bas Languedoc non loin de la mer, et passa le Rhône au-dessus de l'embouchure de la Durance, et au-dessous de l'embouchure de l'Ardèche. Il passa au-dessus de l'embouchure de la Durance, parce qu'il ne voulait point se diriger sur le Var; il passa au-dessous de l'embouchure de l'Ardèche, parce que là commence cette chaîne de montagnes qui domine presque à pic la rive droite du Rhône jusqu'à Lyon, tandis que la vallée sur la rive gau-

(1) Polybe et Tite-Live disent qu'Annibal arriva sur Turin, et non sur Ivrée.

che est large de plusieurs lieues; elle s'étend jusqu'au pied des Alpes. De l'embouchure du Rhône jusqu'au confluent de l'Ardèche il y a vingt-huit lieues; il est probable qu'Annibal a passé quatre lieues plus bas à la hauteur d'Orange, à vingt-quatre lieues ou quatre journées de marche de la mer; il s'est dirigé d'Orange en droite ligne sur Turin. Le quatrième jour de marche, il s'est trouvé au confluent de deux rivières, celui de l'Isère dans le Rhône au-dessus de Valence, ou celui de la Drac dans l'Isère à Grenoble. Ces deux points satisfont également au texte de Polybe et de Tite-Live; la chaussée d'Espagne en Italie qui traverse le Rhône au pont Saint-Esprit, les Alpes au mont Genèvre, et que Napoléon a fait construire, est la communication la plus courte entre les deux péninsules, elle passe à Grenoble.

Le consul Scipion avait eu pour département l'Espagne, son collègue Sempronius la Sicile; le sénat, bien loin de s'attendre à l'irruption d'Annibal, avait adopté le projet de porter à la fois la guerre en Afrique et en Espagne. Les Romains ne communiquaient alors avec l'Espagne que par la mer. La Ligurie, les Alpes et la Gaule leur étaient inconnues et habitées par des peuples leurs ennemis. Scipion embarqua son armée à Pise le port de l'Arno; après cinq

jours de navigation, il mouilla à Marseille; il y apprit, à son grand étonnement, que déjà Annibal avait passé les Pyrénées, et arrivait sur le Rhône; il se porta à l'embouchure de ce fleuve, y débarqua, pour céder aux instances des habitants du Rhône qui l'appelaient à leur secours. Il se flatta avec quelque fondement que, quelque forte que fût l'armée carthaginoise, il pouvait défendre le passage d'une rivière aussi considérable que le Rhône; il se mit en marche, arriva en trois jours au camp des Carthaginois, mais ils n'y étaient plus depuis trois jours. Ils étaient en opérations remontant le fleuve; il lui restait le parti, ou de les suivre, il n'eût point tardé à atteindre leur arrière-garde, mais il s'en garda bien; Annibal se fût retourné et l'eût battu: ou de remonter la vallée de la Durance, se porter sur le col d'Argentière, s'y faire joindre par l'armée du préteur Manlius qui était à Plaisance, attendre Annibal et l'attaquer avec ses deux armées réunies au moment où il descendrait dans la plaine. Ce projet eût sauvé Rome, mais il n'était pas praticable; les Alpes étaient habitées par une race de barbares de toute antiquité aussi ennemis du peuple romain que les Gaulois de Milan et de Bologne; ceux-ci eussent coupé les communications de l'armée de Scipion, si elle se fût portée der-

rière les Alpes cotiennes. Il ne lui restait donc qu'un troisième parti à prendre, celui de rejoindre sa flotte à l'embouchure du Rhône et d'y embarquer son armée. Cela fait, devait-il rétrograder sur Nice, y débarquer, gagner le col de Tende, descendre dans la vallée de la Stura, se porter ainsi au débouché des Alpes cotiennes? Il fût arrivé trop tard, puisqu'il n'y eût pu arriver au plus tôt que le vingt-sixième jour de son départ d'Orange, et qu'Annibal était à Turin dès le vingt-deuxième jour; mais, d'ailleurs, ce plan n'était pas plus exécutable que celui de marcher par terre d'Orange sur le col d'Argentière en remontant la Durance; car les hauteurs des Alpes maritimes, le col de Tende, étaient également habitées par des peuples ennemis de Rome. Les Romains entrèrent pour la première fois dans les Gaules cinquante-cinq ans après Annibal; ils ne franchirent les Alpes que cent quatre ans après lui: ce fut l'an 163 avant J.-C., que le consul Apinius passa le Var pour réprimer les peuples liguriens qui inquiétaient les colonies marseillaises, de Nice et d'Antibes. Les Romains entrèrent alors en Gaule sans traverser les Alpes: l'an 125 avant J.-C., le consul Flaccus, appelé par les Marseillais, passa une seconde fois le Var; l'an 124, le consul Sextus fonda la

ville d'Aix, premier établissement des Romains en Gaule : jusque alors ils n'avaient pas encore passé la chaîne des Alpes. Ce fut l'an 122, que le consul Domitius passa les Alpes cotiennes, entra dans le pays des Allobroges ; il était appelé par les peuples d'Autun qui dès-lors avaient formé des liaisons avec Rome. Les Dauphinois et les Auvergnats occupaient un camp près d'Avignon, Domitius les battit ; il avait avec lui des éléphants qui effrayèrent beaucoup les Gaulois. Enfin, ce fut l'an 118 avant J.-C. que Marcus fonda Narbonne.

Désespérant de pouvoir mettre obstacle au passage des Alpes, Scipion mit toute sa confiance pour couvrir Rome, dans les barrières de la Sésia, du Tésin et du Pô. Il se rendit de sa personne en Italie, et envoya son armée sous les ordres de son frère, en Catalogne, couper les communications d'Annibal avec l'Espagne. Arrivé à Pise, il se fit joindre par toutes les forces disponibles de la république, et opéra sa jonction à Plaisance avec le préteur Manlius ; là, il était merveilleusement placé pour arrêter les Carthaginois ; s'ils marchaient par la rive droite du Pô, il pourrait prendre la position de la Stradella, où la grande supériorité de l'armée africaine ne leur eût été d'aucune utilité, ou bien les attendre sur les rives de la Trebbia ;

s'ils manœuvraient par la rive gauche du Pô, il pourrait les arrêter à la Sésia ou au Tésin, rivières larges et profondes; et enfin, il se trouvait encore à temps de défendre le passage du Pô : il n'avait donc rien de mieux à faire que ce qu'il fit.

Cependant Annibal, arrivé au confluent du Rhône et de l'Isère, ou à Grenoble, mit fin à un différend qui existait entre deux frères qui s'y disputaient la magistrature suprême. Il marcha pendant six jours, et arriva dans la première supposition près de Montmélian où il passa l'Isère (distance de 36 lieues); il continua sa marche dans des pays difficiles, et en neuf jours, parcourut les quarante lieues qui séparent Montmélian du pied du mont Cénis, du côté de Suze. Ou bien s'il partit de Grenoble, il employa les six jours à faire les 28 lieues de cette ville à St-Jean de Maurienne; d'où il en aurait mis neuf pour faire les trente lieues de St-Jean de Maurienne à Suze. Vingt-deux jours après avoir quitté son camp du Rhône, il entra en Italie, se porta sur Turin, qui refusa de lui ouvrir ses portes; il la prit et la saccagea; de là il marcha sur Milan, capitale des Cisalpins dits Insubriens, qui étaient ses alliés; il traversa la Doria Baltea et la Sésia sans trouver d'ennemis.

Aussitôt que Scipion fut instruit qu'Annibal marchait sur la rive gauche du Pô, il passa le Tésin, pour prendre position sur la Sésia : mais il n'arriva pas à temps, fut battu, et ne put défendre le Pô, que les Carthaginois passèrent au-dessus de l'embouchure du Tésin. Les progrès d'Annibal portèrent l'alarme à Rome, le consul Sempronius accourut de Sicile sur la Trebbia, se joignit à l'armée de Scipion, et livra bataille aux Carthaginois. Il fut battu.

La marche d'Annibal depuis Collioure jusqu'à Turin a été toute simple, elle a été celle d'un voyageur : il a pris la route la plus courte; il n'a été gêné en rien par les Romains, et l'armée de Scipion qui était en chemin pour l'Espagne n'est entrée pour rien dans ses calculs. Avant de partir de Carthagène, il était assuré de la coopération des Gaulois cisalpins qui avaient de l'influence sur les habitants des Alpes; les historiens disent même que les Gaulois de Bologne et de Milan lui envoyèrent des députés pour hâter sa marche, et qu'il les reçut à son camp sur le Rhône. Quant à la difficulté du passage des Alpes, elle a été exagérée; il n'y en avait aucune; les éléphants seuls ont pu lui donner de l'embarras. Dès l'an 600 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire depuis 400 ans avant Annibal, les Gaulois étaient dans l'usage de passer

les Alpes et d'inonder l'Italie. Les Milanais, les Mantouans, les Véroniens, les Bolonais, étaient des colonies gauloises.

XVIII^e NOTE. — CONCLUSIONS.

TEXTE DES CONCLUSIONS DES CONSIDÉRATIONS SUR L'ART DE LA GUERRE.

« Des observations et des raisonnements répandus dans les différents chapitres de cet ouvrage, on peut tirer les conclusions suivantes qui en sont comme les corollaires.

1. « Les enrôlements volontaires étaient ordinairement insuffisants, tant pour la quantité que pour la qualité des recrues, on se voit obligé d'avoir recours à des moyens forcés, pour lever un nombre de troupes en rapport avec celui des principales puissances de l'Europe.

2. « Un de ces moyens les plus favorables à l'entretien d'une bonne armée nationale, et qui blesse le moins les intérêts de la société, c'est de désigner annuellement, par la voie du sort, sur tous les jeunes célibataires, les recrues jugées nécessaires.

Notes de Napoléon.

2. En n'admettant aucun privilége, ni aucune exemption.

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

3. « Les nouvelles levées seront formées et réunies en bataillons ou cohortes : la force de ces petits corps sera déterminée par la quantité des troupes en bataille, qu'un commandant peut faire agir et mouvoir à sa voix avec ensemble et précision; on peut la fixer de cette manière à six ou huit cents hommes.

4. « La multiplicité de ces cohortes, qu'on peut regarder comme les éléments de l'armée, et le terrain qu'ils occupent sur le champ de bataille, ne permettent pas au général en chef de les disposer, de les faire combattre et de les ranger toutes lui-même; ce qui l'oblige d'en faire plusieurs divisions dont il confie le commandement à ses lieutenants.

5. « La force de ces divisions que j'appelle légions est déterminée par la quantité des cohortes qu'un officier-général peut aisément embrasser, et suivre de l'œil sur un champ de bataille : je la fixe à dix cohortes.

6. « Les besoins de la guerre réclament deux espèces d'infanterie : l'une pour soutenir par son union le choc de l'ennemi, et rompre ses efforts; l'autre pour le reconnaître, le harceler

Suite des notes de Napoléon.

3. Un bataillon doit avoir en ligne soixante toises de front, ce qui exige 800 hommes présents sous les armes, compris 80 hommes pour serre-files, les tambours, la musique, les sapeurs, l'état-major, les charretiers; en y ajoutant 160 hommes pour la différence de l'effectif au présent, on a un complet de 960 hommes pour la force du bataillon.

4. Il faut un colonel-brigadier pour trois ou pour quatre bataillons pour un effectif de 2,820 ou de 2,780 hommes présents sous les armes 2,400 ou 3,200.

5. Une division se compose de trois brigades de neuf ou douze bataillons de 8,640 ou de 11,100 hommes; ce qui fait 7,200 ou 9,600 hommes présents sous les armes.

6. Il n'y a et ne peut y avoir qu'une seule espèce d'infanterie, parce que le fusil est la meilleure machine de guerre qui ait été inventée par les hommes.

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

en tirailleurs, et le poursuivre dans des pays fourrés. La proportion de la première à la seconde sera de 3 à 1.

7. « Les besoins de la guerre réclament deux espèces de cavalerie, l'une pour achever de rompre et d'écraser sous le poids de ses masses, des troupes harassées et en désordre par un long combat; l'autre pour fouiller le pays, éclairer les colonnes, avoir des nouvelles de l'ennemi, lui tendre des embûches, surprendre ses convois, et poursuivre les fuyards en plaine. Elles seront à peu près entre elles dans la même proportion, et seront environ un sixième de l'armée.

8. « Pour remplir des rôles si difficiles, les troupes de ligne doivent marcher et combattre avec ordre et ensemble, et les troupes légères marcher et combattre dispersées et isolément; d'où il suit que leur éducation et leurs exercices ne doivent pas plus se ressembler que leurs services.

9. « La légion renfermera dans son sein de l'infanterie de ligne, de l'infanterie légère, et de la cavalerie légère, afin que le corps réunisse la légèreté et la vélocité avec la solidité.

Suite des notes de Napoléon.

7. Ils en réclament quatre : les éclaireurs, la cavalerie légère, les dragons, les cuirassiers. La cavalerie doit être dans une armée en Flandre, ou en Allemagne, le quart de l'infanterie; sur les Pyrénées, sur les Alpes, un vingtième; en Italie, en Espagne, un sixième.

8. L'ordre et la tactique sont nécessaires à l'infanterie, à la cavalerie, à l'artillerie, aux éclaireurs, aux chasseurs, aux dragons, aux cuirassiers. La cavalerie a plus besoin d'ordre, de tactique, que l'infanterie même; elle doit de plus savoir combattre à pied, être exercée à l'école du peloton et du bataillon.

9. Si vous attachez une poignée d'éclaireurs à chaque division d'infanterie, il faut que leur nombre ne dépasse pas un vingt-cinquième de l'infanterie, et qu'ils soient montés sur des che-

Suite des notes de Napoléon.

vaux de quatre pieds cinq à six pouces dont la cavalerie ne se sert pas.

10. La cavalerie de ligne doit être à l'avant-garde, à l'arrière-garde, aux ailes, et en réserve, pour appuyer la cavalerie légère. Elle doit être employée au commencement, au milieu, à la fin d'une bataille, selon les circonstances.

11. Il faut avoir autant d'artillerie que son ennemi, calculer sur quatre pièces par 1,000 hommes d'infanterie et de cavalerie. Plus l'infanterie est bonne, et plus il faut la ménager et l'appuyer par de bonnes batteries.

12. La plus grande partie de l'artillerie doit être avec les divisions d'infanterie et de cavalerie, la plus petite partie en réserve. Une pièce doit avoir avec elle 300 coups à tirer, non compris le coffret; c'est la consommation de deux batailles.

13. Il est des cas où une armée doit marcher sur une seule colonne, et il en est où elle doit marcher sur plusieurs. Une armée ne chemine pas ordinairement dans un défilé de douze pieds de largeur, les chaussées ont quatre ou six toises, et permettent de marcher sur deux rangs de voitures et sur quinze à vingt hommes de

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

14. « Chaque colonne de route, suivant un chemin différent, doit avoir son avant-garde et ses flanqueurs pour l'éclairer. Cette avant-garde sera uniquement composée de troupes légères, afin de ne pas engager de combat sérieux avant l'arrivée de l'armée.

15. « La longueur d'une colonne de route est fixée par le temps qu'elle peut se promettre pour se déployer en bataille, avant d'être attaquée, dès qu'elle a des nouvelles de la marche de l'ennemi par son avant-garde. Cette longueur ne peut guère s'étendre par cette raison au-delà de deux ou trois lieues; ce qui comprendra environ trente mille hommes avec l'artillerie et les bagages, sur une grande route. Ainsi la force d'une colonne de route peut s'étendre ordinairement à trente mille hommes.

Suite des notes de Napoléon.

front. Presque toujours on peut cheminer sur la droite et la gauche des chaussées. On a vu des armées de 120,000 hommes, marchant sur une seule colonne, prendre leur ordre de bataille en six heures de temps.

14. Le plus souvent, il doit y avoir une avant-garde, où doit se trouver le général en chef, pour de là diriger les mouvements de son armée. Il faut à l'avant-garde de la cavalerie légère, de la grosse cavalerie, des corps d'infanterie d'élite, et une quantité suffisante d'artillerie, afin de pouvoir manœuvrer, contenir l'ennemi, donner le temps à l'armée d'arriver, aux bagages, aux parcs de filer.

15. Ces calculs sont erronés.

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

16. « D'où l'on voit qu'une colonne de route doit se former de plusieurs légions : je la forme ici de quatre légions, de soixante bouches à feu et de 3,000 chevaux de ligne, et j'en fais un corps d'armée sous les ordres d'un général en chef, qui doit renfermer dans son sein tout ce qui lui est nécessaire pour les combats, puisqu'il voyage et qu'il campe isolément.

17. « Les différents corps d'armée sont dirigés par un généralissime, qui fait concourir leurs efforts vers un même but, et qui les fait marcher de manière à se prêter un mutuel secours; ils ne doivent pas s'éloigner de plus de deux lieues les uns des autres, si l'ennemi est réuni.

Suite des notes de Napoléon.

16. 1° Il ne faut qu'un général en chef par armée, un lieutenant-général par corps d'armée ou aile, un maréchal de camp par division, un colonel-brigadier par brigade.

2° Il est bon que les corps d'armée ne soient pas égaux entre eux, qu'il y en ait de quatre divisions, de trois divisions, de deux. Il faut au moins cinq corps d'armée d'infanterie dans une grande armée.

3° Lorsque l'infanterie de l'armée n'est que de 60,000 hommes, il vaut mieux n'avoir que des divisions et des lieutenants-généraux pour commander les ailes et les détachements.

17. Le titre de généralissime emporte l'idée du commandement général de toutes les troupes d'un état.

Les distances que les corps d'armée doivent mettre entre eux dans les marches, dépendent des localités, des circonstances et du but qu'on se propose; ou le terrain est praticable partout, et alors pourquoi marcher sur un front de dix à douze lieues, ou il n'est praticable que sur un certain nombre de chaussées ou de chemins vicinaux, et alors on reçoit la loi des localités.

A quoi bon une maxime qui ne peut jamais

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

18. « Lorsque l'ennemi se sépare en plusieurs corps trop éloignés pour se soutenir, le talent d'un généralissime est de réunir tout à coup ses colonnes par des marches forcées, contre un de ces corps, afin de l'écraser sous le poids de forces supérieures.

19. « L'infanterie doit se former en bataille sur trois rangs, contre l'infanterie et contre la cavalerie.

20. « Les meilleurs feux, surtout contre la cavalerie, sont les feux successifs par rang.

21. « Un ordre de bataille complet doit être composé d'une première ligne pour se battre, d'une seconde ligne pour encourager et soutenir la première, la remplacer dans le combat, et favoriser sa retraite et son ralliement; et enfin d'une réserve pour parer aux accidents imprévus et tumultueux du combat, secourir les lignes, protéger leurs flancs et leurs derrières, et frapper, au moment opportun, un coup décisif sur un point affaibli de l'ordre de bataille de l'ennemi.

Suite des notes de Napoléon.

être mise en pratique, et qui mise en pratique sans discernement, serait souvent la cause de la perte de l'armée.

18. Cela dépend de l'objet qu'on a en vue, de la nature des troupes, des localités.

19. C'est l'ordre naturel.

20. Il n'y a de feux praticables devant l'ennemi que celui à volonté, qui commence par la droite et la gauche de chaque peloton.

21. Ceci est tiré de la tactique des Romains, qui avaient un ordre de bataille constant; mais depuis l'invention des armes à feu, la manière d'occuper une position pour camper ou pour livrer bataille dépend de tant de circonstances différentes, qu'elle varie avec les circonstances; il y a même plusieurs manières d'occuper une position donnée avec la même armée; le coup-d'œil militaire, l'expérience et le génie du général en chef en décident; c'est sa princi-

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

22. « Les cohortes de la première et de la seconde ligne appartiendront aux mêmes légions. Ces dernières seront placées hors de portée du fusil, afin qu'elles se conservent intactes jusqu'au moment d'entrer en scène : on les rangera en petites colonnes qu'on ne déploiera que lorsqu'elles remplaceront les premières dans les combats, afin de ne pas gêner le passage des lignes.

23. « La réserve, composée de la cavalerie de ligne, de la moitié de l'artillerie, et d'un corps d'infanterie d'élite, se tiendra en colonne derrière le centre des lignes, hors de portée du canon.

24. « Dans cet ordre de bataille, l'infanterie légère dispersée en tirailleurs sur les fronts et sur les flancs, escarmouche en engageant le combat; l'artillerie légionnaire, en batterie à côté des cohortes de première ligne, ouvre son feu sur l'ennemi; la première ligne s'avance et tâche de saisir une position favorable à portée de fusil, pour commencer son feu de mousque-

Suite des notes de Napoléon.

pale affaire. Dans un grand nombre de cas, une armée qui prendrait cet ordre de bataille, serait battue et mise en déroute.

22. Si la seconde ligne était placée à quatre-vingts ou cent toises de la première, et qu'elle restât pendant la bataille, rangée en colonne, elle serait détruite par les batteries ennemies plus vite que la première ligne, et ne pourrait pas dès lors aller à son secours. Tout cela était bon pour les Grecs et les Romains.

23. Une armée qui paralyserait ainsi pendant toute la durée d'une bataille, la moitié de son artillerie et toute sa grosse cavalerie, serait à peu près sûre d'être battue.

24. Cela est tiré des Romains; ce n'est pas ainsi que se battent les modernes. Voyez les batailles de Gustave-Adolphe, de Turenne, du grand Condé, de Luxembourg, du prince Eugène, de Frédéric, vous n'en trouverez pas une qui ressemble à cela. Mais voulez-vous savoir comment se donnent les batailles? Lizez, méditez les relations des cent cinquante batailles de ces grands capitaines.

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

terie; la seconde ligne marche au secours de la première. Dès qu'elle est rompue et qu'elle cède du terrain, elle la remplace dans le combat; elle arrête l'ennemi, tandis que celle-ci se rallie, se reforme en arrière et devient seconde ligne à son tour, jeu qui se répète plusieurs fois en raison de la bravoure des troupes; et enfin, la réserve fait avancer son artillerie pour battre une des ailes affaiblies de l'ennemi. Son infanterie marche vivement en colonne pour aborder cette aile, tandis que la cavalerie de ligne la tourne rapidement, se forme perpendiculairement à son ordre de bataille, et la charge en flanc et à dos. Telle est l'histoire des combats les mieux calculés de ce siècle.

25. « L'ordre en colonne est un ordre de marche et non pas de combat; mais l'on ne doit le prendre que lorsqu'il s'agit d'arriver rapidement sur l'ennemi, plutôt que de se battre, ou pour forcer un défilé, lorsque le terrain ne permet pas de se déployer.

Suite des notes de Napoléon.

25. L'ordre en colonne est un ordre de combat, lorsque les circonstances le requièrent, c'est pour cela que notre tactique nous donne le moyen de passer rapidement de l'ordre mince à l'ordre profond. Il faut marcher, si l'on craint la cavalerie, en colonnes, à distance de peloton, afin de pouvoir former le bataillon carré par peloton à droite et à gauche en bataille. Il faut, etc.

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

26. « Par exemple, s'il s'agit d'attaquer des retranchements, ou un village, ce serait une folie que de vouloir échanger des coups de fusil avec un ennemi à couvert. Il faut arriver promptement sur lui pour lui livrer un combat plus égal à l'arme blanche; et, alors, l'ordre en colonne doit être préféré comme le plus favorable à sa marche, et le plus commode pour pénétrer par les défilés étroits des brèches et des rues du village.

27. « Mais, comme une bataille se compose d'une suite alternative de combats et de marches, il s'ensuit que les troupes doivent tantôt se déployer pour la facilité du combat, tantôt se replier sur elles-mêmes pour la facilité de la marche. Ce passage successif de l'un à l'autre ordre, suivant les circonstances locales et autres du moment, exige un coup-d'œil rapide et exercé.

28. « L'ordre de bataille primitif doit toujours se plier et se marier au terrain, de manière à faire tourner tous ses accidents au profit de l'attaque ou de la défense.

29. « Parmi les accidents du terrain, les uns

Suite des notes de Napoléon.

26. L'ordre en colonne n'est donc pas simplement un ordre de marche.

27. Ce n'est pas parce qu'une bataille se compose d'une alternative de combats et de marches, qu'il faut être en colonne ou en ligne, c'est parce que les circonstances de l'attaque ou de la défense exigent que l'on soit en ligne ou en colonne.

28. Ceci est du Phœbus; et autant que cela peut se comprendre, cela est faux : les circonstances du terrain seules ne doivent pas décider de l'ordre de bataille, qui doit être déterminé par la réunion de toutes les circonstances.

29. Cette observation est propre à prouver

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

sont favorables et les autres défavorables; l'art des positions consiste à se saisir des accidents favorables pour en fortifier son ordre de bataille, et à laisser les accidents défavorables en avant et sur les flancs, pour qu'ils affaiblissent l'ordre de bataille de l'agresseur.

30. « Nous devons camper étendus en ordre de bataille pour éviter les surprises, et non pas agglomérés comme les Romains, parce que nous ne pouvons pas nous renfermer et nous mettre en sûreté comme eux dans des enceintes fortifiées.

31. « Il serait souvent convenable de renforcer nos positions et nos camps par des travaux de campagne, qui pussent s'exécuter en une nuit; ce qui est possible en renonçant à les faire à l'épreuve du boulet.

32. « En plaçant des batteries hors des redoutes destinées à les défendre, derrière des épaulements, à très petite portée de mousqueterie de ces redoutes, on obtient une grande économie de travail, plus de force réelle et

Suite des notes de Napoléon.

qu'on ne peut pas prescrire un ordre de bataille constant.

30. L'art d'asseoir un camp sur une position, n'est autre chose que l'art de prendre une ligne de bataille sur cette position. Il faut que toutes les machines de jet soient en jeu et favorablement placées; il faut que la position prise ne soit pas dominée, prolongée, enveloppée, et qu'au contraire, autant que cela est possible, elle domine, prolonge, enveloppe la position opposée.

31. Les fortifications de campagne sont toujours utiles, jamais nuisibles, lorsqu'elles sont bien entendues.

32. Les principes de fortifications de campagne ont besoin d'être perfectionnés : cette partie de l'art de la guerre est susceptible de faire de grands progrès. Si les pièces ne sont pas dans les redoutes, elles tomberont au pouvoir

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

beaucoup de facilité pour le tir de l'artillerie.

33. « Au reste, quelque talent que l'on apporte dans le choix des positions, et dans la disposition des troupes, il faut, en dernier résultat, chasser l'ennemi du terrain qu'il occupe; ce qu'on ne peut faire qu'avec des soldats braves.

34. « Mais pour qu'ils soient braves, il faut les rendre tels; car la bravoure n'est pas une qualité innée en nous.

35. « On n'y parvient ni par les raisonnements, ni par les châtiments, ni même par la discipline, mais bien par le jeu des passions. Nos institutions doivent donc tendre à donner des passions à nos troupes; et c'est ensuite au

Suite des notes de Napoléon.

de l'ennemi, par une charge heureuse de cavalerie. Les batteries doivent être placées dans les positions les plus avantageuses et le plus en avant possible des lignes de l'infanterie et de la cavalerie, sans compromettre leur sûreté. Il est bon qu'elles commandent la campagne, de toute la hauteur de la plate-forme; il faut qu'elles ne soient point masquées de droite et de gauche, de manière que leur feu puisse être dirigé dans tous les sens.

33. Oui braves! manœuvriers et adroits.

34. La lâcheté serait-elle donc innée? question théologique; au son de la trompette le cheval hennit, se redresse et trépigne d'ardeur.

35. La discipline lie les troupes à leurs drapeaux; ce ne sont pas des harangues, au moment du feu, qui les rendent braves: les vieux soldats les écoutent à peine, les jeunes les oublient au premier coup de canon. Il n'est pas

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

général à réveiller et à exalter ces passions, par ses harangues, au moment du combat.

36. « Les passions qui ont eu le plus d'influence sur les troupes chez les différentes nations, sont le fanatisme, l'amour de la patrie, l'honneur, l'ambition, l'amour, le désir des richesses.

Suite des notes de Napoléon.

une seule harangue de Tite-Live qui ait été tenue par un général d'armée, car il n'en est pas une qui ait le trait de l'impromptu; le geste d'un général aimé, estimé de ses troupes, vaut autant que la plus belle harangue. Si les harangues, les raisonnements sont utiles, c'est dans le courant de la campagne, pour détruire les insinuations, les faux bruits, maintenir une bonne opinion dans le camp, fournir des matériaux aux causeries des bivouacs. L'ordre du jour imprimé a bien plus d'avantage que les harangues des anciens.

Quand Napoléon disait, en parcourant les rangs de son armée, au milieu du feu, *Déployez ces drapeaux!* le moment est enfin arrivé! le geste, l'action, le mouvement, faisaient trépigner le soldat français.

36. Les Grecs, au service du grand roi, n'étaient pas passionnés pour sa cause! Les Suisses, au service de France, d'Espagne, des princes d'Italie, n'étaient pas passionnés pour leur cause! Les troupes du grand Frédéric, composées en grande partie d'étrangers, n'étaient pas passionnées pour sa cause! Un bon général, de bons cadres, une bonne organisation, une

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

37. « En jetant un coup d'œil sur les grandes opérations offensives de la guerre, nous trouvons qu'on peut faire deux sortes de guerre, une guerre d'invasion et une guerre méthodique.

38. « La première sorte s'emploie avec succès pour conquérir les états despotiques d'Asie, où le peuple, esclave, indifférent pour son maître, ne prend aucune part à la défense : mais la seconde peut seule réussir contre des états républicains, où le patriotisme des citoyens oppose des obstacles sans cesse renaissants à la marche des conquêtes.

Suite des notes de Napoléon.

bonne instruction, une bonne et sévère discipline font de bonnes troupes, indépendamment de la cause pour laquelle elles se battent. Il est cependant vrai que le fanatisme, l'amour de la patrie, la gloire nationale, peuvent inspirer les jeunes troupes avec avantage.

37. Toute guerre offensive est une guerre d'invasion; toute guerre conduite selon les règles de l'art est une guerre méthodique. Les plans de campagne se modifient à l'infini, selon les circonstances, le génie du chef, la nature des troupes, et la topographie. Il y a deux espèces de plans de campagne: les bons et les mauvais; quelquefois les bons échouent par des circonstances fortuites, quelquefois les mauvais réussissent par un caprice de la fortune.

38. La Russie et l'Espagne étaient-ils des états républicains? La Hollande et la Suisse, des états despotiques?

Les guerres de Gengis-Kan, de Tamerlan, étaient méthodiques, parce qu'elles étaient conformes aux règles, et raisonnées, parce que leurs entreprises étaient proportionnées à la force de leur armée: l'habit d'un géant n'est pas celui d'un pygmée.

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

39. « En Europe où le patriotisme des peuples, qui ont quelque part aux affaires publiques, et le système de politique des souverains, qui tend sans cesse à établir entre eux un équilibre de puissance, s'opposent également à la rapidité des conquêtes, une guerre méthodique peut seule procurer des succès stables et solides.

40. « Ce genre de guerre exige deux armées, une armée active, pour gagner des batailles, et une de réserve, pour occuper et conserver le pays conquis, en tirer des réserves, appuyer l'armée active, l'alimenter et la soutenir.

41. « L'armée de réserve doit choisir et préparer une ligne définitive, que j'appelle base d'opérations, où l'armée active, en cas de revers, puisse se recruter, se reformer, se

Suite des notes de Napoléon.

39. Toute guerre doit être méthodique, parce que toute guerre doit être conduite conformément aux principes et aux règles de l'art et avec un but; elle doit être faite avec des forces proportionnées aux obstacles que l'on prévoit. Il y a donc deux espèces de guerre offensive: celle qui est bien conçue, conforme aux principes de la science, et celle qui est mal conçue, qui les viole. Charles XII a été battu par le czar, le plus despotique des hommes, parce que sa guerre était mal pensée; Tamerlan l'eût été par Bajazet, si son plan de guerre eût ressemblé à celui du monarque suédois.

40. Il ne faut qu'une armée, car l'unité de commandement est de première nécessité à la guerre: il faut tenir l'armée réunie, concentrer le plus de forces possibles sur le champ de bataille, profiter de toutes les occasions; car la fortune est femme: si vous la manquez aujourd'hui, ne vous attendez pas à la retrouver demain.

41. Faites la guerre offensive comme Alexandre, Annibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène et Frédéric; lisez, relisez l'histoire de leurs quatre-vingt-huit cam-

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

réorganiser, se retremper, et arrêter l'ennemi à l'aide des obstacles de l'art et de la nature.

42. « C'est sur cette base d'opérations que doivent s'établir tous les dépôts de munitions de guerre et de bouches nécessaires à l'existence des armées. On les mettra en sûreté contre les entreprises de l'ennemi, par des enceintes bastionnées en fortifications mixtes, qui puissent s'élever en peu de temps, et remplir momentanément l'objet des fortifications permanentes.

Suite des notes de Napoléon.

pagnes, modelez-vous sur eux; c'est le seul moyen de devenir grand capitaine, et de surprendre les secrets de l'art: votre génie ainsi éclairé vous fera rejeter des maximes opposées à celles de ces grands hommes.

42. C'est le système de la guerre de Hanovre de 1758 à 1763. Des places mixtes de terre, faites en quinze et vingt jours, ne seraient pas à l'abri d'un coup de main. Que de temps ne faudrait-il pas pour y bâtir des abris, pour mettre les magasins de l'armée à l'épreuve des obus et des bombes!

Les Romains, après les batailles de Trasimène et de Cannes, perdirent leurs armées; elles ne purent se rallier; quelques fuyards arrivèrent à peine à Rome, et cependant ces batailles se donnèrent au milieu de leurs places fortes, à peu de journées de leur capitale même. Si Annibal eût éprouvé le même sort, c'est, dirait-on, qu'il était trop éloigné de Carthage, de ses dépôts, de ses places fortes; mais, battu et défait à Zama, aux portes de Carthage, il perdit son armée comme les Romains avaient perdu les leurs à Cannes et à Trasimène. Après Marengo, le général Mélas perdit son armée : il

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

43. « Ces places du moment seront disposées sur une ligne définitive aux nœuds des principales routes, de manière à en renforcer les parties les plus essentielles, et à concourir à la défense.

Suite des notes de Napoléon.

ne manquait pas de places fortes: Alexandrie: Tortone, Gênes, Turin, Fenestrelle, Coni, il en avait dans toutes les directions. L'armée de Mack sur l'Illers était au milieu de son pays; elle fut cependant obligée de poser les armes. Et cette vieille armée de Frédéric, qui comptait à sa tête tant de héros, des Brunswick, des Mullendorf, des Russel, des Blucher, etc., battue à Jéna, ne put opérer aucune retraite; en peu de jours, 250,000 hommes posèrent les armes; cependant ils ne manquaient pas d'armées de réserve; ils en avaient une sur Halle, une sur l'Elbe, aidées de places fortes; ils étaient au milieu de leur pays, non loin de leur capitale! Donnez-vous toutes les chances de succès, lorsque vous projetez de livrer une grande bataille, surtout si vous avez affaire à un grand capitaine; car, si vous êtes battu, fussiez-vous au milieu de vos magasins, près de vos places, malheur au vaincu!

43. Sans abri pour les magasins, les obus détruiront tout. Ces ouvrages de campagne, à moins d'être couverts par des inondations, exigeront des garnisons énormes; il vaut bien mieux fortifier les villes.

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

44. « En jetant un coup d'œil sur les grandes opérations de la guerre défensive, on s'aperçoit qu'elles doivent s'appuyer sur des places fortes. Les places rendent à cette guerre différents genres de service, qu'il s'agit avant tout de bien apprécier, afin de ne pas tomber dans les fautes, ou de les dédaigner mal à propos, ou de les multiplier sans nécessité, ou de les disposer sans discernement.

45. « D'abord elles mettent en sûreté dans leur sein les dépôts d'armes et de munitions, préparées d'avance pour les besoins de la guerre, qu'on peut regarder comme les richesses militaires d'une nation.

46. « Ensuite, elles ferment les principaux passages des montagnes, et facilitent aux armées le passage des fleuves sur lesquels elles forment des têtes de pont.

47. « Et enfin, elles offrent sous leurs murs un refuge et un asile aux armées défensives, asile que l'agresseur est obligé de respecter sans pouvoir passer outre, parce que la raison de guerre s'oppose à ce qu'il laisse une armée sur ses derrières.

Suite des notes de Napoléon.

44. Les places fortes sont utiles pour la guerre défensive, comme pour la guerre offensive. Sans doute qu'elles ne peuvent pas seules tenir lieu d'une armée ; mais elles sont le seul moyen que l'on ait pour retarder, entraver, affaiblir, inquiéter un ennemi vainqueur.

47. Selon les circonstances.

Suite du texte des conclusions des Considérations sur l'art de la guerre.

48. « Mais, pour qu'elles puissent remplir ce dernier objet, il est indispensable qu'elles soient entourées par un vaste camp retranché, préparé d'avance, dont elles seront le réduit. Ce camp retranché consistera en quatre petits forts disposés en carré autour d'elles, à deux ou trois milles toises les uns des autres.

49. « Du reste il est inutile, il est désavantageux même, de multiplier les forteresses sur une frontière, au point d'affaiblir les forces actives par les garnisons nécessaires à leur conservation. Au lieu de les entasser sur les frontières, il est préférable de les disperser dans toutes les provinces d'un grand état, afin de n'être pas privé de leurs dépôts et de leurs secours, lorsque la fortune transporte le théâtre de la guerre dans l'intérieur.

50. « Une armée défensive, au lieu de s'opposer de front à la marche de l'agresseur, doit se placer sur ses flancs, prête à couper sa ligne d'opérations, s'il la laisse sur ses derrières pour pénétrer dans l'intérieur, ou à se réfugier dans le camp retranché de la place la plus voisine, s'il marche à elle. Cette manœuvre fait échouer l'entreprise de l'ennemi, ou l'oblige à se livrer aux longueurs d'une guerre de siége. »

Suite des notes de Napoléon.

48. Ce système de fortifications semble tracé par un officier de hussards.

49. Les garnisons des places fortes doivent être tirées de la population, et non pas des armées actives; les régiments de milice provinciaux avaient cette destination: c'est la plus belle prérogative de la garde nationale. Il se peut que le système de Vauban soit défectueux; mais il est meilleur que celui qu'on propose. Il vaut mieux centraliser, réunir, rapprocher ses forces, ses canons, ses machines de guerre, que de les disséminer.

50. Alexandre, Annibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène, le grand Frédéric, seraient fort embarrassés de se décider sur cette question, problème de géométrie transcendante, qui a un grand nombre de solutions. Un novice seul put la croire simple et facile: Euler, Lagrange, La Place, passeraient bien des nuits avant de la mettre en équation, et avant d'en dégager les inconnues.

NOTES

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ :

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA VIE PRIVÉE, DU RETOUR ET DU RÈGNE DE NAPOLÉON EN 1815,

PAR LE BARON FLEURY DE CHABOULON, EX-MAÎTRE DES REQUÊTES ET SECRÉTAIRE DU CABINET.

L'auteur, auditeur au conseil-d'état en 1814, fut nommé secrétaire du cabinet à l'arrivée de Napoléon à Lyon. Il était plein de feu et de mérite. Au retour d'une mission qui lui fut confiée pour Bâle, et dont il s'acquitta avec distinction, il fut nommé maître des requêtes au conseil-d'état. On doit regarder comme d'invention tous les discours et propos qu'on prête à Napoléon. L'auteur le fait penser et parler

selon ses propres opinions et selon les discours des jeunes gens des salons de la ville.

(Page 2.)

« Jusque alors on n'avait pu s'accorder sur les motifs et les circonstances qui avaient déterminé Napoléon à quitter l'île d'Elbe. Quelques personnes supposaient qu'il avait agi de son propre mouvement, d'autres qu'il avait conspiré avec ses partisans la perte des Bourbons. Ces deux suppositions étaient également fausses : on apprendra avec surprise, avec admiration peut-être, que cette étonnante révolution fut l'ouvrage inoui de deux hommes et de quelques mots »

Napoléon prit la résolution de rentrer en France dès qu'il lui fut prouvé que le gouvernement royal ne voulait pas exécuter le traité de Fontainebleau; qu'il voulait continuer la troisième dynastie, et considérait comme illégitimes et usurpateurs les gouvernements de la république et de l'empire. La conséquence rigoureuse de ce système était que, dès-lors, les anciens évêques devraient réclamer leurs siéges supprimés par le concordat de 1801; le clergé exiger la restitution de ses biens, l'église catholique redevenir dominante dans l'état; les anciens seigneurs, les anciens privilégiés réclamer contre les spoliations de la république, et demander la restitution des priviléges et des biens qu'ils avaient perdus pour la cause de la légitimité; tous les services rendus contre la république et l'empire, toutes les trahisons pour

livrer Toulon et Brest aux Anglais, mériteraient des récompenses.

De telles prétentions seraient inadmissibles. La restauration toute puissante qu'elle est, reculerait d'effroi devant elles. Il serait impossible de satisfaire à toutes ces fallacieuses espérances du clergé ancien, des émigrés, des anciens privilégiés, des Vendéens : ils seraient nécessairement mécontents, et cependant la nation serait inquiète, et chercherait des garanties contre ces vaines prétentions.

(Page 2.)

« La relation du colonel Z***. »

La relation du colonel Z*** est une pure invention.

(Page 4.)

« On avait pensé que le décret qui traduisait devant les tribunaux le prince Talleyrand et ses illustres complices, avait été rendu à Lyon, dans un premier accès de vengeance; on verra qu'il fut le résultat d'une simple combinaison politique. »

Le décret d'exception à l'amnistie est de Lyon, mais le libellé étant obscur et pouvant alarmer, fut rectifié à Paris par une commission du conseil-d'état.

(Page 4.)

« Napoléon, que l'injustice et l'infortune n'abattaient point, réunit les faibles restes de ses armées, et annonça qu'il irait vaincre ou se faire tuer à leur tête, etc.... il partit, il fit des prodiges, mais en vain, *l'énergie nationale était éteinte*, de degré en degré on était arrivé à cette extrémité si fatale aux princes, où l'ame découragée reste insensible à leurs dangers, et les abandonne au destin, etc.... Napoléon réduit par l'inertie publique à ne plus *pouvoir faire ni la guerre ni la paix*, consentit à déposer la couronne. »

L'énergie nationale n'était pas éteinte, mais pour repousser l'agression des 800,000 hommes qui envahissaient la France, il fallait encore les mois de janvier, février et mars, pour achever les grands moyens de défense que Napoléon avait organisés. Si les alliés n'eussent franchi nos frontières qu'en avril, ils eussent été rejetés au-delà du Rhin.

Si, en 1792, la France repoussa l'agression de la première coalition, c'est qu'elle avait eu trois ans pour se préparer et lever deux cents bataillons de garde nationale, c'est qu'elle ne fut attaquée que par des armées au plus de 100,000 hommes. Si 800,000 hommes eussent marché sous les ordres du duc de Brunswick, Paris eût été pris, malgré l'énergie et l'élan de la nation.

Comment dire que Napoléon ne pouvait faire ni la guerre ni la paix? Avec 50,000 hommes,

il en combattait 300,000 qui ne seraient point entrés dans Paris, ou qui du moins en eussent été chassés, vingt-quatre heures après y être entrés, sans les secours de la trahison. Il fit donc la guerre jusqu'au moment où le nouveau Juda livra son maître. Il a pu toujours faire la paix jusqu'au moment où la trahison eut ôté à la France Paris et une partie de l'armée.

(Page 5.)

« Les écrits publiés avant cet ouvrage ne contenaient non plus sur l'abdication de Napoléon que des rapports inexacts ou fabuleux. Certains historiens s'étaient plu à représenter Napoléon dans un état d'accablement pitoyable; d'autres l'avaient dépeint comme se jouant des menaces de Regnault (de Saint-Jean-d'Angely) et des artifices du duc d'Otrante. »

L'on a sur cela des idées bien nettes. Le livre X de l'année 1815(1) ne laisse rien à désirer. L'on y voit comme l'auteur est loin de soupçonner la vérité.

(Page 6.)

« On ignorait complétement encore que Napoléon, après son élévation, eût été retenu prisonnier à la Malmaison. »

Napoléon n'a pas été retenu prisonnier à la Malmaison, comme on le voit dans le livre X dont il a déjà été fait mention.

(1) Ce livre, qui traite des événemens positifs qui ont suivi la bataille de Waterloo, n'a pas été publié.

(Page 8.)

« On ne savait point les causes qui déterminèrent Napoléon à se séparer à Laon de son armée; je les indique. Le général Gourgaud, dans sa relation, n'avait pu donner l'explication de la marche du comte d'Erlon, à la bataille de Ligny, de la conduite du maréchal Ney le 16, de l'inaction de Napoléon le 17 : j'éclaircis, je crois, tous ces points. »

Fort mal, comme un jeune homme qui, pour la première fois se trouve à une affaire de guerre. Comment un homme qui n'était pas à la bataille, et ne l'a vue que d'une lieue en arrière, peut-il donner des explications ? L'inaction de Napoléon qui, le 17, poursuit l'armée anglaise des Quatre-Bras à Waterloo, par une journée épouvantable !

(Page 8.)

« Napoléon, et ce fait est certain, fut abusé lui-même par une vive fusillade engagée entre les Prussiens et les Saxons. »

Le feu de Grouchy se fit effectivement entendre à Wavres, à plus d'une marche, et à sept heures du soir.

(Page 11.)

« Enfin le retour de l'île d'Elbe fut la terrible conséquence des fautes des ministres et des ultrà, qui appelèrent sur la France l'homme du destin comme le fer provocateur appelle la foudre. »

Le retour de l'île d'Elbe fut l'effet d'avoir dé-

claré illégitime usurpation, ce que la nation avait fait depuis vingt-cinq ans, et que l'Europe avait reconnu.

(Page 5.)

« Les sénateurs appelèrent au trône le frère de Louis XVI, et ce choix, quoique, etc., souffrit peu d'opposition, parce que le rappel de Louis paraissait être le gage de la paix et que la paix était avant tout le premier vœu de la nation; d'un autre côté, les Bourbons, sagement conseillés, s'étaient empressés de combattre par des proclamations les répugnances et les craintes qu'inspirait leur retour : nous garantissons, disaient-ils, etc. »

La révolution française a été un mouvement général de la nation contre les privilégiés; elle eut pour but principal de détruire tous les priviléges, d'abolir les justices seigneuriales, de supprimer les droits féodaux, comme un reste de l'ancien esclavage des peuples, de proclamer l'égalité de l'impôt et des droits. Le royaume était formé de réunions successives faites au domaine de la couronne, soit par héritages, soit par conquêtes. Les provinces n'avaient entre elles aucunes limites naturelles; elles étaient inégales en étendue, en population; elles étaient régies par des lois et des coutumes locales au droit civil et administratif. La France n'était pas un état, c'était la réunion de plusieurs états placés les uns à côté des autres sans amalgame. La révolution, guidée essentiellement par le principe de l'égalité, détruisit tous les

restes des temps féodaux, elle fit une France nouvelle, ayant une division homogène de territoire. d'accord avec les circonstances locales; même organisation judiciaire, même organisation administrative, mêmes lois civiles, mêmes lois criminelles, même système d'imposition. Le bouleversement que produisirent dans les personnes et dans les propriétés les effets de la révolution, fut aussi grand que celui opéré par les principes mêmes de la révolution. Tout ce qui était le résultat des événements qui s'étaient succédé depuis l'établissement de la monarchie, cessa d'exister. La France nouvelle présenta le spectacle de 25 millions d'ames ne formant qu'une seule classe de citoyens gouvernés par une même loi, un même réglement, un même ordre. Tous ces changements étaient conformes au bien de la nation, à ses droits, à la marche de la civilisation.

La France tout entière était attachée aux intérêts qu'elle avait conquis pendant vingt-cinq ans de sacrifices et de triomphes. Si elle vit sans inquiétude relever le trône de la troisième dynastie, c'est qu'elle avait le besoin de la paix, et qu'elle entendit l'héritier présomptif de la couronne lui dire: « *Rien n'est changé en France si ce n'est qu'il y a un Français de plus.* » Cette conduite n'était pas nouvelle: Henri IV, vain-

queur de ses sujets, leur avait donné des garanties; il avait abjuré, il s'était environné des ligueurs, il avait poussé le désir d'inspirer la confiance, jusqu'à éloigner de lui et des emplois ceux même qui l'avaient rendu vainqueur à Coutras, à Arques, à Ivry : il savait que l'amour des hommes est hors du pouvoir des baïonnettes, et qu'un roi qui ne règne pas sur le cœur de ses peuples n'est rien; et cependant Henri IV n'avait pas à respecter les droits acquis par une révolution, que ses victoires avaient fait reconnaître de toute l'Europe.

Sans doute, si le cardinal de Richelieu eût tenu les rênes de l'état en 1814, son vaste génie eût embrassé d'un coup d'œil la position de son roi, régnant par les droits de sa naissance et par les règles de la hiérarchie féodale, sur une nation fière de tant de victoires, heureuse par les lois qu'elle s'était données depuis 1789. Il se fût dit que la contre-révolution, si on la tentait, ne pouvait s'opérer que par la volonté constante de la coalition, et par la présence en France et l'emploi des armées ennemies; que, du moment où les baïonnettes étrangères quitteraient le sol de la patrie, la nation rentrerait dans la jouissance de son indépendance, que le sentiment de ses véritables intérêts et de ses droits se réveillerait avec une force

nouvelle; que le besoin de l'égalité et de la liberté serait plus fort que jamais et qu'alors un trône national, c'est-à-dire un trône franchement constitutionnel, pourrait seul convenir aux intérêts du roi et du peuple.

(Page 21.)

« Ainsi la France presque entière détourna les yeux des malheurs de son ancien souverain pour s'abandonner à la joie d'être délivrée des fléaux de la guerre, et à l'espérance de jouir des bienfaits de la paix. »

La France tout entière, hors quelques milliers d'intrigants, resta attachée d'esprit, d'opinions et de cœur à Napoléon, au principe de la souveraineté nationale et à l'honneur français; elle se soumit à la nécessité que lui imposaient les anciens ennemis et les nouveaux Judas. Mais sur trente millions d'hommes, vingt-neuf millions cinq cent mille renfermèrent dans leur cœur l'espoir de chasser les..... (mot illisible) ennemis de la nation, les mandataires des étrangers et les lieutenants du czar et du prince régent.

(Page 24.)

« Les Français, fatigués de leurs dissensions, de leurs revers et même de leurs victoires, éprouvaient le besoin d'être tranquilles et heureux. Ces paroles honorables du frère du roi : *Oublions le passé*, etc. »

Oublions le passé! Oui, mais il fallait faire oublier à l'armée ses champs de bataille; aux

bourgeois, leurs femmes violées, leurs propriétés dévastées; à la France, sa gloire détruite, son nom déshonoré par..... Il fallait faire oublier au pays que c'étaient les loups qui étaient à la place des chiens et du berger.

(Page 24.)

« Tout se réunissait donc, et même l'attrait de la nouveauté, pour rendre propices au roi les esprits et les cœurs. »

Vive le roi! disaient les femmes à mouchoir, vive la vieille garde! répondait le peuple ému.

(Page 24.)

« Jamais changement de dynastie ne s'était opéré à la suite d'une contre-révolution sous d'aussi favorables auspices. »

Quelle pitié! sous les hospices de cinq cent mille cadavres des plus illustres citoyens, sous celles du triomphe des cosaques du Don..... et des Anglais.

(Page 30.)

« Enfin, si le caractère distinctif du gouvernement de Napoléon avait été, comme on le prétendait, l'arbitraire et la force, il fallait que le caractère distinctif du gouvernement royal fût la *justice* et la modération. »

Justice, mais pour qui? pour les propriétaires que les lois de la révolution ont dépouillés violemment de leurs propriétés, par cela

seul qu'ils avaient été fidèles à leur légitime souverain, aux principes d'honneur qu'ils tenaient de leurs ancêtres? ou pour les acquéreurs qui, avec confiance, ont acquis en conséquence des lois d'une autorité illégitime? *Justice!* et pour qui? pour ces militaires mutilés dans les champs d'Allemagne, de la Vendée ou de Quiberon, qui, rangés sous les lys, marchaient avec l'aigle autrichienne ou le léopard anglais, dans la ferme confiance qu'ils servaient la cause de leur roi contre une autorité usurpatrice? ou pour ces millions de citoyens qui, formant sur les frontières de la patrie un mur d'airain, la sauvèrent tant de fois de la haine fallacieuse de ses ennemis, et portèrent si haut la gloire de l'aigle française? *Justice!* et pour qui? pour ce clergé, l'exemple et le modèle de la chrétienté, qui fut dépouillé de tous ses biens, fruit de quinze siècles de travaux? ou pour ces acquéreurs qui ont converti des couvents en ateliers, des églises en magasins, profanant ainsi tout ce qui fut révéré et saint dans tous les siècles?.....

.....

(Page 31).

« Et malheureusement les ministères appelés à exercer l'influence sur les personnes et sur les choses, avaient été confiés à des hommes qui semblaient prendre à tâche d'aigrir et de soulever les esprits,... etc. »

Mettez à la guerre Soult, Saint-Cyr, Davoust, l'armée aurait-elle cessé d'être l'armée de la république ou de l'empire, les enfants de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle, d'Italie, d'Égypte, de la grande armée? mettez les ministres de la république ou de l'empire, les peuples seront-ils moins effrayés des prétentions de l'ancien régime, moins alarmés de la perte de leurs droits? Non. Misérables hommes que nous sommes! nous ne pouvons rien contre la nature des choses; la seule faculté qui nous reste, c'est l'observation.

(Page 35.)

« Les premiers pas du gouvernement avaient été marqués par des fautes, etc. On avait octroyé à la France en vertu du libre arbitre de l'autorité royale une ordonnance de réformation, au lieu de la constitution, etc., etc., etc. »

« Chaque abus de pouvoir, chaque infraction à la charte, etc... »

Lieux communs, bavardage à la mode qui n'a aucune signification réelle. La charte n'est pas un contrat avec la nation. . . . . Elle est une émanation de la puissance royale. C'est une manière de gouverner comme une autre, et la France a dû se trouver heureuse au moment où la révolution était vaincue par la coalition de l'Europe, de recevoir de la puissance royale

une concession aussi importante pour ses libertés.

(Page 33.)

« Quelle ne fut pas la consternation générale, lorsqu'on apprit que Louis, affaibli par une maladie opiniâtre et douloureuse, avait laissé tomber les rênes dans les mains de Blacas. »

Fussent-elles tombées dans les mains d'un Mazarin, d'un Necker, d'un Vergennes, d'un cardinal de Richelieu, que vouliez-vous qu'ils pussent faire après que les armées alliées avaient quitté la France en laissant un roi féodal. Les princes alliés devaient faire la contre-révolution avant de quitter la France, mettre sur le trône le roi de Rome ou déclarer la république.

(Page 33.)

« Dans les premiers jours de la restauration, le parti émigré et celui des bonapartistes n'étaient, à vrai dire, que de grandes catégories dans lesquelles se trouvaient les anciens privilégiés et les nouveaux parvenus. »

Où étaient classés les paysans, le peuple, les anciens et les nouveaux soldats? Étaient-ils bourbonistes?

(Page 34.)

« Le deuxième (parti) désigné sous le nom de bonapartiste ayant à sa tête les plus illustres et les plus vaillants citoyens et dans ses rangs la masse de la nation, s'opposait au renversement des nouvelles institutions et au rétablissement des anciens abus et priviléges. »

Cela a toujours été ainsi. La nation n'a pu changer en un moment; elle était comprimée par la nécessité, la force et la trahison. La masse des nations et des partis est plus fidèle qu'on ne croit aux sentiments de l'honneur, à la gloire et à l'indépendance nationale.

Si Henri IV eût été reconnu roi de France par la Ligue, sans avoir abjuré, que de garanties n'aurait-il pas fallu aux fidèles de l'église catholique, apostolique et romaine, c'est-à-dire à la presque totalité de la nation, pour mettre en sûreté leur conscience, leur religion! Un hérétique eût été sur le trône l'ennemi du pape, des évêques, des cérémonies religieuses.

Henri IV fit disparaître toutes ces difficultés; il conquit l'amour des Français en abjurant, en rentrant dans le sein de l'église, et en s'assujettissant minutieusement à toutes les pratiques du culte.

La position de la France en 1814 avait quelque chose d'analogue: Louis XVIII n'avait point à combattre l'esprit de religion, mais il avait à rassurer la nation sur la conservation de ses nouveaux droits, de ses nouveaux intérêts, de ses nouvelles lois. Lorsque Sully et les huguenots les plus sages du parti délibérèrent, à Beauvais, sur la conduite que devait tenir Henri IV, « Il n'y a que deux partis, dirent-ils :

abjurer et rentrer dans le sein de l'église, ou détruire en France par la force des armes, l'autorité du pape, et substituer, dans toutes les paroisses, le prêche à la messe. » Or, comme ce second parti était impraticable, qu'on ne pouvait concevoir aucune espérance de réussir en l'adoptant, et que, cependant, si l'on pouvait réussir, ce ne pouvait être qu'après plusieurs années de guerre civile, et qu'en marchant sur les cadavres d'une partie de la génération, Henri IV abjura . . . . . .

. . . . . .

(Page 37.)

« La garde impériale avait trop de gloire pour ne point offusquer les émigrés, trop de patriotisme pour ne pas les alarmer; elle fut éloignée. »

Comment voulez-vous qu'un prince qui arrive à la suite des alliés, à travers les cadavres des vainqueurs de..... de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Montmirail, confie la garde de sa personne à ses plus grands ennemis? A ces soldats mutilés en faisant la guerre contre lui? Quelle folie! Êtes-vous bien sûr qu'il ne se fût trouvé aucun Brutus, aucun Louvel parmi eux?

(Page 38.)

« Je les vis, ces nobles guerriers; leurs regards abattus, leur morne

silence, exprimaient ce qui se passait au fond de leur ame. Tout entiers à leurs tristes pensées, ils semblaient ne rien voir, ne rien entendre; en vain les Parisiens attendris les saluaient des cris de vive la garde impériale! etc. »

Et vous dites que le peuple était changé! et vous voulez que les soldats de Napoléon aient un cœur pour aimer le . . . (mot illisible), des émigrés, des Vendéens, des Cosaques et des Anglais!

(Page 38.)

« On les indisposa en brisant leur ancienne organisation et en introduisant dans leurs rangs des officiers inconnus. »

Quoi! une armée qui ne veut pas de son roi! S'était-elle indisposée, cette armée, quand Napoléon y introduisit les nobles et même les émigrés? Mais cette armée a toujours été et a dû être indisposée contre les . . . . de nos ennemis.

(Page 38.)

« On les humilia en les maltraitant, en les contraignant de porter les armes aux gardes-du-corps qu'ils avaient pris en aversion; et l'on sait qu'on n'humilie jamais en vain l'amour-propre français, etc... »

Quelle pauvreté! Puisque les gardes-du-corps étaient officiers, il fallait bien qu'on leur portât les armes.

(Page 39.)

« L'amour-propre chez le soldat est le véhicule de la gloire.... »

La gloire! et l'on veut qu'ils servent avec dé-

vouement, qu'ils ouvrent leur cœur à des.... (mot illisible), les plus mortels ennemis de leur honneur!

(Page 39.)

« C'est en l'humiliant, cet amour-propre, par le mépris des victoires nationales, par des airs de hauteur et de fierté, par le vain étalage de la supériorité de la naissance et du rang. »

Par le vain étalage de la supériorité de leur naissance! Pourquoi Louis XVIII règne-t-il ? Comme le plus brave, le plus habile, comme choisi par la majorité de la nation? Non, mais comme le plus noble. Dès-lors se trouve proclamée la supériorité de la naissance.

(Page 40.)

« Il eût été facile de les ramener (les généraux), soit avec ces mots flatteurs si bien placés dans la bouche des rois, soit en donnant à leur ressentiment le temps de s'apaiser de soi-même. »

Impossible sans les eaux du fleuve Léthé.

(Page 41.)

« Lorsque ce roi qu'on ne se lasse point d'entendre nommer, lorsqu'Henri IV se rendit maître de son trône, quelques ligueurs fanatiques auxquels il avait pardonné, continuèrent à se répandre contre lui en injures et en menaces. On lui proposa de les punir. *Non*, dit-il, *il faut attendre, ils sont encore fâchés...* etc. »

Oui! mais il avait abjuré. Il était catholique et le prouvait tous les jours. Il était l'homme, le héros de la France. C'était dans le parti de

la Ligue qu'étaient l'Espagne et l'Italie. Avec Henri IV s'était assis sur le trône l'honneur de la France. Quoi! vous voulez que le roi voie avec plaisir cette colonne, ces arcs, ces tableaux qui illustrent la nation conduite par des usurpateurs rebelles à son légitime maître! Quoi! le sang versé par sa noblesse contre des rebelles doit rester sans récompenses et sans honneurs!

(Page 41.)

« On menaçait d'une destruction sacrilége les arcs de triomphe destinés à consacrer les exploits de nos armées, et l'on proposait avec emphase d'élever un monument à la mémoire des Vendéens et des émigrés morts à Quiberon. Sans doute ils étaient dignes de nos regrets et de nos larmes, ces Français égarés; mais n'étaient-ils pas descendus les armes à la main sur le sol sacré de la patrie? n'étaient-ils pas les auxiliaires ou salariés de nos implacables ennemis? etc...

Les émigrés de Quiberon sont descendus les armes à la main sur le sol sacré de la patrie, mais ils l'ont fait pour la cause de leur roi . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ils étaient salariés de nos ennemis, cela est vrai; mais ils l'étaient ou auraient dû l'être pour la cause de leur roi. La France donna la mort à leur action et des larmes à leur courage; tout dévouement est héroïque. Déplorables effets des commotions politiques qui déplacent le premier pouvoir de la société! La vertu, l'hon-

neur, sont renversés de dessus leurs bases; chaque parti se voue avec fureur au culte de ses dieux, et se croit innocent en lui sacrifiant même des victimes humaines. Qui est à plaindre alors? la nation; qui est à blâmer parmi les hommes? un bien petit nombre, si l'on réfléchit que, dans ces conflagrations universelles, les circonstances quelquefois les plus minimes précipitent nos destinées indépendamment de notre volonté, de notre caractère, et des résolutions prises la veille d'un événement inattendu.

(Page 42.)

« Les titres de noblesse que nos braves avaient obtenus en répandant leur sang pour la patrie, étaient dénigrés publiquement, et publiquement on anoblissait Georges Cadoudal dans la personne de son père, pour avoir égorgé des Français, et tenté de commettre un parricide... »

Georges, en voulant attenter à la vie de Napoléon, agissait par ordre, il méritait une récompense comme en méritèrent ceux qui assassinèrent le duc de Guise, le maréchal d'Ancre, comme Jacques Clément en mérita de la Ligue. Georges devait être justifié, sa mémoire réhabilitée et sa famille anoblie. Son exécution n'inspira pas de regrets, parce que l'assassinat, pour quelque cause que ce soit, sera toujours odieux à des Français. L'action de Judith a besoin de toute la puissance des écritures pour ne pas révolter.

(Page 42.)

« C'était proclamer ce principe aussi dangereux qu'anti-social qu'un individu a le droit de juger de la légitimité de son souverain et d'attenter à sa vie. »

Un individu ! quelle erreur ! Georges était lieutenant-général du royaume de France. Il agissait par les ordres du ..... qui avait prescrit l'assassinat de l'usurpateur du trône légitime de saint Louis.

(Page 42.)

« Il fallait encore rabaisser et détruire les institutions qui pouvaient rappeler les lauriers et la gloire des défenseurs de la patrie. »

Contre qui? contre le roi pendant les dix-neuf premières années de son règne. Pour qui? pour un parti en révolte, un tyran, un usurpateur.

(Page 43.)

« On commença d'abord, au mépris des promesses les plus saintes, à dépouiller la légion-d'honneur de ses prérogatives, etc... »

La protection apparente donnée à l'institution de la légion-d'honneur était nécessairement une mesure d'amnistie et de circonstances imposée par la politique..... En effet, qui a institué la légion-d'honneur? un homme revêtu d'un pouvoir usurpateur. Quel a été le but de l'institution ? se vouer à la défense des intérêts acquis

par des lois spoliatrices des serviteurs avoués de la troisième dynastie; de l'intégrité du territoire, c'est-à-dire des conquêtes obtenues sur des monarques punis, par la victoire, d'avoir, par politique ou par générosité, embrassé la cause de princes malheureux. De qui était composée la légion-d'honneur? d'hommes sortis des rangs du peuple, et qui s'étaient élevés dans la révolution : grand nombre même s'étaient signalés parmi les jacobins, ces ennemis de tout ordre, de toute légitimité. Combien n'y comptait-on pas d'anciens membres des comités révolutionnaires? Cette institution, vrai modèle d'égalité, met sur le même rang le prince, le maréchal de France, le tambour. Les circonstances ont obligé à la tolérer; mais raisonnablement et sincèrement, elle ne peut pas être adoptée en France aussi long-temps que des preuves de noblesse seront exigées par les statuts du premier ordre de l'état, l'ordre du Saint-Esprit.

(Page 45.)

« Pour se venger de ces affronts réitérés et dans l'espoir mal conçu de diminuer les moyens de résistance, il (le ministre) efface des cadres de l'armée une masse innombrable d'officiers, etc. »

Vous voulez que Louis ait une armée composée de ses ennemis et qu'il ne cherche pas à

y placer des personnes qui lui ont prouvé leur fidélité quand toute la France était en révolte!

(Page 46.)

« Enfin le gouvernement, dans sa fureur subversive, ne respecta même point les vieux soldats que la mort moins cruelle avait épargnés sur le champ de bataille; sans égard, sans pitié pour leurs cheveux blancs, pour leurs glorieuses mutilations, il ravit, sous prétexte d'économies, à 2,500 de ces infortunés, l'asile et les bienfaits que la patrie reconnaissante leur avait accordés. »

Comment blâmer le gouvernement d'avoir ôté de l'hôtel des Invalides de Paris, qui exerce tant d'influence sur le peuple de la capitale, 2 à 3000 vétérans dont le souvenir était plein des lauriers de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle, d'Italie, d'Égypte, de la Grande-Armée, qui ont long-temps vaincu sous les couleurs nationales, qui voyaient avec dépit celles qu'ils ont combattues vingt-cinq ans, arborées sur leur dôme, qui, sans cesse, ont à la bouche le nom des journées immortelles qui éloignèrent d'autant l'autorité légitime. Il ordonna et dut ordonner qu'on prît un soin particulier de ces vieux vétérans qui restaient encore de Fontenoi, de Lauffen, de Raucou, de Bergen, etc. Cette conduite est fort naturelle.

Page 47.)

« Le général Meilhaud s'était distingué dans le cours des guerres

nationales par une foule de succès et de belles actions... Au moment de sa réception, la croix (de Saint-Louis) lui fut retirée ignominieusement, etc. »

Quoi ! vous voulez que le roi voie avec plaisir la croix de St-Louis sur la poitrine du juge de son frère !

(Page 86.)

« Il fut bientôt tiré de cet état d'indifférence et d'hésitation par la tournure que prirent en France les affaires publiques. Il avait pensé, et je lui ai entendu dire, que les Bourbons, instruits par l'adversité, rendraient la France libre et heureuse. »

Il ne pensa jamais que les Bourbons (Louis XVIII eût-il les talents de Louis XIV et de Henri IV) pussent rester en France.

(Page 75.)

« Napoléon attendait donc en silence le moment de reparaître en France, lorsqu'un officier, déguisé en matelot, vint débarquer à Porto-Ferrajo, etc. »

Dans l'espace de neuf mois, plus de cent officiers français ou italiens arrivèrent successivement à l'île d'Elbe avec leur uniforme et leur épée, ayant des passeports en règle, et venant en droite ligne de France, de Corse, de Gênes, de Livourne, de Piombino, de Civita-Vecchia ou de Naples; tous causèrent plus ou moins longtemps avec Napoléon; tous tâchèrent de s'en faire reconnaître en lui parlant des traits de

courage qui les avaient fait distinguer, et lui donnèrent des nouvelles de ce qui se passait en France et en Italie.

(Page 88.)

« Je vous confie, me dit-il, mon histoire et celle du 20 mars. Napoléon, étant à la Malmaison, me demanda ce qu'était devenu M. Z***. — Il a été tué, lui dis-je, sur le plateau du Mont-Saint-Jean. — Il est bien heureux! me répondit-il; puis il continua : Vous a-t-il dit qu'il était venu à l'île d'Elbe? — Oui, sire, il m'a même remis la relation de son voyage et des entretiens qu'il eut avec votre majesté. — Il faudra me donner cette relation, je l'emporterai, elle me servira pour mes mémoires, etc. »

Napoléon n'a jamais eu connaissance de cette histoire du 20 mars.

Toute cette note sur M. Z*** est un roman.

(Page 92.)

« Je me présentai chez M. X***, etc. »

Ce récit porterait à faire croire qu'il y a eu une intelligence quelconque entre l'île d'Elbe et Paris, ce qui est matériellement faux; on l'a déjà dit : il n'y a pas eu de conspiration pour le retour de l'île d'Elbe, et lorsque l'histoire pourra parler sans réserve, on prouvera que la conspiration qui se tramait alors à Paris, et dont les ramifications s'étendaient sur toute la France, n'avait aucun rapport avec le 20 mars et avait un tout autre but.

Au reste, si cela était vrai, cet agent ne le dirait pas. Voudrait-il compromettre les trois personnes qu'il serait facile à dévouer aux persécutions des puissants ?

(Page 113.)

« Un vent propice enfla notre voile, et j'oubliai bientôt mes angoisses et mes dangers en apercevant le rocher sur lequel j'allais retrouver Napoléon-le-Grand. »

Cette Odyssée est un hors-d'œuvre ; car 1200 bâtiments de 14 à 400 tonneaux ont mouillé dans les sept ports de l'île pendant les neuf mois que l'a habitée Napoléon. Des bâtiments français, corses, génois, niçards, sardes, livourniens, toscans, napolitains, espagnols, grecs, barbaresques, six cents voyageurs anglais; cent cinquante négociants, maîtres, commis français, huit cents Italiens, y ont séjourné plus ou moins long-temps. Quoi! tous les bâtiments de Marseille à Naples et au Levant, tous ceux de la Corse à Civita-Vecchia passaient en vue de Porto-Ferrajo; et l'auteur dit... (illisible), lorsque pour se rendre de Paris à l'île d'Elbe, il suffisait de prendre un passeport de négociant pour Gênes et s'y embarquer pour Marseille.

(Page 120.)

« Je croyais (Napoléon) aussi lorsque j'abdiquai que les Bourbons instruits et corrigés par le malheur, ne retomberaient point dans les

fautes qui les avaient perdus en 1789. J'espérais que le roi vous gouvernerait en bon-homme.... Mais depuis qu'ils ont remis le pied en France, leurs ministres n'ont fait que des sottises. »

Est-il vraisemblable que Napoléon qui avait tant à apprendre d'un agent venant de Paris, qui lui parlait au nom de ses amis, se fût amusé à déclamer des lieux communs?

(Page 121.)

« L'Europe connaîtra la vérité; je lui apprendrai tout ce qui s'est dit, tout ce qui s'est fait à Châtillon. »

Comme si l'Europe ne savait pas ce qui s'est passé à Châtillon.

(Page 122.)

« Mon nom vivra autant que celui de Dieu. »

Quel horrible blasphème! Qu'est-ce qu'une nation? Qu'est-ce qu'un homme à côté de Dieu? Qu'est-ce qu'un homme à côté de l'univers?

(Page 122.)

« Ils savent bien (les émigrés) que je suis là, et voudraient me faire assassiner. Chaque jour je découvre de nouvelles embûches, de nouvelles trames. »

Quel vain discours! Comment Napoléon parlerait-il ainsi des émigrés, lui qui les avait tous rayés.

(Page 122.)

« Après quelques moments de silence, il me dit (Napoléon) : Mes généraux vont-ils à la cour ? Ils doivent y faire une triste figure. »

Napoléon n'avait donc pas lu les *Moniteurs*?

(Page 123.)

« Les émigrés seront toujours les mêmes. Tant qu'il ne fut question que de faire les belles jambes dans mon antichambre, j'en trouvai plus que je n'en voulus. Quand il fallut montrer de l'homme, ils se sont retirés comme des c..... »

Ce propos a été dit et redit cent fois. Il n'en est pas moins faux.

(Page 123.)

« Que disent de moi les soldats ? »

Napoléon savait ce que disaient les soldats, par plusieurs centaines de relations de soldats à leurs camarades.

(Page 124.)

« Il n'en serait pas échappé un seul (des alliés). Ils auraient eu aussi leur 29e bulletin. »

Est-il possible que Napoléon se soit permis une allusion d'aussi mauvais goût sur lui-même?

(Page 124.)

« Marmont est un misérable.... Cette trahison n'est pas la seule. Il a intrigué avec Talleyrand pour ôter la régence à l'impératrice et la cou-

ronne à mon fils. Il a trompé et joué Caulaincourt, Macdonald et les autres maréchaux. »

Cela ne peut avoir été dit, puisque cela est faux.

(Page 127.)

« En sortant de chez l'empereur, je trouvai le grand-maréchal : L'empereur vous a gardé bien long-temps, me dit-il ; je crains que cet entretien n'ait été remarqué; nous sommes entourés d'espions anglais. »

Cela est faux. Loin de là, les alliés étaient, graces aux mille libelles, bien persuadés que le Néron moderne n'avait pas un ami en France.

(Page 127.)

« Nous ne connaissons ce qui se passe que par les journaux et par quelques voyageurs du commerce, et ce que nous apprenons est si contradictoire et si insignifiant, que nous ne savons à quoi nous en tenir. »

Cela ne peut avoir été dit, parce que cela est faux.

(Page 128.)

« Je vous en félicite, mais je vous plains, me dit le grand-maréchal, on n'est jamais heureux loin de sa patrie. »

Que cela est ridicule ! Pourquoi ne pas le faire pleurer ?

(Page 130.)

« Avant de prendre un parti, j'ai besoin de connaître à fond la si-

tuation de nos affaires. Asseyez-vous et répétez-moi tout ce que vous m'avez dit. »

Voilà une tête bien organisée! Une conversation, comme il (l'empereur) a pu en avoir cent, change ses dispositions.

(Page 132.)

« La fortune ne m'a jamais abandonné dans les grandes occasions. »

Quoi! pas même lors de l'incendie de Moskou, dans les frimas de Wilna, lors de l'entrée des alliés à Paris?

(Page 132.)

« Je partirai avec mon épée, mes Polonais, mes grenadiers. »

Voilà un général bien discret.

(Page 132.)

« Croyez-vous qu'ils oseront m'attendre? »

Quelle rodomontade!

(Page 133.)

« Quant à leurs gardes du corps, à leurs compagnies rouges, je ne les crains point. Ce sont des vieillards ou des enfants, ils auront peur des moustaches de mes grenadiers. Je ferai arborer à mes grenadiers la cocarde tricolore. Je ferai un appel à mes anciens soldats; voilà comme je leur parlerai. »

Quelle petitesse! Ce n'est pas dans cette disposition d'idées que se conçoivent les grands projets.

(Page 135.)

« Connaissez-vous le nom des officiers qui commandaient sur les côtes et dans la huitième division? »

Quoi! Napoléon ne savait pas que Masséna commandait à Marseille, ni quels étaient ses officiers?

(Page 138.)

« Je suppose que je la contiendrai (l'Autriche) en la menaçant de lui ôter l'Italie. »

Quelle absurdité!

(Page 138.)

« L'Italie me conserve beaucoup de reconnaissance et d'attachement. Si je lui demandais demain cent mille hommes et cent millions, je les obtiendrais. »

Que veut dire tout cela? A qui faire cette demande?

(Page 138.)

« Je lui rendrais à son choix l'indépendance, ou Eugène; Mejan et quelques autres lui ont fait du tort, mais il n'en est pas moins fort aimé et estimé. »

Voilà de la calomnie bien noire! Que ce jeune homme dise du mal de Méjan, il en est le maître; mais il est affreux qu'il se serve du nom de l'empereur pour rendre le coup plus sensible.

(Page 140.)

« L'expérience prouve que les armées ne suffisent point toujours pour sauver une nation, tandis qu'une nation défendue par le peuple est toujours invincible. »

Bavardage de jeunes gens; lieux communs.

(Page 140.)

« Murat me donnerait bien sa marine. »

Quel besoin de la marine napolitaine pour débarquer 1200 hommes en Provence?

(Page 141.)

« Vous allez vous rendre à Naples. »

Pourquoi pas à Gênes? Cela eût été apparemment trop court.

(Page 143.)

« Comme on a toujours besoin d'argent, je vais vous donner mille louis. »

Jamais l'empereur n'a offert, ni parlé d'argent à personne; d'autres étaient chargés de ce soin.

(Page 144.)

« A peine étais-je descendu qu'il me fit rappeler. »

Pourquoi le rappeler? Bertrand était bien suffisant pour donner un chiffre. Tout cela n'est

pas vraisemblable, ce n'est pas la manière de l'empereur.

(Page 150.)

« Qu'est-ce au surplus que le nom d'empereur ? un nom comme un autre. Si je n'avais d'autre nom que celui-là pour me présenter devant la postérité, elle me rirait au nez.... Mon nom, tout neuf qu'il est, vivra d'âge en âge, etc. »

Quel verbiage de salon et d'oisifs! Quels lieux communs! Quel hors-d'œuvre!

(Page 156.)

« Je repartis en toute hâte pour Turin.... Quelle ne fut point ma surprise quand je sus qu'on s'entretenait de Napoléon et de son évasion de l'île d'Elbe. »

Quel ridicule! Quoi! cet agent si nécessaire à Paris, qui s'y rend par Naples, arrive à Turin, quand l'empereur est déjà à Grenoble.

(Page 159.)

« Le 26 février, à une heure, la garde et les officiers de la maison reçurent l'ordre de se tenir prêts à partir. »

Vingt-quatre heures avant de lever l'ancre, il n'y avait à Porto-Ferrajo que Bertrand et Drouot qui eussent le secret de l'expédition.

(Page 161.)

« Une corvette anglaise commandée par le capitaine Campbell. »

La corvette anglaise qui croisait sur les côtes

n'était pas commandée par le colonel Campbell. Cet officier était commissaire anglais à l'île d'Elbe; mais comme sa présence à Porto-Ferrajo, si elle eût été constante, eût pu le faire passer pour un agent diplomatique, on lui ordonna de se tenir alternativement à Florence, à Livourne, à Porto-Ferrajo. Lord Castelreagh, Metternich, Hardenberg, et même Talleyrand, étaient abusés par le grand nombre de libelles qui inondaient alors l'Europe. Le Néron, le Caligula, l'Holopherne moderne, était l'horreur du peuple français; il n'avait pas besoin d'être protégé, mais ne pouvait donner d'inquiétude. Ces fausses idées firent que les puissances ne tinrent aucun agent à Porto-Ferrajo. Ce fut même sur la demande de Napoléon que Campbell fut laissé dans ce pays.

(Page 171.)

« Le premier mars, à trois heures, on entre dans le golfe Juan. Le général Drouot et un certain nombre d'officiers et de soldats montés sur la felouque la Caroline, abordèrent avant l'empereur, qui se trouvait à une assez grande distance du rivage. Au moment même ils aperçurent à la droite un gros navire qui leur parut se diriger à toutes voiles sur le brick. Ils furent subitement saisis de la plus violente inquiétude. Ils allaient, venaient, témoignaient par leurs gestes et leurs pas précipités l'émotion dont ils étaient agités. Le général Drouot ordonna de charger la Caroline, etc. »

Tout cela est faux.

Napoléon voulait la paix, mais il n'aurait pas voulu souscrire à des conditions qui auraient été une tache à l'honneur national; et c'est dans ce sens seulement qu'il a pu dire qu'il aurait mieux aimé se trancher la main. Il a voulu la paix, puisque, immédiatement après la bataille de Brienne, au moment même où les conférences allaient s'ouvrir, il écrivit de Troyes à son plénipotentiaire à Châtillon qu'il lui donnait tous les pouvoirs, toute l'autorité nécessaire, carte blanche enfin, pour conclure la paix, afin d'arrêter les progrès de l'ennemi, si funestes pour nos provinces, de sauver la capitale et d'éviter une grande bataille dont la perte ruinerait toutes les espérances de la nation. Ces pleins-pouvoirs absolus, ce blanc-seing, il les a donnés le 4 ou le 5 février, il ne les a révoqués qu'après ses victoires; ainsi pendant plus de quinze jours, si les alliés l'eussent voulu, la paix aurait été conclue et signée à Châtillon, sans que le plénipotentiaire français eût été dans le cas de prendre de nouveau les ordres de Napoléon, qui n'aurait pas été alors assez fort contre la situation des choses et contre l'opinion pour refuser de ratifier un traité signé; mais le but des alliés n'était pas la paix: ils voulaient se venger des triomphes de la France; ils se rappelaient ces jours de deuil pour eux, où l'aigle

française planait sur leurs capitales. Les propositions de Châtillon, comme celles de Dresde, comme celles de Francfort, n'étaient qu'un leurre qu'ils mettaient en avant pour tromper leurs peuples et semer la division en France.

Le plénipotentiaire français désirait des instructions précises sur les sacrifices qu'il pouvait consentir. Napoléon était à Nogent-sur-Seine. Le grand-maréchal Bertrand et le duc de Bassano, qui se trouvaient près de lui, le pressèrent d'accéder à la demande du duc de Vicence, en le laissant toutefois libre de s'écarter de ces instructions et d'user de la carte blanche qui lui avait été donnée. Napoléon, rentré dans son cabinet, eut, avec son ministre, une conférence qui dura fort avant dans la nuit. Il fut décidé qu'on ne devait pas hésiter à abandonner la Belgique et même la rive gauche du Rhin, si l'on ne pouvait avoir la paix qu'à ce prix; mais que s'il était possible de traiter au moyen d'une seule de ces concessions, il fallait commencer par l'abandon de la Belgique, quelque désir qu'eût Napoléon de conserver cette belle province, parce que les ministres anglais, dont le but principal aurait été atteint, pourraient craindre d'exposer un résultat aussi national pour eux, en soutenant les autres concessions qui seraient demandées, et que, d'un autre côté, dans des

temps plus prospères, on pourrait reprendre la Belgique, en ne s'exposant qu'à une guerre maritime qui ne compromettrait pas le sort de l'empire, tandis qu'on ne tenterait pas de reconquérir la rive gauche du Rhin sans exciter une guerre continentale. Les instructions du plénipotentiaire furent rédigées dans ce sens : offrir d'abord l'abandon de la Belgique, ensuite celui de la rive gauche du Rhin, s'il était reconnu indispensable. L'Italie, le Piémont, Gênes, l'état de possession à établir en Allemagne, même les colonies, étaient des sacrifices faits d'avance.

Napoléon devait signer cette dépêche à sept heures du matin; il reçut à cinq heures un rapport sur les mouvements des armées russe et prussienne, qui lui fit juger que des événements glorieux allaient changer la face des choses; il ajourna sa réponse au duc de Vicence, et partit pour Champ-Aubert. Une série de triomphes inattendus releva ses espérances : au lieu de la grande bataille qu'il avait voulu éviter, il venait de remporter cinq victoires mémorables; l'armée ennemie avait perdu plus de 90,000 hommes en dix jours. Au lieu d'avoir à sauver sa capitale par la paix, il croyait l'avoir sauvée par les armes. L'état des affaires avait changé; il changea de résolution. Il écrivit de Nangis à son

plénipotentiaire pour lui retirer ses pouvoirs absolus et lui ordonner de prendre désormais ses ordres sur tous les points de la négociation; elle se suivit dès-lors dans les formes ordinaires. Il ne s'agissait plus pour Napoléon d'aller au-devant des concessions qu'on pouvait exiger de lui, mais de savoir, au moyen des négociations qui se suivaient à Châtillon, quelles étaient les véritables intentions des alliés, et les sacrifices qu'à la faveur des événements qui venaient de se passer, on pouvait éviter.

Vers la fin de février, Napoléon reçut le projet du traité préliminaire remis par les alliés à Châtillon. On ne pouvait reconnaître un ultimatum dans un assemblage de propositions révoltantes. Abandonner tout ce que Napoléon avait conquis, il croyait avoir le droit d'en faire le sacrifice; abandonner ce que la France républicaine avait conquis, il ne se croyait pas le droit de le faire; il l'aurait fait cependant, car le salut de la patrie impose des devoirs qui passent avant tout, si un traité de paix définitif eût été le résultat immédiat de tant et de si douloureux sacrifices; mais ce n'était pas un traité définitif qu'on lui proposait, c'étaient des préliminaires de paix, c'était un armistice les armes à la main; ou plutôt c'était un armistice par lequel la France aurait mis bas les armes, tandis que ses enne-

mis auraient occupé les parties de son territoire qu'ils avaient envahies, et les forteresses d'Huningue, Béfort, Besançon, dont ils exigeaient la remise, quoiqu'elles fussent situées dans les pays qu'ils n'occupaient pas. Un tel traité n'était autre chose à ses yeux qu'une capitulation déshonorante. Il écrivit à son plénipotentiaire : « Pourquoi les alliés ne demandent-ils pas que nous leur remettions nos fusils et nos canons? Venez les prendre, serait la seule réponse à faire à de telles propositions de paix. Les Romains, à la fin de la troisième guerre punique, avaient d'abord exigé que les Carthaginois remissent leurs vaisseaux et détruisissent leurs machines de guerre; Carthage obéit, et bientôt le sénat romain ordonna qu'elle fût abandonnée par ses habitants, parce qu'il lui avait plu de décider qu'elle devait être réduite en cendres. »

Des instructions furent expédiées au duc de Vicence pour la rédaction d'un contre-projet. Le projet des alliés fut envoyé à l'impératrice avec ordre de le soumettre à un conseil extraordinaire, convoqué à cet effet et composé principalement des hommes qui avaient exercé de l'influence aux différentes époques de la révolution, et qui avaient été élevés aux grandes fonctions de l'empire. Un seul repoussa le projet avec indignation, comme la proposition la plus

déshonorante dont l'histoire de France eût jamais fait mention, et comme une loi honteuse à laquelle l'honneur même ne permettrait pas aux Français de rester soumis; les autres furent d'avis d'obéir à la nécessité.

Napoléon, qui n'avait pu parvenir encore à connaître le véritable ultimatum des alliés, envoya de Reims, quelques jours après la bataille de Craonne, de nouveaux pouvoirs à son plénipotentiaire pour terminer, avec cette seule restriction qu'il ne signerait aucun traité dont l'évacuation du territoire et le renvoi des prisonniers faits de part et d'autre, ne seraient pas le résultat immédiat. Son courrier rencontra le duc de Vicence à quelques lieues de Châtillon. Les alliés avaient fixé, comme à Prague, un terme fatal pour la durée des négociations; elles étaient rompues.

(Page 183.)

« L'empereur donna l'ordre de faire imprimer, dans la nuit, ses proclamations, et dépêcha des émissaires sur tous les points pour annoncer qu'il était entré à Grenoble; que le roi de Naples le suivait avec 80,000 hommes, etc... »

Napoléon a toujours déclaré qu'il entrait seul en France et n'avait d'autre appui que le peuple français.

(Page 185.)

« Je veux être moins son souverain que le premier et le meilleur de ses citoyens. »

Fable.

(Page 197.)

« Le même jour on apprit que les généraux Drouet, Lefebvre-Desnouettes, Lallemand, qui avaient tenté de soulever les troupes, avaient complétement échoué. »

Cette levée de boucliers si intempestive fut dirigée par Fouché qui, lorsqu'il sut Napoléon à Lyon, voulut mériter de lui et se remettre en faveur.

(Page 201.)

« Ce fut une grande inconséquence de mettre le comte d'Artois en présence de Napoléon. Il était facile de prévoir que si ce prince succombait dans une ville de cent mille ames contre huit cents hommes, tout serait décidé. »

Rien n'était plus sage ni mieux entendu que l'envoi des princes à Lyon, puisque le roi lui-même ne pouvait pas s'y rendre. C'était le plus plus sûr moyen pour qu'une ville de cent mille ames ne fût pas conquise par 800 hommes, et puis il restait encore Paris.

(Page 204.)

« Il ne voulait point accepter les services des gardes à cheval. Nos institutions, leur dit-il, ne reconnaissent point de gardes à cheval. D'ailleurs, vous vous êtes si mal conduits avec le comte d'Artois que je ne veux point de vous. »

Fable.

(Page 204.)

« L'empereur ne se borna pas à donner des éloges à la conduite de ce généreux Lyonnais (celui qui avait accompagné le comte d'Artois). Je n'ai jamais, dit-il, laissé une belle action sans récompense, et il le nomma membre de la légion-d'honneur. »

Faux.

(Page 205.)

« Les personnes qui ont approché de Napoléon savent qu'il recommandait à ses secrétaires et aux officiers de sa maison de tenir note de ce qu'il avait dit et fait dans ses voyages. »

Un secrétaire ou un officier près de Napoléon qui eût tenu des notes sur ce qu'il disait, eût été chassé tout de suite.

(Page 206.)

« Je sais que les discussions qu'ils ont laissé établir (les Bourbons) ont déconsidéré et affaibli le pouvoir. Les idées libérales ont reconquis le terrain que je leur avais fait perdre. Je ne chercherai point à le reprendre; il ne faut jamais lutter contre une nation, etc. »

Ce discours est controuvé; l'empereur pouvait s'ouvrir à Cambacérès, à Lebrun, à Bertrand, mais à un jeune secrétaire de vingt-cinq ans qu'il connaissait si peu!

(Page 212.)

« Si je n'étais Napoléon, je voudrais peut-être être Alexandre! »

Quelle platitude!

(Page 213.)

« C'était un feu roulant de cris de *Vive la nation! Vive l'empereur! A bas les prêtres! A bas les royalistes! etc.* »

On n'entendait à Lyon que le cri de *vive l'empereur. Vive la nation* n'était plus usité en France depuis 1793, et de tous les pays de France, celui où ce cri eût été le moins populaire, c'est Lyon, parce qu'il y avait présidé aux démolitions de cette belle cité, et aux mitraillades de ses principaux citoyens.

(Page 213.)

« Il s'entretint long-temps avec eux (les magistrats, les chefs de corps), de la situation déplorable dans laquelle il retrouvait la France. Il leur avoua avec une noble franchise qu'il n'était point étranger à ses malheurs. J'ai été entraîné, leur dit-il, par la force des événements dans une fausse route; mais instruit par l'expérience, j'ai abjuré cet amour de la gloire, si naturel aux Français, qui a eu pour la France et pour moi tant de funestes résultats. Je me suis trompé en croyant que le siècle était venu de rendre la France le chef-lieu d'un grand empire! j'y ai renoncé, etc. »

Fable!

(Page 215.)

« A Gap, à Grenoble.... il s'était plutôt exprimé en citoyen qu'en monarque : aucun mot, aucune assurance formelle n'avait révélé ses intentions; on aurait pu penser qu'il songeait autant à rétablir la république ou le consulat que l'empire. A Lyon, plus de vague, plus d'incertitude : il parle en souverain, etc... »

Le langage qu'il tint à Lyon fut le même

qu'il tint à Gap, le même qu'il tint à Grenoble, le même qu'il tint dans ses proclamations de l'île d'Elbe. Il n'a jamais songé à rétablir la république ou le consulat. Ne dit-il pas dans ses proclamations : *Venez rejoindre votre empereur*? L'empire était plus populaire en France que la république.

(Page 216.)

« Madame et chère épouse, je suis remonté sur mon trône, etc... »

Les lettres de Napoléon à l'impératrice étaient toujours autographes. Toutes les personnes qui ont été dans la confiance intime de Napoléon savent que le libellé de ces lettres n'était pas *Madame et chère épouse*, mais *Ma bonne Louise*.

(Page 217.)

« Il paraissait attacher un prix particulier à l'alliance de la Russie; sa prédilection était sans doute fondée sur des raisons politiques, faciles à apercevoir; cependant je crois qu'elle était également déterminée par les procédés généreux d'Alexandre envers les Français. Le renom, la popularité que ce prince, etc. »

Tout cela est de l'esprit de l'auteur.

(Page 217.)

« Je suis décidé, me dit-il; je veux dès aujourd'hui anéantir l'autorité royale et renvoyer les chambres. Puisque j'ai repris le gouvernement, il ne doit plus exister d'autre autorité que la mienne; il faut qu'on sache, etc. »

Ce colloque de Napoléon avec son secrétaire est absurde.

(Page 224.)

« Il prescrivit au grand-maréchal de lui écrire (au maréchal Ney). Vous l'instruirez, lui dit-il, du délire qu'excite mon retour et de la réunion successive à mon armée de toutes les forces dirigées contre moi. Vous lui direz que les troupes qu'il commande imiteront infailliblement tôt ou tard l'exemple de leurs braves camarades et que les efforts qu'il pourrait tenter n'auraient d'autres résultats que de retarder tout au plus de quelques jours la chute des Bourbons. Faites-lui entendre, etc. »

Faux.

(Page 238.)

« L'empereur dont la bonne humeur était inépuisable, se mit à plaisanter sur la cour de Louis XVIII. Sa cour, dit-il, à Paris est celle du roi Dagobert. .. Tous ces gens-là n'ont que de la morgue.... On ne m'a jamais vu souffrir que mon chancelier mît un genou en terre pour me demander mes ordres, etc. »

Faux.

(Page 241.)

« L'empereur, en arrivant à Auxerre, avait cru y trouver le maréchal Ney. Je ne conçois pas, dit-il au général Bertrand, pourquoi Ney n'est point ici; cela me surprend et m'inquiète : aurait-il changé d'idée? etc... »

Depuis que le maréchal Ney avait fait sa soumission, il correspondait quatre fois par jour par des courriers extraordinaires avec le grand-maréchal faisant fonctions de major-général.

On savait donc sa marche et le lieu où se trouvaient ses troupes, ainsi que le jour qu'il devait arriver à Auxerre; on ne pouvait donc avoir aucune inquiétude.

(Page 224.)

« Le lendemain, l'empereur en l'apercevant (le maréchal Ney), lui dit : Embrassez-moi, mon cher maréchal, je suis bien aise de vous revoir; je n'ai pas besoin d'explication ni de justification ; je vous ai toujours honoré et estimé comme le *brave des braves*... Votre majesté pourra toujours compter sur moi quand il s'agira de la patrie; c'est pour la patrie que j'ai versé mon sang et je suis prêt à le faire encore jusqu'à la dernière goutte. Je vous aime, sire, mais la patrie avant tout... Si vous n'étiez venu les chasser, nous allions les chasser nous-mêmes, etc... »

L'auteur a eu un rapport inexact de cet entretien, et d'ailleurs ce n'est pas ainsi que s'entretiennent de vieux guerriers qui ont blanchi sous le harnais; leurs discours ne sont pas ceux d'un jeune Gracque de vingt ans. Le maréchal Ney eût été mal venu de prendre un pareil ton; car il était de fait qu'au lieu de commander à ses troupes, il avait été commandé par elles, et qu'il n'avait été décidé à abandonner le parti du roi, pour se tourner du côté de Napoléon, que parce que déjà la plus grande partie de ses régiments l'avaient abandonné, et que le reste de ses troupes allait se déclarer.

(Page 241.)

« Oui, sire, ils cherchaient sans cesse à nous humilier : je suis

encore indigné quand je pense qu'un maréchal de France, qu'un vieux guerrier comme moi, fut obligé de se mettre à genoux, etc. »

Faux.

(Page 243.)

« Quels généraux avez-vous avec vous?..... Ne craignez-vous pas que Bourmont ne revienne et vous mette dans l'embarras? — Non, sire, il se tiendra tranquille. D'ailleurs, il ne trouverait personne pour le seconder : j'ai chassé des rangs tous les voltigeurs de Louis XIV. »

Faux.

(Page 244.)

« Les généraux Bertrand et Labédoyère présents à cet entretien se mêlèrent alors de la conversation. »

Ni l'un ni l'autre ne pouvait être présent à cette conversation, surtout Labédoyère qui était retenu à son régiment. Tout ce récit est de pure invention.

(Page 250.)

« Si j'eusse voulu me défaire d'eux par de semblables moyens (la mise hors de la loi), il y a long-temps qu'ils seraient en poussière. J'aurais trouvé comme eux des Brulart, des Georges, des Maubreuil, etc. »

Jamais choses semblables n'ont été dites.

(Page 255.)

« Général Girard, on m'assure que vos troupes, connaissant les décrets de Paris, ont résolu, par représailles, de faire main basse sur les royalistes qu'elles rencontreront : vous ne rencontrerez que des Français. Je vous défends de tirer un seul coup de fusil. Calmez vos

soldats; démentez les bruits qui les exaspèrent : dites-leur que je ne voudrais point rentrer dans ma capitale à leur tête, si leurs armes étaient teintes du sang français. »

Pourquoi donc traîner à sa suite un parc de soixante pièces de canon que l'on s'était donné tant de peine à organiser dans les arsenaux de Grenoble et d'Auxonne? Ainsi donc si 200 volontaires royaux eussent voulu tenir ferme, le général Girard devait se rendre et remettre tous ses canons, puisqu'il ne pouvait pas tirer un seul coup de fusil; et Napoléon, s'il trouvait de la résistance, devait donc ne pas entrer dans sa capitale et s'en retourner à l'île d'Elbe? Il n'a pas dit non plus à Cambronne : « Ne tirez pas un seul coup de fusil, » puisque cela ne dépendait pas de lui; mais il lui a dit, comme prédiction : « J'espère que vous ne tirerez pas un seul coup de fusil. » Cambronne était accompagné de 100 braves qui étaient munis de cartouches, afin de surmonter toute résistance qui leur serait opposée. Mais certes, la résistance qu'on peut surmonter avec 100 hommes, avec 1,200 hommes même, n'est pas une affaire de guerre civile, quand il est question d'un grand état comme la France. Supposer que Napoléon ait ordonné à ses vieux soldats de ne pas se servir de leurs fusils, de se laisser bafouer, insulter! Quelle badauderie!

(Page 257.)

« Sur nos instances, l'empereur se fit accompagner par environ 200 cavaliers. Jusque alors il n'avait eu d'autre escorte que la voiture du général Drouot qui précédait la sienne, et la mienne qui fermait la marche, etc. »

Lorsque Napoléon arriva à Fontainebleau, ce palais était occupé par ses troupes; de grand'-gardes de cavalerie étaient à tous les débouchés de la forêt, sur les chemins de Paris, de Melun, d'Orléans, etc., et la forêt avait été fouillée dans tous les sens. Ces précautions d'usage étaient doublement à propos, car l'armée du duc de Berry était alors supposée campée sur les hauteurs d'Essonne. Napoléon s'arrêta quatre ou cinq heures de la nuit à Moret, à l'entrée de la forêt, afin de recevoir le rapport des grand'-gardes envoyées à tous les débouchés de la forêt.

(Page .....)

« Vous êtes un enfant. S'il doit m'arriver quelque chose, toutes les précautions n'y feront rien. Notre destinée est écrite là-haut. »

Quoi! un vieux général s'en rapporte à la destinée pour ne pas placer des grand'-gardes! Quelle sottise!

(Page 258.)

« A midi seulement, la nouvelle du départ du roi lui fut apportée simultanément par un courrier de M. de Lavalette, etc.... »

Napoléon ne reçut de lettre ni de M. de Lavalette, ni de qui que ce soit.

(Page 26n.)

« On avait pensé que Napoléon ferait dans sa capitale une entrée triomphale, etc.... »

Napoléon est entré à Paris comme à Grenoble, comme à Lyon, à la fin d'une longue journée de marche, à la tête des troupes même qui avaient été réunies pour s'opposer à son entrée; effectivement, ce n'est pas avec les grenadiers de l'île d'Elbe, ni avec les garnisons de Grenoble ou de Lyon, c'est à la tête des troupes qui avaient campé à Villejuif pour le combattre, qu'il entra dans Paris. Il n'eût pas retardé d'une heure son entrée aux Tuileries pour laisser le temps de faire des préparatifs, et y entrer avec plus de pompe. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois qu'il en agit ainsi. Il entra à Paris comme après son mariage avec Marie-Louise, comme après Marengo, après Austerlitz, après Tilsitt, après Madrid, après Vienne, en voiture de poste, sans être annoncé, et dans la nuit.

(Page 258.)

« Et comme le 20 mars était le jour de la naissance de son fils, il voulut à toutes forces rentrer dans sa capitale sous des auspices aussi fortunés. »

Eh non! il ne voulait pas perdre une heure en vaines cérémonies.

(Page 260.)

« Le duc de Vicence, convaincu de l'inutilité des efforts que faisait Napoléon pour établir des relations diplomatiques avec les puissances étrangères, refusa d'accepter le ministère. »

Faux.

(Page 264.)

« Le prince d'Eckmühll fut nommé ministre de la guerre. Par la dureté de ses manières et de son langage, par des actes de sévérité presque barbares, il s'était attiré l'animadversion universelle; sa fidélité à l'empereur, et sa défense de Hambourg, l'avaient réconcilié depuis avec l'opinion. La faiblesse, la versatilité de son caractère, excitaient bien quelques inquiétudes; mais on espérait que l'empereur saurait le maîtriser, et que l'armée retirerait d'heureux avantages de son zèle infatigable et de sa sévère probité. »

Voilà un portrait bien amer et bien injuste.

(Page 265.)

« Le duc d'Otrante fut chargé de la police, etc.... »

Le duc d'Otrante fut chargé de la police, parce que Cambacérès, le duc de Bassano, Lavalette, Savary même, Réal et toutes les personnes en qui Napoléon pouvait avoir le plus de confiance, se réunirent pour témoigner de sa conduite en 1814, qui même avait exposé fortement sa propre sûreté. Toutes ces circonstances firent surmonter à Napoléon sa répu-

gnance pour remettre en place un homme qu'il connaissait d'une immoralité si profonde.

(Page 260.)

« Que fait Ney? Comment est-il avec le roi ? — Tantôt bien, tantôt mal ; il a eu, je crois, à se plaindre de la cour, à cause de sa femme. — Sa femme est une précieuse; elle aura voulu faire la grande dame, et les vieilles douairières se seront moquées d'elle. Ney a-t-il un commandement ? — Je ne crois pas, sire. — Est-il des nôtres ? — La part qu'il a prise à votre abdication.... Oui, j'ai lu cela à Porto-Ferrajo. Tout cela est faux. »

Oui, tout cela est faux, imaginé à plaisir.

(Page 265.)

« Le ministère de l'intérieur, destiné d'abord à M. Costaz, fut également proposé à M. Molé, et finit par être donné à M. Carnot, sur la proposition du duc de Bassano. »

Le ministère de l'intérieur n'a jamais été destiné à M. Costaz.

(Page 272.)

« La même faveur fut décernée à Labédoyère, en récompense de sa conduite à Grenoble ; mais il ne répondit aux bontés de Napoléon que par un refus formel.... etc..... »

Labédoyère était éminemment Français; il fut guidé par les sentiments les plus nobles et les plus chevaleresques dans la démarche qu'il fit à Grenoble; dévouement alors admirable, car tout était douteux. Il était trop pénétré de ce que la distinction que lui accordait Napoléon

avait d'honorable pour lui en l'attachant à sa personne, pour avoir fait la moindre difficulté d'accepter.

(Page 269.)

« L'empereur replaça près de sa personne la plupart des chambellans, des écuyers et des maîtres de cérémonie qui l'entouraient en 1814; il avait conservé sa malheureuse passion pour les seigneurs d'autrefois; il lui en fallait à tout prix, etc.

Les grands seigneurs d'autrefois étaient sous Napoléon des Français comme les plébéïens; ceux qui étaient attachés à sa personne se sont aussi bien conduits que les autres.

(Page 269.)

« Il voulut aussi organiser la maison de l'impératrice, il renomma dames du palais mesdames de Bassano, de Vicence, de Rovigo, Duchatel et Meunier; la duchesse de M*** ne fut point rappelée. Il avait su par le prince Joseph qu'elle avait abusé après les événements de Fontainebleau de la confiance de l'impératrice, et trahi le secret de sa correspondance. »

Calomnie! Il fallait le consentement de l'impératrice pour devenir dame d'honneur et d'atours. C'était l'usage.

(Page 270.)

« On prétendait, et c'était à tort, que les graces et la beauté de la duchesse lui avaient autrefois attiré les hommages de Napoléon. »

Faux! propos d'antichambre.

(Page 272.)

« Il (Drouot) refusa constamment le traitement et les frais de bureau considérables attachés au grade de major-général de la garde. »

Il n'était pas major-général de la garde. Les talents, la bravoure, les vertus de Drouot n'ont pas besoin d'un éloge qui serait une censure pour ses camarades.

(Page 273.)

« L'empereur lui-même ne fut pas exempt de cette injustice; il semblait donner la préférence au comte Bertrand. »

Cela ne s'entend pas.

(Page 282.)

« Il trouva sa table à écrire couverte de livres mystiques, etc. »

La table du cabinet du roi était couverte de tous les ouvrages qu'on lui avait dédiés depuis neuf mois, et de sept à huit cents placets ou rapports sur des affaires secrètes. Il est vrai que son portefeuille personnel, où étaient ses papiers particuliers, tels que la correspondance de la duchesse d'Angoulême depuis le temps qu'elle était au Temple, celle de Louis XVI et la lettre de M. de Malmersbury qui annonçait la mort du roi, avait été laissé sur la petite table. Personne ne prit connaissance de ces papiers; Napoléon s'en réserva seul l'examen : il

y en avait de très curieux, et cela donna lieu quelquefois à des scènes très piquantes.

(Page .....)

« L'empereur entrait habituellement dans son cabinet avant six heures du matin, et n'en sortait le plus souvent qu'à la nuit. »

Qui ne sait que l'empereur se levait deux fois toutes les nuits, ne pouvant dormir plus de trois heures de suite.

(Page 307.)

« La garde et ses dignes chefs n'ambitionnaient que la seule faveur de conserver le glorieux titre de grenadiers de l'île d'Elbe. Vaines illusions! la pensée de l'empereur, absorbée tout entière par d'autres soins, ne se reportait plus vers les braves qui avaient partagé son exil et ses malheurs, etc. »

Il n'était pas convenable que le bataillon de l'île d'Elbe formât un corps à part : c'eût été une garde dans une garde. Les grenadiers de l'île d'Elbe n'étaient que la députation de la garde. Lorsqu'on demanda des hommes de bonne volonté, toute la garde se présenta ; il n'y avait donc aucune raison pour faire déchoir en quoi que ce fût les autres soldats de la garde. C'eût été une faute qui eût eu des conséquences, que de subdiviser la garde; mais tous les soldats de l'île d'Elbe reçurent la légion d'honneur; tous ceux qui purent être avancés furent faits sergents; tous les officiers eurent de l'avance-

ment. Quant aux motifs que l'on prête à Napoléon, ce sont des pauvretés qui ne méritent aucune réponse.

(Page 311.)

« Les ordres donnés au général Excelmans portaient seulement de pousser pied à pied hors de la France, le roi et les princes; jamais il ne lui fut commandé, ni de s'assurer de leurs personnes, ni de les tuer en cas de résistance.

« Les instructions données en même temps au maréchal Ney, envoyé en mission sur les frontières du nord et de l'est, prescrivaient aussi mot à mot de faire respecter la famille royale, et de lui faciliter tous les moyens de sortir librement et paisiblement de la France. »

Les ordres donnés à Excelmans étaient ce qu'ils devaient être; faire prisonniers la garde, les princes et le roi, si cela était possible.

Il ne fut donné au maréchal Ney aucune instruction relative aux Bourbons; quand il fit l'inspection des places de Flandre, ces princes avaient depuis long-temps quitté la France.

(Page 304.)

« Ce fut cette mission (celle du maréchal Ney) qui devint la source de la disgrace dans laquelle vécut le maréchal jusqu'au jour de son rappel à l'armée. L'empereur lui avait fait ordonner de partir sur-le-champ; il répondit qu'il ne pouvait partir qu'autant qu'on lui paierait une vingtaine de mille francs qui lui étaient dus, etc. »

Faux!

(Page 305.)

« Le lendemain, le général Lecourbe à qui l'empereur venait de con-

fier un commandement important, lui écrivit pour lui demander plusieurs graces, et en outre 150,000 fr. à titre de traitement arriéré, etc.»

Faux!

(Page 305.)

« Deux autres généraux moins connus voulurent également lui faire acheter leurs services.»

Faux!

(Page 309.)

« On a soutenu que le duc de Bassano, chargé momentanément du portefeuille de l'intérieur, avait transmis à M. Siméon, alors préfet royal à Lille, l'ordre d'arrêter le roi. Le duc de Bassano, indigné de cette odieuse imputation, etc., etc.»

Le duc de Bassano n'a pas été chargé de transmettre à M. Siméon, préfet de Lille, l'ordre de faire arrêter le roi : un tel ordre n'aurait pas passé par l'autorité civile; c'est au commandant militaire à Lille qu'il eût été adressé.

(Page .....)

« L'empereur, après avoir lu cette lettre (celle du duc d'Orléans), se tourna vers le duc de Bassano et lui dit : Voyez ce que le duc d'Orléans écrit à Mortier; cette lettre lui fait honneur. Celui-là *a toujours eu l'ame française.*»

Cette lettre eût mérité des éloges, mais cela est faux.

(Page 314.)

« Une lettre de madame la duchesse d'Orléans.»

Immédiatement après le retour de Napoléon, la duchesse douairière d'Orléans lui écrivit. Elle adressa sa lettre au duc de Bassano, auquel elle avait déjà recouru dans d'autres circonstances où il s'agissait de ses intérêts les plus importants. La duchesse de Bourbon fit aussi parvenir une lettre par le même canal, mais un peu plus tard, c'est-à-dire vers le commencement d'avril. Fouché voulut s'entremêler de cette affaire, et il la gâta ; tout ce qu'il touchait sentait l'intrigue, et Napoléon en avait horreur. Au lieu d'éloigner les princesses et de repousser leurs demandes, comme il aurait peut-être dû le faire, il céda aux instances et à la confiance que lui inspirait le duc de Bassano : ce ministre obtint la continuation des pensions dont la duchesse d'Orléans et la duchesse de Bourbon jouissaient avant 1814 ; elles furent même augmentées. Le duc de Gaëte eut ordre de présenter le décret, qui rentrait dans les attributions des finances.

(Page 313.)

« L'énergie, l'intrépidité que déploya dans cette circonstance la petite-fille de Marie-Thérèse excita les éloges de l'empereur, et lui inspira ce mot si connu. *C'est le seul homme de sa famille.* »

Ce mot est faux !

(Page 313.)

« Tout ce qui s'est passé à Bordeaux, dit-il, est vraiment extraordinaire, je ne sais ce qui doit étonner le plus de la noble audace de madame d'Angoulême ou de la patience magnanime de mes soldats. »

Faux!

(Page 331.)

« La dépêche télégraphique annonçant cette nouvelle, fut apportée sur-le-champ à Napoléon par le duc de Bassano, et ce ministre, malgré l'opposition de plusieurs personnages, décida Napoléon à répondre, par le télégraphe, qu'il approuvait la capitulation. Au même instant, une seconde dépêche annonça que le général Grouchy n'avait pas cru devoir autoriser, sans l'aveu de Napoléon, l'exécution de la convention, et que le duc d'Angoulême s'était constitué prisonnier. M. de Bassano se hâta de transmettre les premiers ordres de Napoléon, et ne l'instruisit de l'annulation de la convention, que lorsque l'obscurité de la nuit eut rendu impossible toute communication télégraphique. Napoléon eut connaissance de la noble hardiesse de son ministre, etc... »

La dépêche télégraphique fut remise par le duc de Bassano à Napoléon à son lever. On conviendra qu'il y avait lieu à délibération, mais tout se passa entre Napoléon et son ministre, et, en une demi-heure, il fut décidé que la capitulation serait exécutée. Quelques oppositions se manifestèrent dans l'après-midi, lorsque la nouvelle eut été connue. Un rapport du***, après avoir rappelé à Napoléon l'ordre de *courir sus* publié contre lui, développait les motifs de ne pas se dessaisir d'un otage aussi précieux que l'était le duc d'Angoulême. Le

soir, à son travail avec Napoléon, le duc de Bassano lui remit une seconde dépêche télégraphique annonçant que, d'après le refus de la ratification par le général en chef, la capitulation n'existait plus. Napoléon demanda à son ministre si la première dépêche était partie. — Oui. — Napoléon approuva la conduite de son ministre, et s'il était besoin de dire pourquoi à ceux qui liront ceci, ils seraient incapables de le comprendre; le caractère de Napoléon leur serait inconnu. Et le duc de Bassano erre dans l'exil!

(Page 324.)

« L'empereur nomma le général Grouchy maréchal d'empire, non point qu'il fût émerveillé de sa conduite, car il savait qu'il n'avait pressé que mollement le duc d'Angoulême, mais pour donner de l'éclat à la disgrace du prince, etc. »

Cela est faux, car il fut fort satisfait de l'activité et de la conduite de Grouchy à Lyon, et de la confiance qu'il sut inspirer.

(Page 351.)

« Si Napoléon, mettant à profit ses sentiments généreux, eût dit aux Français : Vous m'avez rendu la couronne; les étrangers veulent me l'arracher, je suis prêt à la défendre ou à la déposer, parlez. La nation entière aurait entendu son langage et se serait levée pour faire respecter le souverain de son cœur et de son choix. »

Est-ce que la nation ne s'est pas levée? Elle n'a manqué que de temps.

(Page 351.)

« Mais Napoléon avait d'autres pensées. Il regardait la déclaration du congrès comme un acte de circonstance qui avait eu pour objet, à l'époque où il fut souscrit par les alliés, de soutenir la cause des royalistes, etc. »

Cela peut avoir été dans l'opinion de l'écrivain, mais elle ne fut jamais celle.... (La note n'a pas été achevée.)

(Page 353.)

« Napoléon eut recours à un autre moyen. Il connaissait les rapports et les liaisons de MM. D. de Saint-L... et de Mont... avec le prince de Talleyrand, et persuadé que Talleyrand leur ferait obtenir l'autorisation de se rendre à Vienne, il résolut de les y envoyer. »

La mission de Montron à Vienne avait plusieurs buts : 1° gagner Talleyrand; 2° lui faire connaître la vraie opinion de la France que ce ministre ne connut jamais; 3° de porter des lettres à l'impératrice, et de rapporter des réponses; 4° de fournir à Talleyrand une occasion d'écrire en France, et de pouvoir saisir les fils des trames qu'il y avait ourdies. Tous ces buts furent remplis : Talleyrand, à son grand étonnement, apprit que la France entière était levée. Napoléon reçut et donna de ses nouvelles. Au retour du sieur Montron, on délibéra de l'arrêter à la frontière; mais on sentit qu'il aurait caché ses dépêches : on se contenta d'ob-

server ses démarches à son arrivée, et l'on eut le premier fil des intrigues de Foucher et de quatre ou cinq membres de son ancienne.... (mot illisible) comme il est dit dans le liv. 10 de l'année 1815.

(Page 355.)

« Voulant, d'un autre côté, se ménager, en cas de non-succès, la protection de Napoléon, il (le roi de Naples) lui dépêcha secrètement un émissaire pour le féliciter, etc. »

Faux ! Comment en effet l'empereur aurait-il reçu une lettre de Naples? aucun courrier ne passait. L'armée autrichienne avait repris.... (mot illisible) et coupé les communications avec Rome. Tout ce récit est de pure invention.

(Page 337.)

« On ne pouvait lui pardonner (au roi de Naples) d'avoir trahi, en 1814, son beau-frère et son bienfaiteur, et révélé, en 1815, à l'Autriche, la conjuration patriotique de Milan : j'ignore si ce dernier fait est vrai ; mais, faux ou vrai, il produit le même effet sur l'esprit des Italiens. »

La conjuration des patriotes de Milan fut révélée par un magistrat français qui, si l'on en croit le rapport qu'il en a fait lui-même et qui a été remis à Napoléon dans les cent jours, avait été chargé de nouer des intrigues pour faire passer la couronne de fer sur la tête du duc de Berri. Cet homme racontait, dans son

rapport, qu'ayant découvert qu'une conspiration était tramée par des patriotes italiens, il parvint à entrer dans leur confiance. Il espérait les diriger vers son but; mais cet espoir s'évanouit bientôt. Il s'assura que la conspiration était tout italienne, républicaine et non monarchique; embrassant non-seulement le royaume d'Italie, mais l'Italie entière. Il ne songea plus qu'à la déjouer. Ce ne fut plus au nom d'un prince français qu'il travaillait, mais au nom des patriotes de France qui demandaient, disait-il, une alliance, et étaient prêts à se soulever pour donner un appui. Il assura que non-seulement le Lyonnais, le Dauphiné, mais encore la Savoie et les Alpes maritimes, n'attendaient que l'événement pour prendre les armes. Les patriotes milanais admirent ce misérable dans leurs conciliabules; ils délibérèrent devant lui et avec lui, et ce fut en sa présence que le plan fut arrêté. Le signal de la révolution devait être donné par l'enlèvement du maréchal Bellegarde qui habitait la Villa-Bonaparte, palais de plaisance presque isolé et situé à l'une des extrémités de Milan. Le jour de l'exécution fut remis plusieurs fois, à la grande inquiétude du traître, qui n'osait pas approcher de ce lieu, de peur de se rendre suspect aux conspirateurs avant que le jour eût été fixé. Il le fut enfin; à

l'instant même, il courut chez le maréchal Bellegarde, et, s'il faut l'en croire, après avoir exigé de ce maréchal sa parole d'honneur de faire grace de la vie aux auteurs du complot qu'il allait lui faire connaître, il lui en révéla tous les détails et lui donna les listes complètes des noms des conspirateurs, qui furent enlevés quelques moments après et transportés dans la citadelle de Mantoue; ils y subissent encore et y subiront long-temps la peine de leur attentat.

(Page 385.)

« Napoléon n'avait jamais été le maître de dompter l'éloignement que lui inspiraient les vétérans de la révolution; il redoutait leur constance et leur audace, et se serait cru menacé ou perdu, s'ils avaient repris de la consistance et de l'ascendant. Cette terreur panique fut cause qu'il ne retira point des confédérations le parti qu'il s'en était promis, et qu'elles lui auraient offert indubitablement s'il n'en eût point ralenti l'essor. Elle fut cause aussi qu'il fit peut-être une plus grande faute, celle d'arrêter les mouvements populaires qui s'étaient manifestés dans la plupart des départements.... Dans l'état de crise où il se trouvait, et dans lequel il avait entraîné la France, il ne devait dédaigner aucun moyen de salut; et le plus efficace, le plus analogue à sa position, était, sans contredit, de lier étroitement le peuple à son sort et à sa défense, etc. »

Les vétérans de la révolution étaient Cambacérès, Merlin, Sièyes, Carnot, Alquier.

Le mouvement populaire ne fut pas arrêté, il fut régularisé. Il fut aussi grand que de 1790 à 1792; mais alors on eut trois ans pour armer, et ici on n'eut que quarante jours; alors on ne

fut attaqué que par une armée de 80,000 hommes, et ici on le fut par 600,000. Si, en 1792, on eût été attaqué par seulement 300,000 hommes, Paris eût été pris, malgré l'énergie de la nation et les trois ans qu'elle avait eus pour s'organiser.

(Page 370.)

« La modération que Napoléon adopta dans cette circonstance fut honorable et non point politique. Il se conduisit comme il aurait pu le faire à l'époque où tous les partis confondus et réconciliés le reconnaissaient pour leur seul et unique souverain. Mais les choses étaient changées; il n'avait plus pour lui la France entière, et il fallait dès-lors qu'il la conduisit plutôt en chef de parti qu'en souverain, et qu'il déployât, pour ainsi dire, toute l'énergie et toute la vigueur d'un factieux. »

Tout ceci est du verbiage à la mode, sans aucun sens réel.

(Page 392.)

« Il se rendit aussi à l'École polytechnique : c'était la première fois qu'il s'offrait aux regards des élèves de cette école. Leur amour pour la liberté absolue, leur penchant pour les institutions républicaines, leur avaient long-temps aliéné l'affection de Napoléon; mais l'éclatante bravoure qu'ils déployèrent sous les murs de Paris leur rendit son estime et son amitié, et il fut satisfait (ce sont ses paroles) de trouver une aussi belle occasion de se réconcilier avec eux. »

L'École polytechnique a toujours été l'objet des sollicitudes de Napoléon. Elle était fondée par Monge qu'il aimait. Laplace, Lagrange, Prony, qui étaient ses amis, en étaient les chefs. On y

enseignait les sciences mathématiques et chimiques qu'il affectionnait. Ce qui a donné lieu au bruit populaire que Napoléon n'aimait pas cette école, c'est que ces jeunes gens, la plupart âgés de plus de quinze ans, se libertinant au milieu de la corruption de la capitale, on les fit caserner, ce qui leur déplut d'abord. On voit par ce fait combien peu de foi il faut ajouter aux assertions de l'auteur.

(Page 372.)

« Le commissaire de police du quartier avait suivi Napoléon dans cette manufacture (celle de M. Lenoir), et voulant donner l'exemple, il ouvrit la bouche jusqu'aux oreilles pour mieux crier *vive l'empereur*, mais par un *lapsu linguæ* désespérant, il fit entendre au contraire un *vive le roi* bien articulé. Grande rumeur! etc. »

Cette anecdote est fausse.

(Page 378.)

« Les prêtres et les nobles jouent gros jeu. Si je leur lâche le peuple, ils seront tous dévorés en un clin d'œil. »

Faux.

(Page 380.)

« Napoléon, pendant les cent jours eut un moment l'idée de faire paraître une note semi-officielle sur l'arrestation et la mort du duc d'Enghien. »

Faux.

(Page .....)

« Voici quelques renseignements extraits des pièces qui devaient servir de base à cette note. »

Tout cela est faux. Napoléon ne s'occupait pas du duc d'Enghien, qui avait été justement traduit et puni par un conseil militaire. Le général Moreau, dès 1797, s'était plaint, dans son rapport au directoire exécutif lors du 18 fructidor, des intrigues que ce prince tramait d'Offenbourg avec Pichegru et ses agents dans l'armée. Ce prince faisait partie de la conspiration de Georges et de Pichegru. Il fut en conséquence arrêté et condamné à mort par un tribunal compétent. Il n'y eut qu'un acte irrégulier: ce fut de l'avoir fait arrêter à trois lieues de la frontière de France, dans le pays de Baden; mais Napoléon était le protecteur de cette maison. Il lui fit demander l'extradition par le colonel Caulaincourt, son aide-de-camp, pendant qu'Ordenner passait le Rhin à Neubrisach avec trois cents dragons, et arrêtait le prince et ses agents dans sa maison d'Ettenheim.

(Page 382.)

« La mort du duc d'Enghien décidait la question qui agitait la France, elle décidait de Napoléon sans retour; elle pouvait enfin intimider et punir les auteurs des trames ourdies sans cesse contre lui. »

Cela est absurde. La mort méritée du duc

d'Enghien nuisit à Napoléon dans l'opinion et ne lui fut d'aucune utilité politique.

(Page 383.)

« L'impératrice Joséphine, la princesse Hortense se jetèrent en larmes aux pieds de Napoléon, et le conjurèrent de respecter la vie du duc d'Enghien. Le prince Cambacérès et le prince de Neufchatel lui remontrèrent vivement l'affreuse inutilité du coup qu'il allait frapper. »

Tout cela est faux. Le duc d'Enghien, traduit au château de Vincennes, fut jugé et fusillé avant que personne sût qu'il avait été arrêté. D'ailleurs on était alors si indigné de la conduite connue du **** qui tramait avec tant d'impudence des assassinats dans Paris, que ce fut un concert unanime de satisfaction aux Tuileries et parmi les amis et parents des ministres et des personnes intéressées à l'état.

(Page 383.)

« Il paraissait hésiter quand on vint lui annoncer que le prince avait cessé de vivre. »

Cela est faux. Napoléon savait que si la commission le trouvait coupable, elle le ferait exécuter dans les vingt-quatre heures.

(Page 384.)

« Le prince de T...., à qui l'empereur avait souvent reproché publiquement de lui avoir conseillé l'arrestation et la mort du duc d'Enghien, fut chargé d'apaiser la cour de Baden, et de justifier la violation de son territoire aux yeux de l'Europe, etc. »

Le prince de Talleyrand s'est conduit, dans cette occasion, comme un fidèle ministre, et jamais l'empereur ne lui a rien reproché là-dessus. Si l'affaire du duc d'Enghien était à recommencer, l'empereur agirait encore de même. L'intérêt de la France, la dignité de la couronne et le droit d'une juste représaille lui en feraient une loi.

(Page 585.)

« On a long-temps imputé, et les personnes non instruites de la vérité imputent encore à M. de Caulaincourt l'arrestation du duc d'Enghein. »

Caulaincourt, aide-de-camp de Napoléon, a dû obéir aux instructions que Berthier, et Talleyrand, ministre des relations extérieures, étaient chargés de lui donner pour la mission qui lui était confiée :

1° De confondre les trames ourdies par les ministres anglais sur la rive droite du Rhin ;

2° S'assurer des personnes et papiers de la baronne de Reich et de ses complices, qui tramaient à Offenbourg le renversement du gouvernement consulaire et la mort du premier consul ;

3° Inspecter et activer l'armement de la flottille ;

4° Faire remettre à la cour de Baden des ex-

plications sur la violation de son territoire, aussitôt qu'Ordenner se serait saisi du duc d'Enghien.

Ordenner a dû obéir à l'ordre de passer le Rhin avec 300 dragons et d'enlever le prince.

La commission militaire a dû le condamner si elle l'a trouvé coupable. Innocent ou coupable, Caulaincourt et Ordenner ont dû obéir; coupable, la commission militaire a dû le condamner; innocent, elle eût dû l'acquitter, car aucun ordre ne peut justifier la conscience d'un juge. Il n'y a pas de doute que si Caulaincourt eût été nommé juge du duc d'Enghien, il l'eût refusé; mais chargé d'une mission diplomatique, il a dû obéir: tout cela est si simple, que c'est folie ou délire d'esprit de parti que d'y trouver à redire.

Il est vrai que c'est ce délire des partis qui, bien aise d'attaquer un ancien nom qui avait de nouveaux et d'honorables services, s'est acharné à calomnier Caulaincourt dans cette circonstance. Cette haine et cette injustice furent une des causes de sa faveur. Caulaincourt, chargé, avant l'empire, d'un des départements du service du palais, n'a eu que plus tard le titre des fonctions qu'il remplissait déjà.

La mort du duc d'Enghien doit être attribuée aux personnes qui dirigeaient et commandaient

de Londres l'assassinat du premier consul, et qui destinaient le duc de Berry à entrer en France par la falaise de Beville et le duc d'Enghien par Strasbourg; elle doit être attribuée aussi à ceux qui s'efforcèrent, par des rapports et des conjectures, à le présenter comme chef de la conspiration; elle doit être éternellement reprochée enfin à ceux qui, entraînés par un zèle criminel, n'attendirent point les ordres de leur souverain pour exécuter le jugement de la commission militaire. Le duc d'Enghien périt victime des intrigues d'alors. Sa mort, si injustement reprochée à Napoléon, lui nuisit et ne lui fut d'aucune utilité politique. Si Napoléon avait été capable d'ordonner un crime, Louis XVIII et Ferdinand ne régneraient point aujourd'hui; leur mort, on l'a déjà dit, lui a été proposée, conseillée même à plusieurs reprises.

(Page 387.)

« Au moment où il abandonnait Georges au glaive, il (Napoléon) accordait la vie à MM. de Polignac et au marquis de Rivière, etc. »

Napoléon fit mal. Il n'avait pas le droit de leur faire grace; il fut coupable envers le peuple français pour cet acte intempestif de clémence.

(Page 387.)

« On m'a assuré que trois fois il fit offrir à Georges sa grace, s'il promettait de ne plus conspirer. »

Le fait est faux. Georges était une bête féroce, couvert de crimes; il fallait en purger la société.

(Page 407.)

« Ce décret, quoique censé né à Lyon, vit le jour à Paris, et fut, comme je viens de le dire, le résultat de l'humeur que donnaient à Napoléon les menées des royalistes..... Ce fut moi qui écrivis ce décret sous la dictée de Napoléon. Quand j'eus fini, il m'ordonna de le faire signer par le comte Bertrand qui avait contre-signé les décrets de Lyon. Je me rendis chez le maréchal. Il lut le décret, et me le remit en disant : « Je ne signerai jamais; ce n'est point là ce que Napoléon nous a promis, etc. »

Le décret fut pris à Lyon, mais il n'avait pas été publié par de bonnes raisons. Lorsque arrivés à Paris, les décrets de Lyon durent être insérés au Bulletin des lois, il y eut difficulté: les hommes de loi les trouvèrent mal libellés et propres à donner des inquiétudes. Ils furent renvoyés au conseil d'état, qui les rédigea d'une manière plus légale. Cette rédaction fut signée et adoptée. Le général Bertrand n'a pas tenu et n'a pas pu tenir un discours aussi absurde; il n'était pas ministre. L'empereur, à Lyon, était plus qu'un dictateur, il était conquérant. Si Bertrand eût fait des représentations à l'empereur, ce n'eût pas été devant l'auteur, ni devant qui que ce fût. Bertrand ne pouvait ni ne devait signer un décret qui était refait à Paris. Sa signature n'était plus nécessaire. La signature d'un

major-général n'est que pour copie conforme. Les armées n'ont d'autres lois que celles de la guerre. On a vu dans les livres 2 et 3 de l'année 1815, ce qu'il y a de vrai dans cette anecdote, si honorable pour le caractère du comte Bertrand, mais rendue ici d'une manière si fausse et si maladroite.

(Page 394.)

« Aussitôt que le prince Lucien connut l'entrée de Napoléon à Paris, il lui écrivit une lettre de félicitation. Votre retour, disait-il, met le comble à votre gloire militaire; mais il est une autre gloire plus grande encore, et surtout plus désirable, la gloire utile. Les sentiments et les intentions que vous avez manifestés solennellement promettent aux Français, etc. »

Cette lettre est fausse. Elle ne fut jamais écrite.

(Page 395.)

« Le prince Lucien cependant, malgré le désir de revoir cette patrie dont il plaidait la cause, n'osait point en approcher. Mais l'invasion du roi de Naples ayant rendu ses services nécessaires au souverain pontife, la reconnaissance qu'il devait au saint père triompha de ses appréhensions. Il partit sous le titre de secrétaire d'un nonce du pape, et franchit les Alpes sans obstacle. Arrivé sur le sol français, il écrivit à Napoléon pour lui faire part de sa mission, et lui demander s'il lui serait agréable qu'il vînt à Paris. Le premier mouvement de Napoléon fut d'hésiter à le recevoir, le second de lui tendre les bras. L'intention du prince était de retourner subitement à Rome, où le rappelaient les intérêts qui lui étaient confiés; l'interruption des communications ne le lui permit point. Obligé de revenir à Paris, il rompit l'*incognito*, etc. »

Récit complétement infidèle; les choses ne se sont point passées ainsi.

(Page 397.)

« M. de Blacas avait laissé dans ses cartons un grand nombre de papiers. L'empereur chargea le duc d'Otrante de les examiner. Il s'en repentit aussitôt et les lui fit redemander. Une partie nous échut en partage; le reste fut remis au duc de Vicence. »

Quatre commissaires, un du grand-juge, un du ministère de l'intérieur, un du ministère des relations extérieures furent chargés de ce dépouillement. Tous ces contes sont des bruits d'antichambre.

(Page 410.)

« L'effet qu'il produisit justifia les appréhensions du grand-maréchal. On le considéra comme un acte de vengeance et de despotisme..... »

Despotisme de la part d'un conquérant ! voilà un mot bien malheureusement appliqué ; despotisme de la part d'un homme qui cassait les deux chambres de la législature, etc.

(Page 892.)

« Napoléon demanda à madame Duchâtel si son mari, directeur-général des domaines, avait fait exécuter l'ordre de séquestrer les biens de Talleyrand et compagnie : Cela ne presse point, lui répondit-elle sèchement. Il ne répliqua point, et changea de conversation. »

Le séquestre sur les biens de Talleyrand fut mis dans la journée; on trouva dans son hôtel des lettres de lui adressées à madame la duchesse d'Angoulême et même cachetées. Le pau-

vre Napoléon est bien déchu ; il ne sait plus se faire obéir de personne.

(Volume II, page 1.)

« Cependant quel ne fut point l'étonnement de Napoléon, lorsque le duc de Vicence vint lui apprendre qu'un agent secret de M. Metternich était arrivé de Vienne à Paris, et paraissait avoir eu un entretien mystérieux avec M. Fouché, etc..... »

Napoléon ne fut pas étonné, puisqu'il connaissait déjà les menées suspectes de Fouché, en conséquence de la mission de M. de Montron. Il allait faire arrêter Fouché et saisir ses papiers, lorsque le duc de Vicence l'instruisit de cette nouvelle. Il suspendit sa résolution jusqu'au retour de M. Fleury de Bâle, car le bruit de la disgrace de Fouché eût fait fuir M. Werner.

(Page 4.)

« Je n'ai jamais entendu parler de ce M. Werner, etc... »

On savait que la famille de M. Werner avait été de tout temps attachée aux Metternich, et que le baron de Werner, le père, élevé en Autriche à des places de haute magistrature, avait été auparavant administrateur-général de l'abbaye d'Oxenhausen, échue à titre d'indemnité au prince de Metternich par les arrangements de l'Allemagne. Les Werner étaient dans tous

les secrets des affaires de cette maison ; on devait donc le croire revêtu d'une assez intime confiance, et dès lors sa mission avait de l'importance.

NOTES

SUR L'HISTOIRE DE L'AMBASSADE

DANS LE GRAND-DUCHÉ DE VARSOVIE EN 1812,

PAR M. L'ABBÉ DE PRADT,

Archevêque de Malines, alors ambassadeur à Varsovie.

(Page 1re.)

L'empereur a été surpris laissant, du plus profond d'une noire rêverie, échapper ces paroles mémorables: *Un homme de moins et j'étais le maître du monde.*

Faux.

(Page 1re.)

Quel est donc cet homme qui, participant en quelque sorte au pouvoir de la divinité, a pu dire à ce torrent: *Non ibis amplius?* Où étaient ses armées, ses trésors?..... Cet homme, c'était moi.

Absurde.

(Page 17.)

«Tacite a fait des romans, disait-il à M. de Jacobi, dans son voyage à Aix-la-Chapelle, en 1804, Gibbon est un clabaudeur; Machiavel est le seul livre qu'on puisse lire.»

Le fait est faux. Jamais propos semblable n'est échappé à l'empereur.

Page 17.)

« Il y a deux trônes croulants que je vais soutenir : celui de Constantinople et de Perse, disait-il en 1794, après sa destitution qui suivit le siége de Toulon. »

Faux.

(Page 18.)

« Peu de temps après son entrée à Milan et la bataille de Lodi, un ministre étranger, de qui je le tiens, lui faisant entrevoir (à l'empereur) la possibilité d'un établissement dans ce duché, comme prix des services que sa position lui permettait de rendre : il y a, lui répondit-il, un plus beau trône que cela vacant. »

Faux.

(Page 19.)

« Il n'y a rien à faire en Europe depuis deux cents ans, me disait-il à Mayence, en septembre 1804. Ce n'est que dans l'Orient qu'on peut travailler en grand. »

Faux. Jamais semblable propos n'a été tenu ; il est trop démenti par les faits.

(Page 21.)

« Il entendait bien se l'approprier (l'Espagne), ainsi qu'il me l'a dit à Valladolid. »

Faux. Jamais l'empereur n'eut de projet semblable ; jamais surtout il ne fit de telles confidences.

(Page 28.)

« Un homme de moins et j'étais le maître du monde. »

Encore! ah! monsieur l'abbé!

(Page 23.)

« Après que j'aurai terminé ce qui se prépare et deux ou trois autres projets que j'ai là, dit-il en se frappant le front, il y aura vingt papes en Europe; chacun aura le sien. »

Faux! controuvé.

(Page 24.)

« Il me dit, dans un transport d'ivresse de sa position : Dans cinq ans je serai le maître du monde. Il ne reste que la Russie, mais je l'écraserai. »

Faux.

(Page 24.)

« Paris viendra jusqu'à Saint-Cloud. »

Absurde.

(Page 25.)

« Joseph, Jérôme, Louis, la grande-duchesse, si ingénieusement surnommée la Sémiramis de Lucques, participent également à cette manie de s'asseoir sur des trônes. »

La Sémiramis de Lucques! A-t-elle tué son mari?

(Page 42.)

« Ce ne fut qu'au moment d'agir que le duc de Bassano, partant de

Paris sans en donner avis, laissa le prince Kourakin se morfondre à attendre le rendez-vous qu'il lui avait promis, car on avait poussé la recherche jusque là ; on n'avait cherché qu'à l'endormir. »

Kourakin avait depuis long-temps demandé ses passeports et rompu toute négociation.

(Page 43.)

« D'un côté, il voulait arriver à l'improviste sur l'armée russe et l'écraser en la surprenant : de l'autre, il espérait se saisir de l'empereur Alexandre. Il avait pris goût en Espagne à cette manière d'en finir avec les rois.... Il espérait se dédommager en Russie de ce que lui avait coûté l'Espagne. Il me l'a dit dans sa conférence à Dresde. »

Quelle infamie! le misérable!

(Page 44.)

« Eh! qui ose dire que je pars. A qui appartient-il d'en juger. Je ne pars pas..... Je vais faire la revue de mon armée. »

Oui, sans doute. La guerre n'était pas décidée, on négociait encore à Wilna.

(Page 45.)

« Les salons de Paris font sa désolation. Il sait que là il ne règne pas. »

Qui a fait pour Paris plus que Napoléon? Pourquoi craindrait-il les suffrages de la capitale?

(Page 47.)

« Celui qui a écrit dix fois dans *son Moniteur :* telle famille a cessé de régner ; qui n'a signé de paix que dans la capitale de son ennemi,

ne reçoit pas de déclaration de guerre; il la conçoit, la prépare, la fait à son heure, en son temps, mais sûrement il ne la reçoit jamais. »

Témoin la guerre de 1805, de 1806 et de 1809. Pauvre abbé!

(Page 48.)

« Tous vos gens d'esprit sont des bêtes, toutes vos femmes sont des ..... Je m'ennuie à périr, disait-il dans sa cour en 1806, il faut que je fasse la guerre. »

Faux, mensonge!

(Page 49.

« Je ne parle que par oracles, je n'agis que par miracles, et la merveille du jour sera toujours effacée par celle du lendemain. »

Faux.

(Page 51.)

« Il allait mettre toute la Pologne à cheval.... Toute la Pologne, oui, toute la Pologne, seize millions de Polonais. »

Faux; en contradiction avec ce qu'il dit à la page plus haut.

(Page 53.)

« L'empereur, s'approchant du prince de Neufchâtel, lui dit avec ce sourire sardonique qui lui est familier: Eh bien! Il s'agissait d'une conversation que ce prince devait avoir eue la veille avec M. le comte de Metternich au sujet de l'échange projetée de la Gallicie contre l'Illirie; j'entendis le prince de Neuchâtel qui disait: Eh! il fait des difficultés; il ne veut pas. »

Faux. Tout ce qui était relatif à l'Autriche

était réglé dans les articles secrets du traité d'alliance de Paris. Quel misérable!

(Page 54.)

« Il (l'empereur) ajoute : C'est bien une preuve de la faiblesse de l'esprit humain que de croire pouvoir lutter contre moi. »

Faux.

(Page 55.)

« Il me parla (l'empereur) de m'envoyer en Pologne. Allez, faites, je vous essaie. Vous pensez bien que ce n'est pas pour dire la messe que je vous ai fait venir. Il faut tenir un état immense..... Soignez les femmes, c'est l'essentiel dans ce pays, etc. »

Faux.

(Page 57.)

« Il (l'empereur) ajouta : Je vais à Moskou; une ou deux batailles en feront la façon. L'empereur Alexandre se mettra à genoux; je brûlerai Thoula, voilà la Russie désarmée. On m'y attend. Moskou est le cœur de l'empire; d'ailleurs je ferai la guerre avec du sang polonais, etc. »

Faux. Jamais prince n'a tenu de pareils discours à ses observateurs; de semblables confidences ne se font pas à ces sortes d'hommes.

(Page 59.)

« Le cardinal Fesch, en me remettant la grande-aumônerie, m'annonça que j'étais du voyage de Pologne. »

Faux. Il n'y a jamais eu de voyage en Pologne.

(Page 61.)

« Le duc de Bassano ne m'a pas paru avoir adopté dans les affaires des méthodes d'abréviation. Il restait avec chaque ministre de trois à quatre heures, etc.

Tout cela est faux.

(Page 70.)

« Un cours complet de clubisme. Il n'était question que des moyens révolutionnaires en usage depuis vingt ans parmi les perturbateurs du genre humain; adresses, pétitions, publications faites pour tenir les esprits dans une fermentation continuelle. »

Il fallait insurger la Pologne.

(Page 94.)

« Il me démontrait que les évêques du concile lui appartenaient une heure avant qu'ils lui manquassent en totalité. »

Faux.

(Page 95.)

Il me soutenait que la religion de Voltaire était la religion de la France. »

Faux.

(Page 96.)

« Il lui est échappé de dire en parlant de l'affaire de Pologne : *C'était un caprice.* »

Faux.

(Page 111.)

« Je règne avec les gazettes, a dit l'empereur. »

Faux. L'empereur n'a jamais dit chose semblable.

(Page 116.)

« Il ajoute dans ce langage vulgaire et ignoble qui lui est familier : Je ne vous gêne pas (les Polonais); dites ce que vous voudrez, faites cinquante pages. »

Absurde.

(Page 126.)

« Je suis fin, m'a-t-il dit cent fois dans ses débats avec Rome. Ils sont Italiens et moi aussi. »

Faux, controuvé. Jamais propos de cette espèce n'a été tenu.

(Page 126.)

« Cette prétention à la finesse est au point que dans le cours de la bataille de Mont-Saint-Jean, l'empereur, soutenant que le corps prussien était le corps de Grouchy, dit : Je suis un vieux renard. »

Faux.

(Page 127.)

« Lorsqu'il marchait contre la Russie à la tête de 400,000 hommes, dont une partie était des Polonais, lorsque son ambassadeur siégeait dans le conseil de Varsovie, il aspirait à persuader que lui et son ambassadeur n'étaient que les spectateurs de tout ce qui se passait en Pologne. »

Ce n'était point à cela qu'il aspirait, mais il ne voulut rien garantir; parce que tout devait dépendre de la manière dont se comporteraient

les Polonais; et que si les succès n'étaient pas décisifs, il voulait pouvoir conclure la paix.

(Page 132.)

« Le public borne presque toujours sa vue aux apparences, et juge de la marche et de l'issue des affaires par quelques aperçus ou quelques principes généraux, tandis que des ressorts cachés affaiblissent, souvent détruisent le jeu qui se fait à découvert. C'est ce qui nous arrivait à Varsovie, c'est par là qu'il faut expliquer l'espèce de torpeur dans laquelle la nation est restée au milieu des élans patriotiques et des cris civiques qui retentissaient de toutes parts. »

Voyez la trahison de ce misérable!

(Page 136.)

« Je puis attester que je n'ai entendu que des bénédictions données au gouvernement prussien et qu'il n'est venu à ma connaissance aucune plainte contre celui de Russie de la part des Lithuaniens, etc. »

Oui! quand ce misérable a été chassé de Varsovie; que tout semblait perdu; ils ont pu alors comprimer leurs plaintes; mais auparavant!

(Page 139.)

« Qu'on me permette de m'arrêter et de demander qui a pu inspirer aux militaires français cet esprit de rapacité inconnue à leurs devanciers, cette soif de butin, ce mépris de toutes les lois, etc. »

Le misérable! Ce n'est pas assez de calomnier le chef, il faut encore qu'il déshonore les soldats.

(Page 155.)

« Le gouverneur français d'une ville fort importante ayant fait parve-

nir à Napoléon des renseignements détaillés sur les dispositions qui se manifestaient parmi les peuples allemands, n'en reçut que cette réponse. Je vous ai demandé des rapports véritables et non des pamphlets allemands. »

Le fait est faux. Jamais réponse semblable n'a été faite.

(Page 156.)

« Le roi de Westphalie lui ayant fait part des informations de ses ministres dans les diverses cours d'Allemagne, l'empereur lui renvoya sa lettre avec ce mot écrit à la marge: *Impertinences.*

Faux. Imaginé à plaisir!

(Page 164.)

« Tous les mauvais singes qui l'entourent (l'empereur) n'ont pas manqué de l'imiter, et un beau jour il s'est trouvé que toute l'administration était gâtée parce que le maître s'était..... Or, comment voulez-vous qu'un homme qui n'écoute que sa conscience, qui ne voit que par ses yeux, qui n'agit que d'après le sentiment de ses devoirs, etc. »

L'honnête homme! rien ne prouve le cas qu'il fait de ces devoirs comme son ouvrage.

(Page 165.)

« Les fuyards arrivaient de tous côtés: la consternation gagna Varsovie. Ce changement de scène acheva l'opinion: elle ne s'est plus remontée. »

Elle a été meilleure que jamais après le départ de ce misérable.

(Page 170.)

« Mes secrétaires d'ambassade, plus rompus que moi au manége de

nos relations extérieures, plus flexibles..... me disaient souvent que je ne réussirais pas, etc. »

Ces secrétaires étaient de très bons français qui étaient indignés de la sottise ou de la trahison de l'abbé.

(Page 176.)

« Un aide-de-camp, envoyé par son général à Smolenski, auprès de ce prince, ayant insisté sur l'existence du traité, l'empereur lui imposa silence en lui disant : Vous sentez que je dois savoir ces choses-là mieux que vous. »

Faux.

(Page 187.)

« Les ordres furent donnés pour prendre des quartiers d'hiver à Smolenski, mais l'empereur s'étant porté sur le terrain, etc »

Faux. Aucun ordre de ce genre ne fut donné.

(Page 192.)

« L'empereur s'est vanté publiquement d'être le seul général en Europe qui entendit la grande guerre. »

Faux, controuvé.

(Page 233.)

« J'ai fait deux fautes en Pologne : celle d'y envoyer un prêtre et de ne m'en pas faire roi. »

Faux. Inventé à plaisir !

(Page 233.)

« Eh bien ! avec votre esprit, vous allez faire comme l'archevêque de Malines ; il est cause que je ne puis plus être maître du monde. »

Faux. L'empereur n'avait pas de ces illusions-là.

(Page 234.)

« A cette nouvelle (celle que la chaussée qui conduit à Brienne était libre) Napoléon se leva en sursaut, en prononçant avec vivacité ces paroles qui décelaient la pensée de toute sa vie : *Je puis donc encore être maître du monde.*

Maître du monde! A Brienne; le moment était bien choisi. Faux, absurde.

PIÈCES HISTORIQUES.

Troyes, le 6 février 1814.

AU ROI JOSEPH.

J'ai reçu votre lettre du 5 février à..... Le duc de Raguse est arrivé à..... avec son corps entier pour contenir l'ennemi. Je me déciderai peut-être ce matin à m'y porter avec l'armée et à quitter Troyes. Dans des *mouvements extraordinaires*, *il me semble que le seul homme à laisser à Paris serait un commissaire impérial*; voyez sur qui le choix pourrait rouler. Concertez cela avec l'archi-chancelier et les ministres des finances, du trésor et de l'intérieur. Je suppose qu'il ne faudrait laisser aucun ministre; mais j'espère que cela n'arrivera pas.

NAPOLÉON.

La Ferté-sous-Jouarre, 2 mars 1814, au soir.

AU ROI JOSEPH.

Mon frère, je me prépare à porter la guerre en Lorraine, où je rallierai toutes les troupes qui sont dans mes places de la Meuse et du Rhin.

NAPOLÉON.

Fismes, 4 mars 1814.

AU ROI JOSEPH.

Mon frère, envoyez un de vos officiers à Troyes auprès des ducs de Tarente et de Reggio pour leur faire connaître qu'il est possible que je marche par Vitry, St-Dizier et Joinville sur les derrières de l'ennemi, ce qui le fera disparaître et l'obligera de quitter la Seine pour garder ses derrières. Ce mouvement aura l'avantage de débloquer nos places, d'où je retirerai de nombreuses garnisons et de grands renforts.

NAPOLÉON.

Troyes, le 6 février 1814, à trois heures après midi.

AU ROI JOSEPH.

Je reçois votre courrier; je serai demain de bonne heure à Nogent. Le duc de Raguse y est depuis le 5; je suis donc en mesure de couvrir Paris. Faites-moi connaître la marche précise de toutes les troupes et de la 2e division d'Espagne, ainsi que les renseignements que vous avez sur la route de Châlons par Epernay, et sur celle de Vitry par Sézanne. Il faudrait que le ministre de la guerre envoyât sur-le-champ des fonds et des cartouches à Montereau et à Meaux pour armer les gardes nationales. Je suis très contrarié de ces dispositions, car je voulais attaquer demain sur Bar-sur-Seine pour battre l'empereur Alexandre, qui me paraît avoir fait de fausses dispositions; mais je sacrifie tout à la nécessité de couvrir Paris.

Envoyez des officiers sur les deux routes que je viens de vous indiquer, afin que je sois bien instruit; et envoyez le duc de Valmy à Meaux, il correspondra avec moi. *Dans tout événement imprévu, l'idée de mettre à la tête de Paris le roi Louis* me paraît très bonne. *Vous vous souvenez*

de tout ce que j'ai dit pour les princesses. Au reste, pour le parti que je prends, vous n'en serez pas là.

Faites ôter de Fontainebleau tout ce qui est meuble précieux, surtout ce qui pourrait être trophée, sans cependant trop démeubler le château; mais il est inutile d'y laisser l'argenterie et tout ce qui se transporte promptement. J'écris à La Bouillerie de tenir un million à votre disposition pour activer l'habillement et l'équipement des troupes.

NAPOLÉON.

Nogent-sur-Seine, 7 février 1814.

AU ROI JOSEPH.

Je ne vous donne point d'ordre pour La Bouillerie; je ne crois pas que cela soit nécessaire. Toutefois, il peut, en six heures de temps, charger tout ce qu'il a sur quinze voitures et avec des chevaux que fourniront mes écuries, pour les transporter d'abord à Rambouillet; mais je ne pense pas que les choses en soient là. Je ne crains point l'ennemi; je suis plein d'espérances dans l'événement. Tenez ferme aux barrières de

Paris : faites placer deux pièces de canon aux différentes barrières; que la garde nationale qui a des fusils d'ordonnance et des fusils de chasse y ait des postes : surtout faites en sorte que le ministre de la guerre envoie des fusils à Montereau et à Meaux.

Il doit y avoir à chaque barrière cinquante hommes armés en fusils d'ordonnance, cent hommes armés en fusils de chasse et cent hommes armés de piques; ce qui fait deux cent cinquante hommes à chacune des principales barrières. Vous devez former tous les jours une réserve de quatre à cinq cents hommes armés de fusils d'ordonnance, du double, de fusils de chasse, et d'un tiers armé de piques; ce qui fera une réserve de deux mille hommes pour se porter partout où il serait nécessaire avec des batteries attelées de la garde ou de l'école Polytechnique.

Votre affectionné frère,

NAPOLÉON.

Paris, 9 février 1814.

A L'EMPEREUR.

Sire, je reçois une lettre du ministre de la guerre que j'envoie en original à V. M. Elle

verra que nos ressources en fusils se réduisent à six mille, qu'ainsi il est impossible d'espérer une armée de réserve de trente à quarante mille hommes dans Paris. Les choses sont plus fortes que les hommes, et lorsque cela est bien démontré, il me paraît que le parti de commettre une vie précieuse à un danger trop évident n'est pas glorieux, lorsqu'il n'est pas avantageux à une masse d'hommes qui ont attaché leur existence à la vôtre.

V. M. peut être assurée que j'exécuterai fidèlement ses dispositions, quelles qu'elles soient; mais il faut obéir avec courage à la nécessité : si vous pouvez faire la paix, faites-la à tout prix; si vous ne pouvez pas, il faut périr avec résolution comme ce dernier empereur de Constantinople, à la bonne heure dans ce cas. V. M. doit compter qu'en tout et partout je suivrai ses intentions, et que je ne ferai jamais rien d'indigne d'elle ni de moi.

JOSEPH.

Montereau, 20 février 1814, à neuf heures du soir.

AU ROI JOSEPH.

Mon frère, le duc de Bassano vous enverra copie des propositions des alliés; vous verrez par là combien vos sermons sont hors de saison, et que je n'ai pas besoin d'être prêché pour signer une paix honorable, si elle était possible.

Adieu, mon ami, adieu.

NAPOLÉON.

Les empereurs avaient fait marquer leurs quartiers à Fontainebleau pour le 18, mais le même jour ils ont quitté Bray en toute hâte pour Troyes, où les armées alliées se retirent.

Chavignon, le 11 mars 1814.

AU ROI JOSEPH.

Mon frère, j'ai examiné la position de l'ennemi à.....; elle était trop forte pour pouvoir être attaquée sans beaucoup de pertes. J'ai donc pris le parti de revenir sur..... Il est probable que l'ennemi aurait évacué Laon, dans la

crainte d'y être attaqué, sans l'échauffourée du duc de Raguse, qui s'est comporté comme un sous-lieutenant. L'ennemi a fait des pertes énormes. Il a attaqué hier, cinq fois, le village de Clacy, et a toujours été repoussé. La jeune garde fond comme la neige, la vieille garde se soutient; ma garde à cheval aussi se fond beaucoup. Il est indispensable que le général Ornano prenne tous les moyens pour remonter tous les dragons et chasseurs, et d'abord les vieux soldats. On trouvera les deux millions.....
.....Donnez ordre qu'on les..... que quelques travaux sont nécessaires à Paris comme ateliers de charité. Je pense que quelques redoutes sur les hauteurs seraient utiles, surtout comme effet moral. Il faut donner vos ordres pour qu'on commence des redoutes à Montmartre.

Votre affectionné frère,

NAPOLÉON.

Soissons, 3 mars 1814.

AU ROI JOSEPH.

Mon frère, avant de commencer les travaux des fortifications à Paris, il faut connaître le plan. Celui qui m'a été présenté m'a paru bien compliqué. Il faut des choses très simples. Partout j'ai des plaintes du peuple contre les maires et les bourgeois qui les empêchent de se défendre; je vois la même chose à Paris. Le peuple a de l'énergie et de l'honneur, je crains bien que ce ne soient certains chefs qui ne veulent pas se battre, et qui seront tout sots, après l'événement, de ce qui leur sera arrivé à eux-mêmes.

Votre affectionné frère,

NAPOLÉON.

L'Ange-Gardien, le 8 à onze heures du matin, 1814.

AU ROI JOSEPH.

J'ai battu hier 7, Wintzengerod, Langeron, Woronzow réuni avec les débris de Sachen. Je lui ai fait 2000 prisonniers, pris du canon,

et l'ai poussé jusqu'à l'Ange-Gardien depuis Craon. Cette bataille de Craon est glorieuse. Le duc de Bellune et le général Grobier ont été blessés. J'ai 7 à 800 hommes blessés ou tués, la perte de l'ennemi est de 5 à 6000 hommes. Mon avant-garde est sur Laon. Faites tout adresser par Soissons; donnez ces nouvelles au duc de Tarente. Je n'ai pas de vos nouvelles depuis le 6. Je me porte bien quoiqu'il fasse un peu froid.

Je vous embrasse et votre femme.

NAPOLÉON.

P. S. Faites mettre l'analyse de cette lettre, comme nouvelle dans le *Moniteur*.

Reims, le 14 mars 1814.

AU ROI JOSEPH.

Mon frère, je suis arrivé hier à Reims, que le général en chef Saint-Priest avait occupé avec trois divisions russes et une nouvelle division prussienne qui venait du blocus du Stettin. Je les ai battus; j'ai repris la ville, 20 pièces de canon, beaucoup de bagages et de caissons, et fait 5000 prisonniers. Le général Saint-Priest a été blessé mortellement, on l'a amputé d'une

cuisse. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Saint-Priest a été blessé par le même pointeur qui a tué le général Moreau. C'est le cas de dire : ô Providence! ô Providence!

Votre affectionné frère,

NAPOLÉON.

Reims, le 16 mars 1814.

AU ROI JOSEPH.

Conformément aux instructions verbales que je vous ai données, vous ne devez pas permettre que, dans aucun cas, l'impératrice et le roi de Rome tombent entre les mains de l'ennemi; je vais manœuvrer de manière qu'il serait possible que vous fussiez plusieurs jours sans avoir de nos nouvelles; si l'ennemi s'avance sur Paris avec des forces telles que toute résistance devînt impossible, faites partir dans la direction de la Loire la régente, mon fils, les grands dignitaires les ministres, les officiers du sénat, les présidents du conseil-d'état, les grands officiers de la couronne, le baron de La Bouillerie et le trésorier; ne quittez pas mon fils, et rappelez-vous que je préférerais le savoir dans la Seine,

plutôt que dans les mains des ennemis de la France. Le sort d'Astyanax, prisonnier des Grecs, m'a toujours paru le sort le plus malheureux de l'histoire.

Votre affectionné frère,

NAPOLÉON.

Épernay, le 17 mars 1814, au soir.

AU ROI JOSEPH.

Je m'attends à de grands résultats de mon mouvement, qui va jeter un grand désordre et une grande confusion sur les derrières de l'ennemi et sur son quartier-général, s'il est encore à Troyes. Il faudra expédier les courriers pour La-Ferté-sous-Jouarre, et de là sur Arcis-sur-Aube, par Épernay ou par Montmirail. Il faut recommander aux ministres de la guerre et de la police de ne rien dire d'inutile et de chiffrer ce qui serait important, jusqu'à ce qu'enfin j'aie rétabli les communications par Nogent. Envoyez un officier à Compiègne, à Soissons, à Reims et à Épernay. J'ai donné ordre à une division de 12,000 hommes que je fais réunir à Metz, de se

rendre à Châlons; je ne sais pas si cet ordre lui parviendra. Ce serait un grand bonheur.

NAPOLÉON.

Épernay, le 17 mars 1814.

AU ROI JOSEPH.

Mon frère, je suis arrivé ce soir à Épernay; je me mettrai en marche demain avant le jour, pour me rendre sur Arcis-sur-Aube, où je serai le 19, à midi; j'y jetterai trois ponts, et selon les circonstances, je me porterai sur Méry ou sur Troyes, pour tomber sur les derrières de l'ennemi. Il faut donc que le duc de Tarente dispute le terrain pied à pied. Dès demain, à dix heures du soir, l'effet de mes dispositions aura lieu, car l'ennemi connaîtra mon mouvement, et dès ce moment cela influera sur toute son opération. Le duc de Raguse est resté à Béry-le-Bac; le duc de Trévise est à Reims; le général Charpentier est à Soissons. J'ai mandé au ministre de la guerre d'envoyer un général de brigade à Compiègne; je laisse à Épernay le général de brigade Vincent, qui est chargé de toutes les levées en masse, et qui a quelques

détachements de cavalerie ; je ne suppose pas que Blücher, qui a beaucoup souffert, puisse se mettre en mouvement avant deux jours ; il aura alors l'Aisne à passer, et le duc de Raguse ainsi que le duc de Trévise lui disputeront le terrain.

NAPOLÉON.

Épernay, 18 mars 1814.

AU ROI JOJEPH.

Mon frère, toute mon armée est en mouvement pour aller coucher aujourd'hui au-delà de Fère-Champenoise, et de là se porter sur Arcis et sur les ponts de l'ennemi. Je suis en communication avec nos garnisons de Verdun et de Metz. J'attends une division de 12,000 hommes que je retire de toutes ces places. Il paraît que l'ennemi s'est éloigné de Noyon, ce qui dégage Compiègne. On s'est parfaitement comporté dans cette commune.

Votre affectionné frère.

NAPOLÉON.

8 mars 1811.

MONSIEUR LE COMTE DÉCRÈS,

Je vous écris cette lettre pour vous faire connaître mes intentions sur le genre de guerre maritime que je veux faire en 1811. Je ne veux point que mes escadres sortent, mais qu'elles soient appareillées comme si elles devaient sortir; que fréquemment des courriers portent aux commandants des ordres cachetés à n'ouvrir qu'en mer à une certaine distance, de sorte que l'amiral lui-même ait la croyance qu'il doit partir; que mes vaisseaux aient six mois de vivres, quatre mois à bord et deux mois à l'arsenal; que l'embarquement des vivres complets ait lieu au moins deux fois dans l'année, afin qu'une escadre de Toulon, de Brest, du Texel, de l'Escaut se croie vraiment en appareillage. J'espère que dans le courant de juillet ou d'août, j'aurai 7 ou 8 vaisseaux au Texel, une vingtaine de vaisseaux dans l'Escaut, 7 ou 8 à Brest, 6 à Rochefort, et 16 ou 17 à Toulon; ce qui obligera les Anglais à me bloquer avec cinq escadres.

Je désire réunir dans l'Escaut toutes les frégates hollandaises et une flotte de transport organisée, comme celle de la Méditerranée, par

tiers, un tiers cette année, un tiers que l'on construira pour 1812, et un tiers en 1813. Je crois avoir pris un décret là-dessus. Occupez-vous-en, et apportez-moi un rapport qui m'en rende compte. J'aurais donc en 1811, en 1812 et partie de 1813, deux armées navales et deux flottes de transports, une à Toulon et l'autre dans l'Escaut. J'ai déjà réglé la flotte de transport de Toulon que je suppose devoir porter près de 24,000 hommes et 1500 chevaux, indépendamment de 10,000 hommes que pourrait porter l'escadre de guerre, ce qui ferait plus de 30,000 hommes.

Il faudrait que la flotte de transport de l'Escaut m'offrît les moyens d'embarquer 30,000 hommes et 2000 chevaux, ce qui avec les troupes embarquées sur l'escadre formerait une armée de plus de 40,000 hommes. En calculant ainsi, j'ai en vue la destination de la Sicile pour la flotte de la Méditerranée et l'Irlande pour celle de l'Escaut. Car le nombre d'hommes diminuerait beaucoup, si je les envoyais aux Indes occidentales, et encore plus, s'ils allaient aux Indes orientales. Si, en 1813, les circonstances sont favorables, ayant une partie de nos troupes d'Espagne disponibles, je compte faire l'expédition de Sicile ou celle d'Égypte dans la Méditerranée, et dans l'Océan

l'expédition de la Martinique, de la Dominique, de la Guadeloupe, de Cayenne, de Surinam et de tout le continent hollandais. Mon escadre sortirait de l'Escaut avec 30,000 hommes. Tout aurait été préparé pour menacer l'Irlande, elle se porterait sur l'Amérique, se séparerait en quatre expéditions, savoir : l'une pour la Guianne française, une pour Surinam, et les deux autres pour les îles ci-dessus nommées. 30,000 hommes paraissent suffisants pour faire simultanément ces opérations.

Je ferai partir la même année une expédition de 8000 hommes de Brest, pour m'emparer du Cap de Bonne-Espérance. Ce serait donc 60 ou 80,000 hommes que je répandrais, en évitant la croisière ennemie, sur les deux mondes. Ces résultats ne pourraient pas sans doute avoir lieu avant 1812 ou 1813, mais il est nécessaire en 1811 de fatiguer les Anglais. Je désire faire tout ce qui est nécesaire pour donner à mes flottes de l'Escaut et de Toulon un aspect menaçant. Mon dessein est même d'embarquer sur les vaisseaux, frégates et transports de ces deux escadres une vingtaine de mille hommes, et de les tenir embarqués un mois ou six semaines, pour que la menace soit réelle. Quant à Rochefort, je désire que six de mes vaisseaux soient placés sur des chameaux, tout armés, à l'embouchure

de la rivière, de sorte que l'ennemi soit forcé à opposer à mes vaisseaux qui resteront tranquilles dans le port, une escadre d'au moins six vaisseaux. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Napoléon.

10 mars.

MONSIEUR LE COMTE DÉCRÈS,

Vous connaissez mes projets sur la marine pour 1811, 1812, 1813 et 1814. Je désire avoir un budget qui me donne une idée du sacrifice que je dois faire pour remplir ces intentions. Vous connaissez la base de ce travail : une flotte à Toulon, une flotte à Brest et une flotte dans l'Escaut; une flottille et de plus une flotte de transport dans l'Escaut, et une autre à Toulon. Il faut construire, mettre à l'eau, et avoir prêts à prendre la mer avec hommes et vivres, autant de vaisseaux que j'en puis construire.

LE TEXEL.

En 1812, j'aurai au Texel 10 vaisseaux armés et équipés, prêts à mettre à la voile, y compris le vaisseau de 74 que je commence cette année.

	Vaiss.	Frég.
	10	»

	Vaiss.	Frég.
Report	10	
J'aurai aussi les 4 frégates neuves que je commence également cette année, et qui formeront l'escadre légère.		4
En 1813 et 1814, j'aurai le même nombre de vaisseaux; mais au lieu de 4 frégates au Texel, j'en aurai 6, et 2 de plus dans l'embouchure de la Meuse, ce qui fera une nouvelle augmentation de		8
Il faudra y joindre les bricks et les corvettes nécessaires.		
J'emploierai ces deux années à bien organiser cette escadre; mais la solde et l'entretien des équipages me coûteront des sommes assez considérables.		
Que me coûteront-ils en 1812, 1813, 1814?	10	12

DANS L'ESCAUT.

En 1811, 12 vaisseaux provenant de 1810.	12	
6 vaisseaux mis à l'eau, armés et		

	Vaiss.	Frég.
Report	9	»
vaisseaux équipés et armés, avec les vivres et équipages pour les huit derniers mois.	4	
En 1812, deux vaisseaux seront mis à l'eau, armés et équipés.	2	
En 1813, *id.*	2	
Ce qui fera 17 vaisseaux.	17	»
Il y aura en outre la frégate de Cherbourg.		1
Celle de Saint-Malo, en ajoutant 1 frégate par année.		4
Celle du Havre et 2 frégates à achever.		3
A Brest, 1 frégate à construire avec deux autres.		3
A Lorient 2 frégates commencées.		2
A Nantes, six frégates qui sont sur les chantiers et qui seront finies en 1812. 6		
4 autres pour 1813. 4		10
	»	23

	Vaiss.	Frég.
ESCADRE DE ROCHEFORT.		
Les 8 vaisseaux aujourd'hui existants.	8	
Et 5 vaisseaux à trois ponts à construire, y compris les 2 actuellement sur le chantier.	5	
Les 6 frégates existantes et la frégate aujourd'hui sur le chantier.		7
Chantier de Bayonne.		
Les 2 frégates commencées à Bayonne.		2
Chantier du Passage.		
2 vaisseaux à construire en 1812 et en 1813.	2	
2 frégates.		2
	15	11
ESCADRE DE TOULON.		
En 1811, les 16 vaisseaux existants.	16	
En 1812, les 3 vaisseaux sur le chantier.	3	
En 1813, 2 autres.	2	
Les frégates existantes.		10

	Vaiss.	Frég.
Report	21	10
La frégate actuellement sur le chantier.		1
1 autre.		1
Chantier de Gênes.		
2 vaisseaux à Gênes en 1813.	2	
3 frégates actuellement en construction.		3
3 autres.		3
Chantier de Livourne.		
1 frégate actuellement en construction.		1
1 autre.		1
	23	20

DANS L'ADRIATIQUE.

Les 6 vaisseaux actuellement en construction.	6	
Les 3 frégates.		3
2 autres.		2
	6	5
Cela fera au total 103 vaisseaux et 70 frégates.	103	70

Ce qui, joint aux 4 vaisseaux et 6

	Vaiss.	Frég.
Report	103	70
frégates du royaume d'Italie,	4	6
Et aux 2 vaisseaux et 4 frégates napolitaines,	2	4
Fait un total de,	109	86

Enfin la flottille et les 2 flottes de transports que j'ai ordonnées, et les bâtiments garde-côtes comme ils existent.

Tel est l'aperçu qu'il faut compléter, et d'après lequel vous devez raisonner; or, combien l'équipement, la nourriture, la solde et l'entretien de pareilles forces navales me coûteront-ils en 1812, 1813 et 1814?

Faites-moi un projet de budget de 1812 et 1813, dans ce sens.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

NAPOLÉON.

MONSIEUR LE VICE-AMIRAL DÉCRÈS.

Dans les différents conseils, vous me rendrez compte de l'exercice 1809; on va asseoir un véritable budget pour 1810. Je désire que le

budget pour les constructions soit fondé sur les principes suivants :

ANVERS. Il faut mettre *le Tilsitt* à l'eau, et pour les sept autres bâtiments faire en sorte qu'ils soient terminés cette année, hors 48/24^{e} qui seraient achevés dans les mois de janvier, février et mars 1811. Ainsi, en mars 1811, on pourrait mettre à l'eau deux de ces bâtiments et successivement les cinq autres. Il faut qu'on puisse faire 6/24^{e} du vaisseau à trois ponts, ainsi que des frégates : c'est donc 120/24^{e} de vaisseau qu'il faudrait avoir faits en 1811, sans compter *le Tilsitt*. Or, sur ces 120/24^{e}, il y en a aujourd'hui 41/24^{e} de faits; ce serait donc 79/24^{e} à faire. Ajoutez 6/24^{e} pour le vaisseau qui a remplacé *le Friedland*, et 6/24^{e} pour celui qui remplacera *le Tilsitt*, ce qui fera 91/24^{e}. Par ce moyen, j'aurai, en 1811, dix-neuf vaisseaux de ligne en rade, à Anvers; et en 1812, j'en aurai huit de plus, ou vingt-sept. Les deux frégates et les deux bricks seraient poussés cette année, de manière à être mis à l'eau en 1811.

CHERBOURG. Les deux vaisseaux qui vont être mis cette année en construction, seront poussés de manière qu'il y ait 16/24^{e} ou les 2/3 de ces deux vaisseaux de faits, afin qu'au mois de mars 1811, ils puissent être mis à l'eau, et qu'en

1811, il y ait à Cherbourg quatre vaisseaux.

BREST. Il faut que le vaisseau qui est en construction à Brest, puisse être lancé en 1811. Ce qui suppose qu'au premier janvier prochain, il devra être aux 16/24e.

LORIENT. Indépendamment des trois vaisseaux existants, il faut que *le Diadême* et *le Marengo* soient mis à l'eau cette année, *le Marengo* au 15 août, et *le Diadême* au mois d'octobre; et que *le Magnifique* puisse être lancé avant le mois de février 1811.

Le Diadême n'est qu'à 8/24e, *le Marengo* est à 10/24e, ce qui fait 18/24e. Il faudrait donc faire 30/24e pour finir les deux vaisseaux, et 8/24e pour avancer *le Magnifique*, ce qui ferait 38/24e. Il faudrait sur les cales du *Diadême* et du *Marengo*, mettre deux vaisseaux de 80 et les pousser à 4/24e, ce qui ferait 42/24e à faire cette année à Lorient; de sorte qu'en 1811, *le Magnifique* étant mis à l'eau, j'aurai là une escadre de six vaisseaux.

ROCHEFORT. Il faudrait mettre cette année, à Rochefort, un nouveau vaisseau à trois ponts, pousser *la Ville de Vienne* aux 14/24e et *l'Iéna* aux 6/24e, ce qui ferait 20/24e; de sorte qu'on aurait trois vaisseaux à trois ponts qu'on pourrait mettre à l'eau en 1811, si on le jugeait convenable.

TOULON. *Le Wagram*, *le Sceptre* et *le Trident* peuvent être mis à l'eau, et l'on peut mettre à leur place, sur le chantier, trois autres vaisseaux qu'on pousserait à 6/24^{e}, pour les finir en 1811. Il faudrait finir *l'Agamemnon* en construction à Gênes, de manière à avoir en 1810 dix-sept vaisseaux à Toulon, et dans le commencement de 1811, vingt vaisseaux.

Récapitulation. J'aurais alors en 1811,

A Anvers.	19 vaisseaux.	59
A Cherbourg.	4	
A Brest.	2	
A Lorient.	6	
A Rochefort.	8	
A Toulon.	20	

Il faut régler le budget sur ces bases.

Le roi de Naples a promis d'avoir en 1811,

Deux vaisseaux	2	15
Le royaume d'Italie en aura.	3	
La Hollande en aura. . .	10	

Ce qui fera en vaisseaux français et alliés. 74

ARMEMENT. Vous ferez porter au complet les équipages des vaisseaux de l'escadre de l'Escaut. Vous ferez former deux nouveaux équipages flamands pour *le Friedland* et pour *le Tilsitt*. Vous ferez former sur-le-champ des équi-

pages pour les trois vaisseaux que j'ai à Lorient, pour les trois vaisseaux que j'ai à Rochefort, et pour le vaisseau qui sera lancé à Brest. Enfin, il faut former les équipages des quatre vaisseaux que j'aurai cette année dans la Méditerranée.

NAPOLÉON.

19 juin 1811.

MONSIEUR LE VICE-AMIRAL DÉCRÈS,

Je vous ai entretenu depuis long-temps du plan de guerre que j'avais arrêté contre les Anglais. Les circonstances de la guerre d'Espagne rendent la réalisation de ces projets encore plus nécessaire.

BOULOGNE. Il y aura au 1^er^ août à Boulogne une armée de 40,000 hommes sous les ordres d'un maréchal. Il faut donc qu'il y ait un contre-amiral, et qu'on arme tous les bâtiments nécessaires pour porter ces 40,000 hommes, savoir :

16 prames portant des chevaux,
108 chaloupes canonnières en quatre divisions.

Report 124

108 bateaux canonniers en quatre divisions.

162 péniches en six divisions.

Total 394 bâtiments.

56 prames de la flotte de transports.

450 portant 44,000 hommes et 2000 chevaux.

Mon intention est de me rendre à Boulogne au mois d'août, de faire appareiller cette flottille, et de la tenir ainsi en mouvement.

Il faudrait, ce me semble, pour cet objet, trois ou quatre mille matelots. Faites-moi connaître, 1° la situation du matériel, de l'armement, et tout ce qui est nécessaire pour atteindre le but proposé. Aussitôt que j'aurai votre rapport, je donnerai des ordres pour l'armement : il faut qu'on commence à y travailler avec une grande activité au 1^er^ juillet.

2° Ce qu'il en coûtera d'extraordinaire pour les réparations.

3° Le moyen d'avoir les 4000 matelots nécessaires. Je suppose qu'il faudra à Boulogne quatre bataillons de flottille. Dans cette nouvelle situation des choses, vous pouvez diriger les matelots qui arrivent du nord, en grande partie sur Boulogne.

Vous me ferez connaître ce que chaque bâtiment peut porter. Vous me remettrez sous les yeux les réglements qui avaient été faits pour la flottille ; vous me ferez connaître si elle peut sortir dans une marée, quelle est la distribution à faire des bâtiments entre les ports de Boulogne, d'Ambleteuse et de Némereux.

Donnez ordre qu'on mette tout armées, à la mer, les deux parencelles qui sont à Boulogne, et qu'on essaie leur marche; si l'on en est content, on ordonnera la construction de huit autres de ces parencelles.

ANVERS. Il faut presser l'armement de *l'Auguste*, du *Pacificateur* et de *l'Illustre*, afin que ces vaisseaux soient en rade de Flessingue au 15 août.

Les quinze vaisseaux de cette escadre pourront porter	8,000 h.
Pressez l'arrivée des deux frégates de Dunkerque, qui pourront porter	500
Les six frégates hollandaises, en comptant celle de Rotterdam, armées en flûtes, pourront porter	3,000
Les six corvettes ou bricks peuvent porter	500
Et les deux vaisseaux hollandais	2,000
Ce qui ferait des moyens d'embarquement pour	14,000 h.

et 200 chevaux; cela ne serait pas suffisant pour faire croire à une expédition. Il faudrait y ajouter une dizaine de grosses flûtes, les plus grosses qu'on pourrait trouver en Hollande, ou à Anvers, ou à Flessingue, capables de porter mille hommes et mille chevaux de plus, ce qui ferait 15,000 hommes et 1200 chevaux.

Il faudrait avoir dans le Zuyderzée six ou sept vaisseaux, deux frégates et huit ou dix gros transports, pouvant porter 6000 hommes et 1000 chevaux; ce qui ferait pour les deux expéditions plus de 20000 hommes et 2000 chevaux.

Pendant tous les mois de septembre et de novembre, la flottille de Boulogne serait en appareillage et en ligne d'embossage.

Les troupes seraient, pendant le même temps, embarquées à Flessingue et sur le Zuyderzée. On tiendrait ainsi les Anglais en haleine pendant octobre et novembre.

CHERBOURG. Il y aura à Cherbourg deux vaisseaux, une frégate, une corvette, les deux flûtes du Havre qu'il faut faire partir, et dix des plus gros bâtiments qui soient à Cherbourg et au Havre, qu'il faut mettre en état. Il faut envoyer du Havre à Cherbourg les flûtes *l'Escaut* et *le Rhône*, la corvette *le Vésuve*, et les gabarres *la Ville d'Orléans* et *la Ville de Liége*.

L'expédition de Cherbourg pourrait porter ainsi 6000 hommes, qui resteraient embarqués depuis le 1er septembre jusqu'au 15 novembre.

Cette côte sera donc menacée par 80,000 hommes embarqués, ce qui joint aux mesures politiques que je prends pour nourrir un parti en Irlande, aura des résultats satisfaisants.

Présentez-moi un rapport détaillé sur ces différentes expéditions, et faites-moi connaître ce qu'il en coûtera d'extraordinaire. Je n'ai besoin de rien acheter à Boulogne. Je crois qu'indépendamment de deux flottes, j'ai au Havre deux corvettes ou gabarres. Il doit y avoir dans la marine hollandaise des bâtiments qui ont appartenu à l'ancienne compagnie qu'on pourrait mettre en état. Il faut, du reste, me faire un rapport sur les dépenses extraordinaires qu'occasionneront ces expéditions, sans y comprendre celles de l'armement de la flottille et de l'armement de 15 vaisseaux, qui sont des dépenses ordinaires. Quant à ce qui regarde les hommes et les chevaux, c'est une chose à part. Il faut calculer ce que coûtent vos vivres, et calculer ce que coûtent ceux de terres. Je pense que la différence n'est pas grande.

Quant à l'escadre de Toulon, elle restera en appareillage comme elle est, en veillant à ce qu'elle ait des vivres nécessaires pour une

longue course, et qu'elle paraisse combinée pour de grandes opérations. Il faudrait faire en sorte d'avoir le plus tôt possible le seizième vaisseau en rade, d'avoir de plus trois ou quatre frégates, et tout ce qui peut faire supposer à cette escadre un grand but; enfin aviser à tous les moyens pour accroître l'idée qu'elle est destinée à une grande expédition.

Réitérez l'ordre que l'escadre de Lorient se rende à Brest; il serait avantageux qu'elle pût y arriver dans le courant de septembre.

Il serait convenable de finir *le Tromp* à Rotterdam, afin de le faire passer à Anvers.

Remettez-moi, avant le 23, un rapport sur tout cela.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Saint-Cloud, le 19 juin 1811.

NAPOLÉON.

MONSIEUR LE COMTE DÉCRÈS.

Anvers, Boulogne et Cherbourg sont les trois points d'où mes armées doivent menacer l'Angleterre et l'Irlande, et se coordonner entr'elles. Dès le 15 septembre 1811, ces trois expéditions doivent donner de l'inquiétude aux Anglais. Au 15 septembre 1812, elles doivent pré-

senter un développement encore plus considérable; enfin, au 15 septembre 1813, elles doivent être complétées, et avoir le caractère offensif au plus haut degré.

A Anvers, au 15 septembre prochain, on aura quinze vaisseaux de guerre, deux frégates, trois bricks ou corvettes, formant vingt bâtiments qui porteront 8500 hommes de troupes, plus trois vaisseaux hollandais portant 3000 hommes ; quatre frégates armées en flûtes, portant 2000 hommes, et trente-six canonnières portant 3600. Total une expédition de 16 à 17,000 hommes. Ces bâtiments ne pouvant porter au plus que 150 chevaux, il faudrait y joindre les bâtiments nécessaires pour porter mille chevaux. Si les quatre frégates armées en flûtes et les grosses corvettes hollandaises qui marchent mal pouvaient être installées en écuries, ce serait une opération avantageuse.

En octobre 1812, vingt-quatre vaisseaux de guerre, quatre frégates, trois bricks ou corvettes. Total vingt-huit bâtiments portant 14,000 hommes; huit bâtiments hollandais portant 8000 hommes; six frégates hollandaises armées en flûtes ou écuries, portant 3000 hommes; trente-six canonnières portant 3500 hommes. Ainsi, en 1812, l'expédition de l'Escaut pourra porter 25 à 30,000 hommes, et se composerait

de gros transports en suffisance pour porter deux mille chevaux.

Enfin, en 1813, l'expédition de l'Escaut se composerait de trente vaisseaux, six frégates et six bricks ou corvettes, portant 16,000 hommes; dix bâtiments hollandais, portant 10,000 hommes; six frégates hollandaises armées en flûtes, portant 3000 hommes; trente-six canonnières, portant 3600 hommes et des écuries pour 3000 chevaux, ce qui formerait alors le maximum de l'opération. Il y aurait de plus trois vaisseaux qui seraient lancés à cette époque; mais on suppose qu'ils ne seraient pas encore armés. A la rigueur, ils pourraient l'être au mois d'octobre ou de novembre suivant.

Ainsi donc, l'expédition de l'Escaut pourrait porter,

En 1811, 16,000 hommes et 1000 chevaux;

En 1812, 25 à 30,000 hommes et 1500 chevaux;

En 1813, 36,000 hommes et 3000 chevaux.

Boulogne. Au 1^er^ septembre prochain, la flottille de Boulogne doit, conformément à mon décret du 3 juillet, avoir les trois quarts de ses bâtiments prêts à passer en Angleterre.

En 1812, toute cette flottille, composée de seize prames, quatre-vingt-une chaloupes canonnières, cent trente-cinq bateaux canonniers,

cent trente-cinq péniches et trente-trois caïques, bombardes, mouches, cutters, etc., pouvant porter 30,000 hommes, doit être en état de partir.

En 1813, cette flottille devra pouvoir porter 40,000 hommes.

Cherbourg. En septembre 1811, l'expédition de Cherbourg se composera de deux vaisseaux, deux frégates, de deux bricks, pouvant porter 1700 hommes et 14 chevaux; de deux flûtes et trois prames, portant 1800 hommes et 160 chevaux; de dix-huit canonnières, portant 1800 hommes et 36 chevaux. Enfin de dix mouches, cutters, goëlettes et bâtiments légers, portant 900 hommes et 18 chevaux; ce qui fait un total de quarante bâtiments, portant 6000 hommes et plus de 200 chevaux. Il y aurait de plus, plus de quarante péniches qui n'auraient pas d'équipages, chaque péniche étant attachée à un bâtiment qu'elle suivrait à la remorque; ce qui, avec les grosses chaloupes des bâtiments, mettrait à même de débarquer 3000 hommes à la fois sous la protection des canonnières. Chaque péniche bonne marcheuse serait armée d'une caronade ou pièce de quatre. Les six bâtiments de guerre existent à Cherbourg et au Havre. Les flûtes et les gabarres existent pareillement. Quant aux chaloupes canonnières, douze existent, en y comprenant les cinq qui ne sont

pas armées. Six autres seraient envoyées de Boulogne. Il n'est plus question que d'avoir les quarante péniches. Provisoirement on se servirait de ce qui est à Cherbourg, à Grandville et au Havre. Mais vous en mettriez cinq en construction à Grandville et au Havre, sur différents modèles. Il faut que ces péniches puissent débarquer de 50 à 60 hommes. Cette expédition doit être prête à partir dans les premiers jours de septembre.

En 1812, on aura de plus deux vaisseaux actuellement sur le chantier et les quatre vaisseaux de Lorient, qu'on enverrait à Cherbourg, ce qui ferait huit vaisseaux de guerre; les frégates du Havre et de Cherbourg, qu'on terminerait; une de Saint-Malo et deux de Nantes, ce qui ferait six; deux autres bricks, ce qui ferait quatre. En 1812 on aurait donc vingt-deux bâtiments de guerre, portant 6500 hommes et quarante-quatre chevaux. Deux flûtes et trois gabarres existantes, portant 1800 hommes et 160 chevaux; cinq flûtes ou gabarres écuries, portant 1500 hommes et 250 chevaux; dix-huit canonnières et dix bâtiments légers: total 12,000 hommes et 600 chevaux.

En 1813, on y joindrait deux vaisseaux, mis à l'eau à Cherbourg, et deux de Lorient, ce qui ferait douze vaisseaux de guerre, dix frégates.

Cette augmentation ferait, au lieu de vingt-deux bâtiments, vingt-six qui porteraient 8000 hommes. On porterait à 20 le nombre des flûtes et gabarres, de manière à pouvoir y embarquer 6000 hommes et 1000 chevaux. Les canonnières resteraient au nombre de 18, et les bâtiments légers au nombre de dix, ce qui ferait 18,000 hommes et 1500 chevaux. Vous remarquerez que tous les bâtiments de cette expédition sont de gros bâtiments, hormis les dix-huit canonnières, qui sont indispensables pour protéger le débarquement. Quant aux péniches, chaque vaisseau de guerre en aurait deux, et chaque autre bâtiment une.

Ainsi, d'après ce plan, en septembre 1811 j'aurai :

A Anvers de quoi embarquer	16,000 h.	1000 ch.
A Boulogne	30,000 h.	1500 ch.
A Cherbourg	8,000 h.	200 ch.
Total	54,000 h.	2700 ch.

En 1812, j'aurai à Anvers de quoi transporter 26,000 hommes et 2000 chevaux; à Boulogne 30,000 hommes et 2000 chevaux; à Cherbourg 12,000 hommes et 1000 chevaux. 78,000 hommes, 5000 chevaux.

En 1813, l'expédition pourra être :

A Anvers de	36,000	hommes et	3000 ch.
A Boulogne	40,000	id.	2000 ch.
A Cherbourg	18,000	id.	2000 ch.
Total	100,000	id.	7000 ch.

Maximum de ce qu'il est nécessaire d'avoir indépendamment de la Méditerranée.

J'avais d'abord projeté de réunir la troisième expédition à Brest au lieu de Cherbourg; mais pour cette année, Cherbourg me paraît avoir l'avantage, l'expédition n'étant que de 6000 hommes. De ce port, elle paraît menacer les îles de Jersey. Quant aux années suivantes, faites-moi un rapport sur ce qui convient mieux de Brest ou de Cherbourg, pour y réunir une expédition dont le but est de menacer l'Angleterre. Si Brest est préférable, les vaisseaux de Cherbourg et de Lorient s'y réuniraient pendant l'hiver, mais ne vaut-il pas mieux réunir tout à Cherbourg?

NAPOLÉON.

Saint-Cloud, 25 juillet 1811.

26 octobre 1811

MONSIEUR LE COMTE DÉCRÈS,

Je vous envoie un projet de décret pour que vous le soumettiez à ma signature, après avoir fait une observation sur la grande activité que je veux donner aux chantiers de Hollande. J'ai trois objets : frapper l'opinion de l'Angleterre, qui a tant de communication avec ce pays-ci. Pour cela, il faut frapper l'opinion de la Hollande, et lui faire concevoir l'espérance du prompt rétablissement de la marine. — Compenser, par l'activité des arsenaux maritimes, la suppression des ateliers militaires que j'ôte au pays, et donner du pain aux ouvriers. Enfin, arriver au résultat bien essentiel d'avoir, en 1814, neuf vaisseaux dans le Texel, bons marcheurs, et qui remplacent les neuf vaisseaux actuels, auxquels il paraît qu'on ne peut pas avoir grande confiance. Pour atteindre ce but, les deux cales d'Amsterdam ne pourront suffire, puisqu'elles ne pourront donner tout au plus que cinq vaisseaux. Mais je compte sur quatre cales, qui seront établies au Texel même à la fin de 1812, et qui me donneront quatre vaisseaux pour 1814. J'aurai à cette époque des équipages très bien formés pour monter ces neuf vaisseaux, et des

matelots suffisants pour les vaisseaux hollandais qui, bien qu'ils ne soient pas destinés à une expédition, seront armés en guerre, de manière qu'il faille aux Anglais plus de quinze vaisseaux pour bloquer le Helder. Le chantier de Rotterdam étant absolument le même que celui d'Anvers, je me servirai des cinq vaisseaux que je veux y construire d'ici à 1814, pour faire une escadre détachée à l'embouchure de la Meuse, supposé qu'on puisse y trouver protection, ou pour les faire aller dans l'Escaut, par l'intérieur.

Sur les huit vaisseaux que j'ai demandés chaque année dans l'Escaut, je déduirai les deux qu'on peut faire à Rotterdam. Je trouve plus convenable de répartir les travaux, que de les concentrer sur un même point, où ils sont déjà trop forcés. J'ai dû attendre d'avoir vu moi-même les localités, pour prendre un parti sur l'organisation de la marine en Hollande. Ayant d'ailleurs conservé les impositions hollandaises pendant 1811, j'étais presque obligé de maintenir l'organisation de la marine, et de considérer la Hollande comme une seule administration. Aujourd'hui je ne vois plus aucun intérêt, aucune connexion entre l'arsenal du Zuyderzée et celui de la Meuse, et je pense qu'il est préférable d'établir deux préfets maritimes, qui au-

raient chacun un arrondissement de côtes distinct.

S'il y avait quelque objection contre la création d'une préfecture maritime à Rotterdam, il faudrait plutôt la réunir à celle d'Anvers, que de la laisser dépendre de celle d'Amsterdam. Je ne vois pas quelle objection on pourrait faire contre l'établissement d'une préfecture maritime à Rotterdam, puisque j'y ai aujourd'hui un vice-amiral, qui coûte autant qu'un préfet, et qu'un arsenal où l'on construit quatre ou cinq vaisseaux mérite une administration à part. Lorient en est la preuve. Quant à l'inscription maritime, Dordrecth et toutes les côtes de la Meuse pourraient faire partie de l'arrondissement de Rotterdam. Je désire là-dessus un projet de décret, dans lequel la question relative aux syndics de la marine soit résolue. Il y a en Hollande les plus grandes espérances pour la marine; mais elles ne sauraient se réaliser, si on retirait l'administration de la marine de leur pays. On trouve dans les arrondissements d'Amsterdam et de Rotterdam, autant de matelots qu'il en faudra pour armer les vaisseaux qu'on y aura construits.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

NAPOLÉON.

5 décembre 1811.

MONSIEUR LE COMTE DE DÉCRÈS.

Donnez les ordres nécessaires pour qu'au 10 décembre les frégates *la Clorinde* et *la Pregel*, et la corvette *l'Aigrette* soient prêtes à partir, sous le commandement du capitaine Bouvet, pour se rendre à Java. Rédigez les instructions de cet officier conformément à ce qu'a décidé le conseil, et ce dont vous me rendrez compte par votre rapport du 4.

Vous ferez embarquer sur la frégate *la Clorinde*, 1° — 120 hommes du bataillon expéditionnaire de Brest, on prendra de préférence les sergents-majors, sergents, caporaux et caporaux fourriers se présentant de bonne volonté. On complétera le reste des 120 hommes par des soldats sachant lire et écrire, et étant les plus en état d'être utiles à la colonie.

2° Un capitaine ou un lieutenant de bonne volonté, pris parmi les officiers des canonniers de la marine, ayant moins de 35 ans, et ayant du service et de la capacité; et quatre sergents ou sergents-majors d'artillerie de marine, hommes de bonne volonté, ayant du service et de l'expérience.

3° Un capitaine en second de l'artillerie de

terre, et un lieutenant et un sous-lieutenant pris parmi ceux qui se trouvent à Rennes, de bonne volonté. Ce qui fera huit officiers et sous-officiers d'artillerie.

4° Un capitaine du génie avec un lieutenant.

5° Deux lieutenants ou sous-lieutenants d'infanterie, de bonne volonté, pris dans le troisième de ligne ou dans le 29e léger qui sont à Brest, parmi les officiers les plus capables.

6° Un général de brigade, capable de commander l'infanterie de la colonie et plus habile que celui qui a été envoyé, avec ses deux aides-de-camp. Le général de brigade sera désigné par le ministre de la guerre.

7° Cinq administrateurs de la marine et employés de la trésorerie, jeunes gens propres à tenir les écritures. Ces employés seront désignés par vous, ou par le préfet maritime de Brest dans l'étendue de son arrondissement.

La frégate *la Pregel* embarquera le même nombre d'hommes et d'officiers et d'employés; mais au lieu de prendre un général de brigade, elle prendra un colonel d'artillerie et deux adjudants. Cet officier sera destiné à commander en chef l'artillerie de la colonie. Faites choix d'un officier distingué et capable de remplir cette fonction importante.

Enfin la corvette *l'Aigrette* ne prendra que la

moitié de ces passagers; et au lieu d'un colonel, elle prendra un chef de bataillon du génie, homme d'expérience et capable de commander en chef le génie de la colonie.

La Clorinde et *la Pregel* prendront chacune à bord le chargement suivant :

1500 fusils,
1500 pièces de rechange,
100 carabines,
200 paires de pistolets,
150 sabres de cavalerie légère,

Du cuivre et autres objets de détails utiles à la colonie.

La corvette *l'Aigrette* ne prendra que la moitié de ce chargement; ce qui fera 3,750 fusils, 3,750 pièces de rechange, etc, etc.

Expédition de Nantes.

Une expédition pareille partira de Nantes, composée des frégates *l'Ariane*, *l'Andromaque* et du brick *le Mamelouck*.

L'Ariane embarquera à Nantes, 1° 60 hommes pris parmi les sous-officiers et soldats du dépôt d'Angers, et 60 hommes choisis, savoir : 20 parmi ce qu'il y a de mieux au dépôt du 121[e] de ligne qui est à Blois, et 30 dans le bataillon du 122[e] qui est à Vendôme, et avec

ces hommes un lieutenant, un sous-lieutenant, 4 sergents et 4 caporaux;

2° Trois officiers et sous-officiers de l'artillerie de terre, trois officiers et sous-officiers de l'artillerie de marine, pris à Lorient ou à Nantes;

3° Trois artistes de ceux dont le genre de talent peut être le plus utile à la colonie;

4° Dix officiers de l'administration que vous désignerez, ou qu'on choisira à Nantes.

L'Andromaque embarquera le même nombre d'officiers et d'employés et soixante hommes pris au dépôt d'Angers, et soixante autres choisis, savoir: trente dans le dépôt du 26e de ligne qui est à Napoléon, et trente dans le 7e bataillon du 89e qui est à La Rochelle.

Vous ferez mettre sur chacune de ces frégates le même chargement que sur *la Clorinde* et sur *la Pregel*; et indépendamment du cuivre, vous ferez embarquer sur les deux expéditions 20,000 francs en piastres, qui seront remis au capitaine, de sorte que si les frégates venaient à être prises, cette somme pût passer comme appartenant au capitaine.

Si le brick *le Mamelouck* peut porter des hommes, on mettra à bord une vingtaine d'ouvriers pris à Nantes, de ceux qui peuvent être les plus utiles à la colonie.

Les deux expéditions arrivant porteront à la

colonie un secours de six mille quatre cents fusils, etc.

Le capitaine hollandais, Carubée Mellevil, commandera l'expédition de Nantes.

Vous ferez préparer la corvette *la Coquette*, qui est au Passage pour porter à Batavia quarante hommes, un millier de fusils, et une quantité proportionnée de pièces de rechange, de carabines, de sabres et de pistolets, du cuivre, et des nouvelles. Cette corvette partira après qu'une des deux expéditions sera partie.

Vous aurez soin de faire mettre sur chaque frégate une collection d'une année du Moniteur et des gazettes de Hollande. Réunissez une grande collection de ces dernières, afin que tous les détails de mon voyage soient connus dans les colonies.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

NAPOLÉON.

MONSIEUR LE COMTE DE DÉCRÈS.

J'ai lu avec attention votre rapport du 29 janvier sur les flottilles de Boulogne et de l'Escaut. Mon intention est de lever, dans le courant de mars, les neuf mille hommes de la conscription

de 1813. Je vous ai accordé les quatorze cents marins de 1810 de la Hollande. Je suppose que vous m'avez fait lever les quinze cents hommes de l'inscription; ainsi il n'y aura rien de dérangé à mon décret du 14 novembre, et tout sera organisé selon sa forme et teneur. Faites-moi connaître si vous m'avez fait signer la nomination des états-majors et des équipages. Il ne faut pas avoir égard à la déclamation du vice-amiral Emeriau, mais accroître toujours le nombre des équipages. Je tiens beaucoup à ce que les soixante-neuf canonnières existent dans l'Escaut; je désire qu'il y ait aussi quarante-six péniches, de sorte que chaque vaisseau ait trois canonnières et deux péniches pour lutter contre les Anglais, lesquelles seraient en outre appuyées par quatre frégates bonnes marcheuses, quatre corvettes et deux frégates. Si les deux frégates de St-Malo pouvaient s'y rendre, nous aurions six frégates, ce que je considérerai comme très avantageux. Vous devez me remettre sous les yeux les précautions prises l'année dernière pour la défense des îles de Walcheren, de Gorée et de Schouver. Les mêmes mesures doivent être prises pour cette année. Mon intention est que vingt-trois chaloupes canonnières, commandées par un capitaine de vaisseau, et mises sous les ordres du commandant de l'île de Walcheren,

soient destinées à la défense de Flessingue et à tenir une ligne d'embossage devant ce port. J'attache également de l'importance à avoir au Texel sinon les cent vingt chaloupes canonnières, au moins les quatre-vingts canonnières et quarante bateaux canonniers ou grosses péniches, afin de pouvoir lutter avec avantage contre les flottilles que l'ennemi pourrait envoyer attaquer les différentes passes du Zuyderzée. Quand même les équipages de la flotte ne pourraient pas servir toutes ces canonnières, si elles étaient en état au Neu-Wiep, l'amiral, suivant les circonstances, se déciderait à désarmer quelques frégates et à renforcer les flottilles. Vous savez de quelle utilité sera dans Zuyderzée cette flottille toujours manœuvrant, exerçant les équipages et défendant les passes. Quant à Boulogne, mon intention est que le 17^{e} bataillon continue à y rester, mais que le 12^{e} et le 14^{e} en partent sans délai sous les ordres du contre-amiral Baste. Ils monteront quarante canonnières, vingt-trois péniches de nouveau modèle, neuf prames et quatre bombardes. Vous organiserez les divisions comme vous l'entendrez, afin de faciliter le passage. Ils se rendront à Cherbourg avec douze prames, soixante canonnières et une cinquantaine de péniches. Je vois dans ce mouvement plusieurs avantages. Dans le port de Cherbourg,

ces bâtiments pourront bien s'exercer. Ils pourront sortir tous les jours. J'aurai quatre cent quatre-vingts marins qui peuvent s'y rendre du Havre sur les cinq bâtiments en partance dans ce port; deux mille marins qui sont aujourd'hui embarqués dans le port de Cherbourg, et enfin ceux du 12^{e} et 14^{e} équipage: j'aurai donc près de cinq mille marins à Cherbourg. Le contre-amiral *Troude* commanderait toute la rade. Le contre-amiral Baste, sous ses ordres, commanderait la flottille. Il resterait à Boulogne le 17^{e} équipage, qui aurait cinq prames, vingt-sept canonnières et cent trente-deux bateaux canonniers, en y comprenant les canonnières de Dunkerque. Ainsi j'aurai réuni des flottilles de défense dans les trois points vulnérables, la Hollande, l'Escaut et Cherbourg, et en cas d'événement, cette grande quantité de petits bâtiments pourra offrir pour la défense (particulièment pour celle de Cherbourg) soit une flottille, soit des soldats. Il sera convenable, à cette occasion, de diminuer l'administration de Boulogne, comme vous le proposez, d'ordonner cependant que la ligne d'embossage sorte souvent pour éloigner le bombardement, et enfin d'ôter de cette ville en le dirigeant sur Calais et St-Omer, tout ce qui est utile à sa défense, de sorte que Boulogne tombant aux mains de

l'ennemi, j'éprouve le moins de perte possible. Vous pouvez employer les bâtiments de transport ou de servitude, au service de l'Escaut ou au transport des bois, selon les besoins de votre département. Il me suffira d'avoir à Boulogne trente bâtiments, prames ou canonnières, cent cinquante bateaux canonniers et cent péniches. En y réunissant deux à trois cents bateaux de pêcheurs, lorsqu'on voudra faire jouer à cette flottille le jeu qu'elle doit jouer dans une opération générale, on aura toujours moyen de débarquer trente à quarante mille hommes et quelques chevaux sur un seul point. D'ailleurs la flottille de Cherbourg peut facilement se reporter à Boulogne de Cherbourg; s'il y avait là un camp, opérer sous la protection de l'escadre qui dominerait la Manche. Je considère donc comme avantageux, sous tous les points de vue, d'avoir une centaine de bâtiments de flottille à Cherbourg. Présentez-moi un projet de lettre à écrire au contre-amiral Baste pour ces dispositions, un projet de lettre aux vice-amiraux Missiessy et Dwinter, pour qu'ils organisent la défense de l'Escaut et du Zuyderzée, et enfin une lettre au vice-amiral Merhuell, pour y prévoir tous les cas de la défense du nord. En cas de guerre, mon intention est que mes canonnières et flottilles trouvent refuge dans l'Elbe

sous les batteries de Cuxhaven, et dans l'Ems sous la place de Delfzil; ce qui me porterait à penser qu'il serait nécessaire d'avoir à Delfzil un commissaire de marine et un petit établissement maritime. Je suppose qu'il y en a un à Cuxhaven.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Paris, le 2 février 1812.

NAPOLÉON.

MONSIEUR LE COMTE DÉCRÈS.

Vous recevrez un décret par lequel, sans rien changer aux régiments actuels de l'artillerie de marine, j'ai ordonné que le 1^er^ régiment fournirait aux ports de Brest et Rochefort et de Lorient, le 2^e^ au port de Toulon, le 3^e^ au port de Cherbourg et le 4^e^ à Anvers; le 1^er^ régiment aura l'état-major d'un bataillon à Lorient, et celui d'un autre bataillon à Rochefort. Par ce moyen, il y aura des états-majors d'artillerie dans tous les ports principaux. Je laisse le 1^er^ régiment, celui de Brest, à quatre bataillons, celui de Toulon à cinq bataillons, et le 3^e^ et le 4^e^ régiment, chacun à deux bataillons. Je leur ai laissé la composition actuelle seulement. La for-

mation de la compagnie sera désormais ainsi qu'il suit :

Les officiers conformément à l'organisation actuelle; 1 sergent major, 6 sergens, 1 fourrier, 12 caporaux, 40 canonniers de première classe, 148 aspirants canonniers, 2 tambours; total 254 hommes, ce qui fait plus de 1500 hommes par bataillon, et pour 13 bataillons environ 20,000 hommes. Le nombre des hommes composant actuellement ces bataillons étant de 10,000 hommes, il vous en manque donc 9 à 10,000 pour arriver ainsi au complet de la nouvelle organisation. Or, par mon décret, j'en ai pris 6000 sur la conscription maritime de 1813; ce qui, sur 9000 conscrits de la marine, vous en laisse 3000 pour recruter comme matelots les équipages. Je vous accorde en outre 2000 hommes sur la conscription de terre qui est actuellement en mouvement. Ces 2000 hommes vous sont fournis par le prélèvement de quatorze hommes sur le contingent de chaque régiment. Il est indispensable que, dans la journée de demain, vous en fassiez la répartition entre les ports de Toulon, de Brest, d'Anvers et de Cherbourg, afin que le directeur-général de la conscription puisse donner à temps aux préfets l'ordre de prélever ces quatorze conscrits sur chaque contingent en marche. Ces 2000 hom-

mes seront tous arrivés dans les différents ports avant le 15 mars, parce que le directeur-général désignera de préférence des Provençaux pour le régiment de Toulon, des Bretons et des Poitevins pour celui de Brest, etc.

Il sera donc indispensable que vous donniez sans retard l'ordre à l'état-major et au dépôt du 4e régiment de se rendre à Anvers, et à ceux du 3e de se rendre à Cherbourg. Quelques officiers devront même se rendre en poste, car les conscrits arriveront avant le dépôt, et il faut quelques officiers pour les recevoir. Vous pouvez même ordonner d'en débarquer quelques-uns à Anvers et à Cherbourg, pour recevoir provisoirement les conscrits.

Moyennant ces dispositions, vous pourrez rendre à Cherbourg, à Anvers, à Brest et à Toulon, dans le courant d'avril, toutes les compagnies de garnison que vous y avez. Je n'ai vu qu'inconvénient à changer l'organisation actuelle, et que nouveaux embarras pour la comptabilité. Rien ne peut empêcher que les hommes du régiment de Toulon, une fois embarqués, ne se trouvent dans la rade de Brest, et que ceux de Brest ne se trouvent dans la rade de Toulon. Cela est donc sans remède. Le principal est qu'il y ait un état-major et un dépôt d'artillerie dans chaque grand port. Le mauvais air d'Amsterdam

et la cherté de tout dans ce pays m'ont empêché d'y placer un dépôt. Quand nous aurons assez de vaisseaux pour en avoir à la Spezzia, on pourra exiger qu'un état-major réside à la Spezzia.

Ainsi, vous n'avez aucun officier à demander. Vous n'avez à faire nommer que quelques sergents et caporaux. Par ce moyen, toutes ces perpétuelles discussions avec la guerre seront terminées. En cas de sortie extraordinaire, on pourra toujours avoir recours au moyen extraordinaire de placer quelques compagnies de grenadiers ou de voltigeurs à bord du vaisseau commandant; mais le service habituel pourra désormais se passer du concours des deux ministères. Ce sera un grand avantage pour le service; ce sera aussi une grande économie, car vous aurez un officier de moins à bord. Un seul officier pourra commander la garnison et les canonniers. Vous aurez une garnison plus amarinée et plus habile au service du canon, et enfin le colonel ou le chef de bataillon qui resteront au dépôt s'y trouveront plus utiles.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Paris, le 29 février 1812.

NAPOLÉON.

MONSIEUR LE COMTE DÉCRÈS,

La construction des vaisseaux de ligne non-seulement de 74, mais encore de 80, et même à trois ponts, sur la Loire, est de la plus haute importance; alors Brest ne devient plus qu'une place d'armement, et les vaisseaux se construisent à l'embouchure de la Loire. 2° Il y a bien des années que j'ai le pressentiment que l'on peut construire des vaisseaux à l'embouchure de la Loire. Les rapports de la commission que j'avais établie alors ne m'ont point paru convaincans, puisque des frégates ayant leur armement avec six mois de vivres et d'eau, et tirant dix-huit à dix-neuf pieds, peuvent sortir. Or, quand il sera prouvé que mes vaisseaux ne peuvent sortir qu'en flûte et tirant quinze à seize pieds, ils se trouveront en même situation que les frégates chargées. Il est à présumer qu'ils ne pourront sortir définitivement qu'en temps de paix; mais ce sera un grand résultat d'avoir en temps de guerre sept ou huit vaisseaux sur chantier qui utilisent des bois précieux qui se pourrissent à Nantes, et nous mettraient en situation d'avoir à la paix un grand nombre de vaisseaux de tous côtés. 3° Serait-on obligé d'attendre la paix, qui empêcherait de mettre à

l'eau des vaisseaux en suivant ce procédé qui a lieu à Venise? Le vaisseau a été relevé de cinq pieds six pouces et a passé avec un tirant d'eau de treize pieds six pouces. On pourrait donc, en faisant venir les vaisseaux désarmés en rade de Mindin, les armer là, les placer sur des chameaux, et alors tout armés, tirant au plus quatorze pieds d'eau, ils tireraient quatre pieds moins que les frégates pour se rendre en haute mer. Ainsi, un vaisseau de 80, ne tirant lui-même avec les chameaux que moins de seize pieds d'eau, se trouverait dans une condition au moins inférieure à la frégate. De Paimbeuf à Mindin il y a deux lieues; le vaisseau placé à Paimbeuf sur chameaux pourrait être établi de manière à ne tirer que neuf ou dix pieds d'eau, et alors on pourrait mettre le temps nécessaire pour se rendre en rade de Mindin; mais enfin s'il était vrai qu'il y eût des difficultés de Paimbeuf à Mindin, pourquoi ne pas construire à Mindin ou à Saint-Nazaire? De Saint-Nazaire à Mindin, il y a mille toises; on peut considérer l'embouchure comme parfaitement défendue. Je pense qu'il faut donner l'ordre à M. Tupinier de se rendre en toute diligence à Paris, en lui écrivant toutefois la lettre proposée pour qu'il fasse ses observations et rapporte sa réponse. Il ira à Paimbeuf, Saint-Nazaire et Mindin, et

pourra ainsi faire un bon mémoire sur cette question, à laquelle j'attache une si haute importance.

A l'embouchure de la Loire, on trouve bois, chanvre, mâture, fers, artillerie, tout y est facile, tandis que tout est difficile à Brest. Quant à la construction d'un bassin, je désirerais que vous donnassiez à l'ingénieur Cachin la commission de se rendre à Saint-Nazaire et Mindin; la petite rade touche au rocher de Siméon: qui empêcherait de creuser un bassin pour trois vaisseaux entre Saint-Nazaire et la pointe de *Peutionnet*, et même d'y construire une forme à la manière de l'ingénieur hollandais, c'est-à-dire, d'y établir une pompe à feu pour le jeu des eaux? Trois formes établies ainsi me donneraient deux vaisseaux par an. L'ingénieur Cachin peut s'y rendre de Cherbourg, sans être obligé de faire une absence de plus de huit à dix jours, et me donner les premières idées sur ce projet.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Paris, 26 mars 1812.

NAPOLÉON.

Priez, le 4 avril, S. M. d'ajourner le voyage de M. Cachin jusqu'après la destruction du batardeau.

MONSIEUR LE COMTE DÉCRÈS,

Vous trouverez ci-joint des ordres pour mes escadres de Rochefort et de Lorient. Faites-les partir par des courriers extraordinaires qui porteront aussi vos instructions. Ordonnez qu'avant le 10 novembre ces escadres soient en communication avec la terre, et que leur départ ne dépende plus que des temps et des circonstances favorables. Je donne des ordres au ministre de la guerre pour les troupes d'embarquement qui sont nécessaires; ces troupes sont déjà rendues à portée de l'une et de l'autre escadre. Ces deux expéditions, jointes à toutes les autres déjà méditées, car celles-ci ne doivent empêcher aucune des anciennes, doivent pourvoir aux vivres des colonies pendant un an ou quinze mois. Si cela ne devait pas être suffisant, il faudrait faire partir mon escadre de Brest; quand elle n'appareillerait qu'en décembre ou en janvier, elle serait toujours à temps pour faire son retour en mars. J'attends donc, pour me décider à cet égard, votre rapport, et que vous me présentiez l'état de ce que les bâtiments des deux escadres vont emporter. Dans les instructions que vous donnerez aux deux commandants, je vous recommande d'or-

donner que, s'il y a séparation, le point de réunion ne soit pas sur la Martinique, mais sur Cayenne. Toutes leurs prises doivent être envoyées aux colonies. Espagnols, Portugais, Américains, Suédois, Brésiliens, tous sont de bonne prise.

Vous prescrirez aux capitaines-généraux des colonies, de faire charger les flûtes et frégates qui seraient laissées aux colonies, de denrées coloniales, et de profiter des occasions favorables pour les renvoyer en France.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

NAPOLÉON.

MONSIEUR LE DUC DÉCRÈS,

L'amiral Willaumez n'a pas ma confiance; je ne peux pas l'employer. J'aime mieux essayer le dernier capitaine de vaisseau, et faire des promotions dans le genre de celle de Baudin, qui me laissent au moins l'espérance. Je ne vois pas de difficulté à ce que vous rappeliez l'amiral L'Hermite de l'Elbe et l'amiral Dupéret de Venise, et à ce que vous les fassiez remplacer l'un et l'autre par des capitaines de vaisseau.

Il ne faut pas m'envoyer de Hollandais à Hambourg. Il faut des Français pour qu'ils s'entendent avec des Français.

Le contre-amiral Petit étant mort, mon intention serait que vous présentassiez pour le remplacer un des meilleurs capitaines de vaisseau. Enfin, dans le cas où l'amiral hollandais serait à Toulon, et que par son grade il aurait le commandement en second, je pense qu'il serait convenable que le chef d'état-major ou le préfet maritime ait une lettre close qui nommât vice-amiral le contre-amiral français le plus distingué. Faites faire un peu d'avancement à quelques jeunes gens. Le vice-amiral Allemand serait peut-être bon à Venise. Si cette place venait à être assiégée, il a la vigueur nécessaire pour faire des dispositions dans les lagunes. Faites-moi connaître quelle est votre opinion là-dessus.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Dresde, le 24 juin 1813.

NAPOLÉON.

MONSIEUR LE DUC DÉCRÈS.

Vous recevrez un décret que j'ai pris pour l'établissement d'un chantier de construction sur l'Elbe. Je ne suis pas maître de ne point établir ce chantier. La Bohême, la Prusse, la Saxe et tous les autres états de l'Allemagne dont les rivières affluent dans l'Elbe, ont des bois, des fers et des chanvres, et il est indispensable que je leur donne ce débouché. L'établissement d'un arsenal de construction dans l'Elbe est donc une mesure à la fois maritime et politique; c'est une charge attachée à la souveraineté des pays entre l'Elbe et le Rhin, de même que l'arsenal de construction de Venise est une charge attachée à la possession des provinces illyriennes et des rives de la Brenta, de l'Irouzo et du Tagliamento. Donnez des ordres pour qu'on s'occupe de cela avec la plus grande activité. Vous savez que j'ai pris des mesures pour que Hambourg fût une place forte du premier ordre, et que les travaux sont tellement avancés, que dès les premiers jours d'août, 15,000 hommes pourront s'y renfermer et y soutenir un long siége. Aussitôt que la commission aura arrêté ses projets, et qu'ils m'auront été envoyés, je les approu-

verai, et j'ordonnerai le commencement des travaux. Je pourrai aussi vous ordonner d'aller vous-même et de vérifier le tout. La construction de douze vaisseaux dans l'Elbe sera économique, et fera partie de ce vaste plan de guerre contre l'Angleterre. Je suppose que, dans le cours d'une année, les fortifications seront suffisamment avancées pour protéger les établissements maritimes; en sorte qu'au 1^er^ juillet 1814, on puisse établir les calles, et mettre les vaisseaux sur le chantier: alors si la paix avec l'Angleterre avait lieu dans quelques années, elle nous trouverait avec une escadre déjà toute formée dans l'Elbe. Discutez là-dessus avec l'amiral Rozily et l'ingénieur Beautemps-Beaupré, et donnez-leur toutes les instructions nécessaires pour faciliter leur mission.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Ce 30 juin 1813.

NAPOLÉON.

MONSIEUR LE DUC DÉCRÈS.

J'approuve que vous ayez fait partir 600 matelots de Cherbourg pour Hambourg; il est fâ-

cheux que vous n'ayez pu les faire partir de Boulogne ou de Dunkerque, qui sont plus près de Hambourg. J'ai destiné 1000 hommes du 5e équipage à se renfermer au besoin dans Hambourg. Les hostilités pouvant recommencer vers le 10 août, il faut qu'avant cette époque, ces mille hommes soient arrivés à Hambourg. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous fassiez passer des bâtiments à Delfzil, puisqu'ils y vont par les canaux de l'intérieur ; mais il y aurait de l'inconvénient à les envoyer de Delfzil à Hambourg, parce qu'à la reprise des hostilités, il serait possible que les côtes fussent troublées, et qu'alors ces bâtiments seraient exposés. Il faut donc laisser dans le Zuyderzée les bâtiments qui y sont, et ne composer la flottille de l'Elbe que de vingt-cinq bâtiments, en se servant des bâtiments du pays, et des dix bâtiments qui étant déjà à Delfzil, pourront être rendus à Hambourg avant la rupture de l'armistice. J'écris au prince d'Eckmühll de les envoyer chercher par un bâtiment du 5e équipage de flottille. On pourra faire achever les corvettes et les bricks qui sont sur les chantiers à Hambourg, et y faire construire quelques chaloupes canonnières espagnoles; mais il ne faut faire aucun mouvement qui puisse compromettre des bâtiments.

Je réponds à vos questions. 1° Vous demandez pourquoi je ne parle point du Weser et de la Jande. Mon intention est que le 5e équipage et le contre-amiral L'Hermite pourvoient à la sûreté des côtes; mais je ne parle que de Hambourg, parce que je suppose qu'en cas d'événements, cet équipage et cet amiral se renfermeront dans Hambourg. 2° J'ai déjà répondu à votre deuxième question. Les marins que vous envoyez à Hambourg doivent s'y rendre par la route la plus courte et le plus promptement possible, et ne doivent donc point passer par Amsterdam. 3° En établissant 600 forçats à Hambourg, j'ai eu deux buts: d'abord, de ne pas encombrer nos ports de forçats étrangers; et l'autre, de les employer en partie aux travaux de la marine, et en partie aux travaux des fortifications. Les 300 ouvriers militaires de la marine seront également employés, sous les ordres du gouverneur, aux travaux de la marine et aux travaux de la guerre. Si ceux de la marine sont les plus pressés, ils y seront employés de préférence: dans le cas contraire, ce sera à ceux de la guerre. Une compagnie pourrait être attachée au service de la marine, et l'autre au service de la guerre. Mon intention est que le gouverneur puisse employer toutes les ressources de la marine; et comme ces marins sont attachés spé-

cialement au service de Hambourg; vous leur expliquerez que le gouverneur mettra autant d'intérêt à ce qui les concerne qu'au service de terre. Il faut donc que le contre-amiral L'Hermite et l'administration aient pour principe de se considérer comme attachés à la place de Hambourg, et de tout faire pour seconder le gouverneur, et obéissent à tous ses ordres. Il est bien entendu que cela ne regarde pas la comptabilité. J'approuve que vous complétiez les ouvriers de la marine par un recrutement extraordinaire.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Dresde, le 7 juillet 1813.

NAPOLÉON.

MONSIEUR LE DUC DÉCRÈS,

J'ai signé le décret que vous m'avez envoyé; vous verrez que j'y ai fait quelques changements. 1° Je ne veux pas conserver de frégates dans le Texel. J'ai donc porté dans le décret quatre frégates, deux françaises et deux hollandaises. J'ai ajouté pour condition que les frégates hollandaises partiront les premières, et les françaises quatre jours après. Si vous pouvez joindre aux frégates hollandaises une cor-

vette ou brick français, et aux frégates françaises une corvette ou brick hollandais, faites-le. 2° Vous verrez également que je ne veux pas conserver de frégates dans l'Escaut; ainsi c'est six frégates au lieu de quatre, et cela par le même principe. Je désire qu'elles partent deux à deux et à trois jours d'intervalle. Si vous pouvez joindre un ou deux bricks montés par des Français ou des Hollandais à chacune de ces divisions, vous ferez une chose utile. Ce sont les seuls changements que j'aie faits à ces dispositions qui me paraissent fort bonnes. J'approuve que Bouvet puisse aller aux Indes. Je voudrais même que, dans les instructions, vous donnassiez à chaque frégate la permission, si elle se réapprovisionnait par des prises, d'aller plus loin. Quant aux Américains, c'est une question bien difficile. Je pense qu'on pourrait prendre un *mezzo termine*. Tous les bâtiments américains qui iraient dans un port d'Espagne ou dans un port anglais, seront considérés comme bonnes prises. Toutefois le capitaine vérifiera, 1° s'ils ont une permission *ad hoc* de leur gouvernement, ou bien, 2° s'ils transgressent les ordres de leur gouvernement. S'ils transgressent leurs ordres et n'ont pas de permission pour se rendre dans lesdits ports, on pourra détruire non pas les bâtiments, mais seulement la car-

gaison, après s'être approprié tout ce qui conviendra. S'ils ont une permission du gouvernement, on se contentera d'évaluer la cargaison, et d'en faire signer la reconnaissance par le capitaine américain, et la question sera renvoyée à ce qui sera statué avec le gouvernement américain. La même chose aura lieu pour les Danois. S'ils ont une licence ou une permission *ad hoc* de leur gouvernement, ils seront respectés, en faisant ce qui a été dit ci-dessus. Il doit être bien entendu qu'aucune prise américaine ne sera envoyée en Amérique, ni aucune prise danoise en Danemarck. Il faudrait même qu'aucune prise américaine ne fût envoyée en Danemarck, ni aucune prise danoise envoyée en Amérique. Vous recevrez un décret par lequel j'ordonne qu'on construise à Toulon, à Rochefort et à Cherbourg une frégate de construction américaine. Je suis certain que les Anglais ont fait construire un bon nombre de frégates de ce modèle; elles vont mieux, et ils les adoptent: il ne faut pas rester en arrière. Celles que vous ferez construire à Toulon, Rochefort et Cherbourg, manœuvreront dans la rade, et nous feront connaître ce qu'il faut penser de ce modèle.

Il me semble que vous avez à Dunkerque une belle corvette et un beau brick qui pourraient

être joints à la croisière. Vous pouvez promptement faire terminer à Cherbourg *la Cléopâtre*. Je vois à Lorient *le Diadême*. Il faudrait donner des ordres pour que ce vaisseau se rendît à Brest. Vous pouvez terminer *la Didon* à Lorient. Employant ainsi trente frégates en croisière, vous devez calculer qu'avant le mois de juin prochain, il y en aura dix de prises. Il faut donc les remplacer en pressant la construction de nouvelles frégates. Vous pourrez faire terminer *la Magicienne* à Rochefort, et *la Cornélie* à Bordeaux.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Dresde, le 7 août 1813.

NAPOLÉON.

Je m'empresse, monsieur le ministre de la marine, de vous adresser la lettre de M. le commandant Saltanoff en réponse aux ordres que vous lui avez envoyés. Cette réponse est conforme aux deux ordres que vous m'avez prié de lui faire parvenir; vous n'en obtiendrez pas d'autre, car je sais que la marine russe à Trieste est tout-à-fait anglaise, et que l'opinion qui y domine n'est pas en faveur du gouvernement français. Je vous

prie de prendre les ordres de S. M. l'empereur et roi relativement aux observations que me fait M. le commandant. Je conçois que les vaisseaux ont besoin de réparations ; cependant vous pourrez encore tenir la mer quelques jours, et quelle que soit la destination qu'on veuille donner à cette escadre, il faudra bien, pour s'y rendre, qu'elle sorte de Trieste un jour ou l'autre : elle ne se propose pas sans doute de désarmer dans ce port.

Sur ce, etc.

Eugène NAPOLÉON.

Milan, le 17 janvier 1809.

Monsieur le vice-amiral D***, indépendamment du corps d'ouvriers et marins que commande le colonel Beste, j'ai besoin d'un équipage pareil à réunir le plus promptement possible à Bordeaux ; je destine ce nouveau corps à servir à la suite de mon armée de réserve d'Espagne. Veillez à la formation de ces bataillons qui m'ont rendu tant de services en Allemagne, et qui doivent m'en rendre encore plus en Espagne, vu la grande quantité de côtes de ce royaume.

Sur ce, etc.

A Paris, le 9 décembre 1809.

Je reçois votre lettre du 12 mai. Je répugne à prendre des pièces de 18, parce que cela ferait un nouveau calibre; mais comme il y a déjà ici des pièces de 8 et de 4, j'en prendrai de préférence. Fournissez-nous donc à Paris cent pièces de 24, quarante-deux de 12, soixante-douze de 8, quatre-vingt-six de 6, avec leurs affûts. Si vous n'avez pas assez de pièces de 8, vous fournirez des pièces de 4. Il sera nécessaire que vous preniez des mesures pour que cela vienne jusqu'à Paris. Vous pouvez tirer de St-Gervais une partie des pièces destinées pour Lyon.

Paris, 12 mai 1815.

La marine s'est bien trouvée des exportations de la Corse. Je sais que la situation de votre département ne vous permet pas de grandes dépenses; cependant je pense qu'il serait convenable de ne pas laisser tomber ces exportations, et continuer à faire venir des bois de cette île, qui formeront successivement un approvisionnement à Toulon, et entretiendront un mouvement utile dans ce pays.

Paris, le 20 mai 1815.

Prenez les mesures nécessaires pour la Guadeloupe, la Martinique et St-Domingue, conformément aux ordres que je vous ai donnés. Il ne s'agit pas d'écrire, il s'agit de faire partir; marchez de l'avant. Tout cela devrait être fait.

Paris, le 22 avril 1815.

Vous direz au capitaine de vaisseau Montcabrié, qu'on a trouvé dans les papiers de M. de Blacas une lettre dans laquelle il fait à M. Malouet le récit de la conversation qu'il a eue avec moi à Fréjus; qu'elle est parfaitement conforme à la vérité et dans de bons termes, et que j'en ai été parfaitement satisfait.

Paris, le 3 mai 1815.

On m'instruit qu'il existe dans le port de Marseille un bâtiment chargé d'armes anglaises; si cela est vrai, donnez ordre qu'on mette embargo dessus. Vérifiez ce que c'est, et s'il y a lieu, on paiera les armes.

Paris, 2 mai 1815.

Faites-moi connaître quand les trois cents bouches à feu partiront de Dunkerque, de Cherbourg et du Havre, et arriveront à Paris. Il est nécessaire que les bâtiments que vous expédiez de Cherbourg et de Dunkerque arrivent à Rouen. Je suppose que le chargement du Havre est déjà embarqué.

Paris, le 17 mai 1815.

Du moment que les pièces de canon sont chargées au Havre, elles doivent sur-le-champ filer sur Paris. Ainsi les affûts et les armes qui étaient chargés au Havre le 16, devraient déjà être à moitié chemin de Paris; organisez vos parcs de la marine aux Invalides.

Paris, le 20 mai 1815.

Vous avez un grand nombre d'officiers de l'artillerie de marine qui ne servent à rien (je crois que vous en avez même à la suite des régiments), et qui sont payés. Remettez-moi l'état de ces lieutenants-colonels, capitaines, lieutenants et sous-lieutenants inutiles, afin que j'ordonne qu'ils soient mis à la disposition du mi-

nistre de la guerre pour être répartis à raison d'un ou deux dans toutes les places fortes et à la suite des parcs et des armées.

Paris, le 27 mai 1815.

Je vous renvoie votre dépêche de Toulon. Il est nécessaire que vous fassiez un rapport pour le ministre des relations extérieures de ce qui est arrivé à *la Melpomène*, à *la Dryade*, à d'autres bâtiments, et aux débarquements qui ont jeté des agents et des fusils sur nos côtes.

Paris, le 29 mai 1815.

Donnez sur-le-champ l'ordre que le vaisseau de guerre qui doit aller à Constantinople porter l'ambassadeur suspende son départ; je pense que, jusqu'à ce qu'on ait prévenu les places, les bâtiments de guerre pourront porter le pavillon blanc; mais les équipages devront de suite arborer la cocarde tricolore.

Au palais des Tuileries, le 21 mars 1815.

Donnez ordre que le bataillon d'ouvriers qui se trouve à Paris achète des chevaux, parce que d'un moment à l'autre il recevra l'ordre de partir, et ce sera seulement douze heures avant de l'exécuter.

Paris, le 29 mai 1815.

Vous me proposez d'armer six vaisseaux et quatre frégates à Toulon. Je sais que la croisière de l'île d'Elbe et du Levant est extrêmement mal armée; elle n'avait pas, je crois, la moitié de ses équipages. Je pense qu'avant de donner aucun ordre, il faut attendre les rapports de Toulon, et considérer le budget du ministère de la marine. Je n'ai jamais voulu désarmer mes vaisseaux pour accroître mes ressources sur terre; mais puisque je trouve la marine désarmée, je veux faire tout ce qui est convenable pour diminuer les dépenses de la marine. Les finances me paraissent dans une grande pénurie.

Paris, le 23 mars 1815.

Si les hommes qui sont en route pour rejoindre les marins de la garde ne forment pas une dépense excessive, vous pouvez les laisser venir

à Paris; on en formera un bataillon de canonniers pour la défense de la ville, en diminuant dans l'organisation tout ce qui sera possible pour que cela ne revienne pas trop cher; ou bien on portera les marins de la garde à deux cents hommes sans augmenter les cadres, afin que tout ce qui existe soit employé et que personne ne soit renvoyé.

Paris, le 3 mai 1815.

Comme le 1^er^ régiment d'artillerie de marine qui est à Brest a cinq cents hommes de plus qu'il ne lui faut, donnez ordre qu'il y soit organisé un nouveau bataillon de six compagnies, et complété à six cents hommes. Vous ferez partir sans délai ce nouveau bataillon de Cherbourg ou de Brest pour se rendre à Paris. Alors ce régiment aura un bataillon à Paris et trois dans l'endroit où il se trouve aujourd'hui. Envoyez-moi un état de situation détaillé de toutes les troupes de marine avec l'indication de l'emplacement. Faites diriger sur Paris de quoi pouvoir organiser une compagnie de marins de la garde de cent hommes.

Paris, le 27 avril 1817.

Faites-moi connaître ce que Brest, Rochefort, Toulon, Cherbourg et les autres établissements maritimes peuvent m'offrir en troupes organisées, en équipages, en ouvriers des arsenaux pour la défense de ces villes. Concertez-vous avec le ministre de la guerre pour me présenter le commandant d'armes ou le gouverneur à envoyer dans ces grands établissements. Il est nécessaire que le général de terre qu'on enverra ait la confiance des troupes de terre et des marins, afin que les administrateurs concourent d'un bon accord à toutes les opérations que les circonstances pourraient exiger.

Paris, le 27 mars 1815.

MONSIEUR LE DUC DÉCRÈS,

Votre budget a été réglé pour 1815, je crois, à 70 millions. Faites-moi connaître ce que vous pouvez faire avec cette somme. Si nous avions la guerre, il serait nécessaire d'armer une partie quelconque de nos escadres, tant pour conserver les traditions de la mer, que pour en imposer un peu à l'ennemi et donner du pain à nos matelots. Faites-moi connaître la position de nos escadres à Toulon, à Brest, etc., que vous pouvez armer avec les ressources de votre bud-

get; faites-moi connaître également le parti que vous pouvez tirer des hommes de la marine pour la défense de Cherbourg, de Brest, de Dunkerque, de Lorient, Rochefort et Toulon. Il est nécessaire que vous adoptiez un système où tous les officiers de vaisseau et ceux d'artillerie, qu'on ne pourrait pas embarquer et que la marine paie, fussent employés pour la défense de nos côtes et de nos établissements de mer.

NAPOLÉON.

Paris, 14 avril 1815.

MONSIEUR LE DUC DÉCRÈS,

Donnez les ordres les plus positifs aux commandants de tous mes vaisseaux et bâtiments en croisière d'arrêter le chevalier Brûlart, maréchal de camp, commandant en Corse; de se saisir de tous ses papiers, et de l'envoyer sur bonne et sûre garde à Paris. Faites transmettre cet ordre à toutes les croisières en station que vous avez dans la Méditerranée et en Corse. L'amiral Gantheaume est malade et n'a pu se rendre à Toulon. Je ne sais si le contre-amiral Duperré sera suffisant. Retirez de là L'Hermite,

Bourdon et Dumanoir; enfin proposez-moi l'organisation de ce port. Le brick *l'Inconstant* après m'avoir débarqué, s'est refugié à Gaëte. Il faut que l'aviso qu'on expédie à Naples lui porte l'ordre de retourner à Toulon.

NAPOLÉON.

Paris, 18 avril 1815.

MONSIEUR LE DUC DÉCRÈS,

Il faut que le détachement du premier régiment de la marine qui part de Brest, fort de 480 hommes, et celui de 100 hommes qui vient de Cherbourg, ce qui fait 580 hommes, puissent former six compagnies de 120 hommes, officiers compris. Il faut donc en faire partir un plus grand nombre de Brest, afin de pouvoir en former un bon bataillon. Pourquoi l'ordre de partir n'a-t-il pas été envoyé au premier bataillon des ouvriers de marine par le télégraphe? Vous auriez pu le faire partir au premier mai. Donnez ordre qu'il parte. Ces trois compagnies, avec celle de Cherbourg, feront un bataillon. Donnez ordre à toutes ces troupes, ainsi qu'à celles de Toulon, de marcher sans faire de séjour, et

de faire double étape quand elles n'en ont que de petites à franchir.

NAPOLÉON.

Paris, ce 2 mai 1815.

MONSIEUR LE DUC DÉCRÈS,

Donnez ordre qu'un des bataillons de la marine qui se trouvent à Toulon en parte pour se rendre à Lyon où il sera à la disposition du ministre de la guerre. Ce bataillon devra être de six compagnies de 120 hommes, et devra servir les batteries chargées de la défense de Lyon. Ayez soin de le compléter en officiers. Ayez soin d'ordonner la formation d'un autre bataillon, afin qu'il y en ait toujours deux à Toulon. J'ai besoin également d'un nouveau bataillon à Paris. Je pense qu'il faudrait le tirer de Rochefort, de Lorient, de Brest et de Cherbourg, de manière que ce bataillon se formerait à Paris. Vous pourrez l'attacher au régiment qui n'est que de deux bataillons. Ainsi j'aurai à Toulon un régiment qui aura deux bataillons à Toulon et un à Lyon; à Brest un régiment qui aura deux bataillons à Brest et un à Paris, et enfin un autre régiment de trois bataillons qui aura également un bataillon à Paris. Pressez autant que possible la formation des

équipages, puisque mon intention est d'en faire venir la plus grande partie pour entrer dans la composition de l'armée de Paris.

NAPOLÉON.

Paris, le 2 mai 1815.

MONSIEUR LE DUC DÉCRÈS,

J'ai reçu votre rapport du 15. Il me semble que d'ici au mois de septembre on ne peut penser à rien faire pour la marine. Je crois que les ordres que j'ai donnés pour mes cinq vaisseaux à Toulon, s'ils doivent exiger *beaucoup* d'argent, pourraient être considérés comme non avenus. Je croyais que vous étiez porté pour 70 millions au budget; mais il paraît que vous n'y êtes que pour 50. Je désirerais que ces 50 millions fussent employés au profit de l'armée de terre et de la défense de l'État. Tant que la crise ne sera pas passée, il est de peu d'importance de n'avoir pas de vaisseaux armés; mais je ne peux pas laisser sans emploi une si grande quantité de braves officiers: mon projet est donc d'armer 60 à 80,000 hommes sur mes côtes, et d'y employer tous les officiers de marine et tous les officiers de guerre maritimes comme officiers, tous les ouvriers qui se présenteront comme soldats, et tous les anciens

matelots comme soldats. Voilà donc une organisation de force qui ne me coûterait que pour les soldats, mais qui ne me coûterait rien pour les officiers. Tous ces hommes enrégimentés seraient bien d'une autre importance que les gardes nationales. Présentez-moi donc un projet de décret pour réduire vos dépenses sur les 50 millions au moins qu'il est possible, d'ici au mois de septembre, et pour lever, 1° 4 à 5,000 ouvriers, qui seront formés en bataillons séparés, consacrés à la défense des ports, à l'exception de ceux qui viendraient aider à l'armée, et qu'on placerait à la suite des parcs; 2° pour compléter le corps d'artillerie, au moins de 10 à 12,000 hommes, de manière qu'on puisse le faire marcher à la défense des frontières; 3° pour lever 40 à 60 bataillons d'équipages, chaque bataillon de six compagnies, et chaque compagnie de 120 hommes, ayant pour officiers et sous-officiers, des officiers et sous-officiers de marine. Deux bataillons d'équipages formeraient un régiment. Un régiment serait commandé par un capitaine de vaisseau ou par un contre-amiral. J'aurais ainsi vingt à vingt-cinq régiments, dont la moitié pourrait être appelée à une armée de réserve, ce qui m'offrirait d'immenses avantages. Soixante mille hommes ne doivent pas coûter plus de trente millions, et comme la moitié de la dépense des

officiers) est déjà comprise dans la dépense actuelle, cela ne ferait pas une dépense extraordinaire de plus de 12 à 20 millions. Présentez-moi donc demain un projet pour former de bons bataillons d'ouvriers, de bons bataillons de canonniers et de bons bataillons d'équipages, en rappelant tout ce qui est au service de la marine. Cela sera d'autant plus avantageux, que la grande crise passée nous aurons tous ces hommes sous la main pour leur faire monter nos vaisseaux.

Dans vos états de la marine, je ne vois pas le nombre d'hommes que vous soldez, soit comme canonniers, soit comme ouvriers, soit comme équipages. Remettez-moi cet état comparé avec ce que vous aviez au mois de mars 1814, en déduisant ce que nous avons perdu avec la Hollande, la Belgique et Gênes. Faites-moi connaître la solde qu'il faudra donner à ces soldats pour être équitables; mais il me semble qu'y compris l'habillement, cela ne s'éloigne guère du taux de l'armée de terre.

Paris, le 22 avril 1815.

NAPOLÉON.

MONSIEUR LE DUC DÉCRÈS,

Envoyez un officier en poste au Havre pour faire diriger sur-le-champ, par la Seine, sur Paris, cent pièces de 24, cent pièces de 12, cent pièces de 6, en fer, et cent affûts marins avec les leviers, armements, et un approvisionnement de trois cents coups par pièce, dont cinquante coups de mitraille.

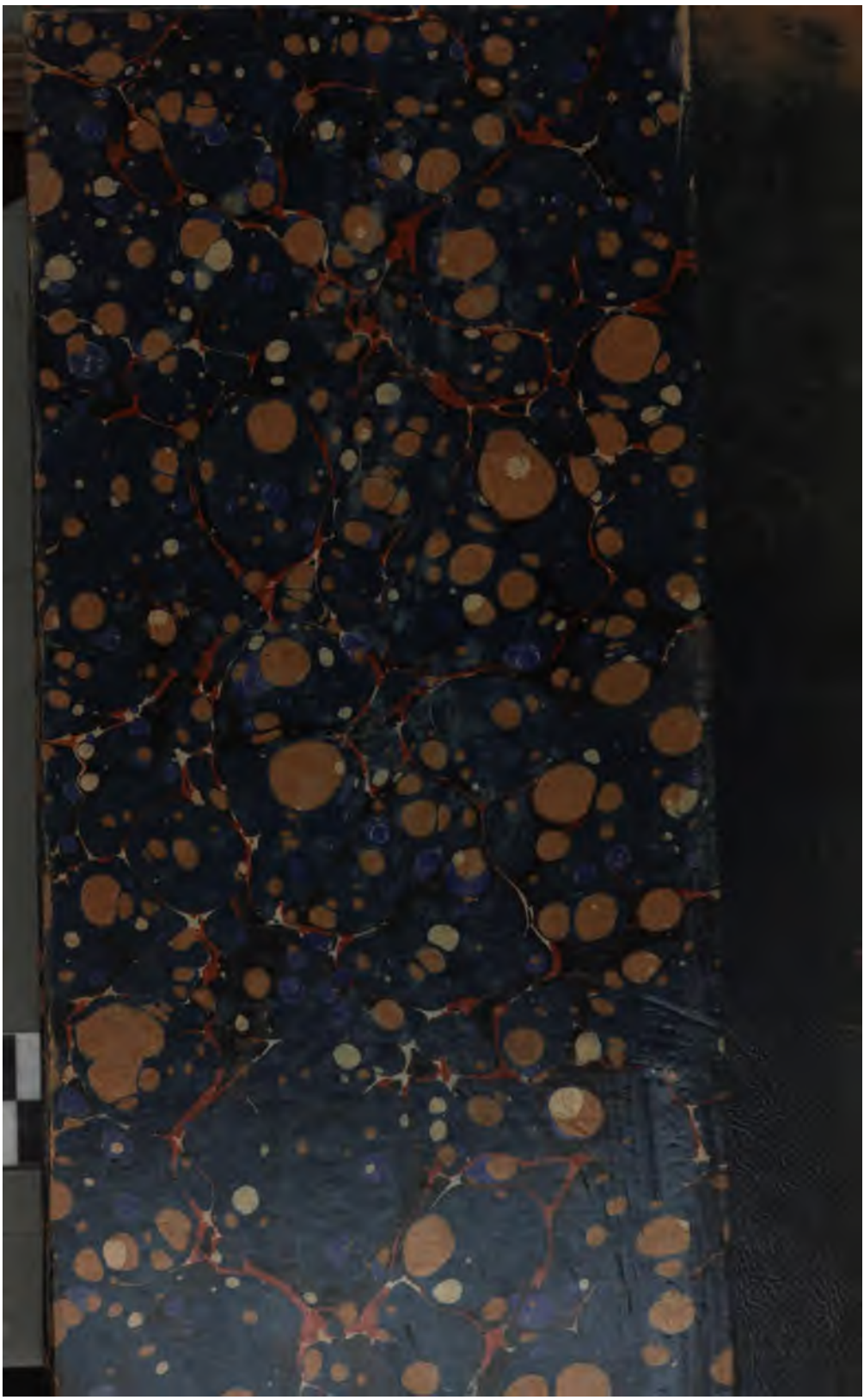
Je suppose que vous avez cette quantité de pièces au Havre. Si vous ne l'avez pas au Havre, vous en avez le complément à Cherbourg : vous devez aussi en avoir à Boulogne.

Dans le cas où vous feriez venir de ces deux ports, les bâtiments viendraient déposer leurs chargements à Rouen, d'où le transport se ferait par bateaux de rivière jusqu'à Paris. Mais prenez des mesures pour que ces chargements, accompagnés de quelques officiers d'artillerie, arrivent dans le plus court délai à Paris, où on les déposera sur la place des Invalides. Recommandez qu'il n'y manque rien, ni leviers, ni coins, ni hampes, etc.

Si vous avez à votre disposition des affûts de côte ou de place, faites-les venir également. Je ne vous demande pas du 18, parce que ce n'est pas le calibre en usage dans l'artillerie de terre

légers. Cette croisière sera donc composée d'une frégate, d'un brick et de trois bâtiments légers. Le commandant de ces forces, pour maintenir ses communications de l'île d'Elbe avec la Corse, tiendra toujours, à Porto-Ferrajo, un des bâtiments de sa croisière. Invitez le commandant de la frégate à aller à Lougone et à Porto-Ferrajo le plus souvent possible, pour me faire le rapport de tout ce qui se passe. J'approuve fort ce que vous proposez pour la croisière du Levant. Mais recommandez une grande circonspection au commandant, pour ne rien préjuger et ne pas faire croire que *ce soit moi* qui veuille déclarer la guerre.

Paris, le 23 mars 1813.

NAPOLÉON.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.